T. XXXIV. N° 12. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Sept. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

XVI

C'était donc précédé et accompagné d'une éclatante réputation que l'*Ugolin* arrivait en France. Heureux de l'avoir vu fêté à Rome par la haute société s'intéressant à l'art et par tous les Français de qualité séjournant dans la Ville Éternelle, Carpeaux pouvait raisonnablement supposer que, flattées de ce beau succès et fières de mérites qui leur faisaient honneur, l'Académie et l'École des Beaux-Arts l'accueilleraient avec satisfaction.

Quelle erreur ! Combien déçues les prévisions de l'artiste ! Exposé dans la grande salle de l'École des Beaux-Arts, le groupe — dont sans doute la rapide célébrité portait ombrage aux médiocres — fut âprement discuté.

Froidement, sévèrement, la commission de l'Académie des Beaux-Arts — chargée de choisir les envois dignes d'être exécutés en marbre ou en bronze et de condamner à la pous-

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1er et 15 août, 1er septembre 1928. Copyright by Librairie Plon.

sièreuse précarité du plâtre les œuvres sans intérêt — conclut à ce que l'*Ugolin* ne fût pas réalisé en belle et durable matière.

Étrange décision, et bien comique si on la juge avec le recul de l'histoire, qu'elle prit sans tenir compte de la promesse faite à Carpeaux par M. de Niewerkerke, directeur des Beaux-Arts

Aussi, mécontent de cette inclairvoyance qui donnait tort à son goût et révolté par une injustice qui diminuait le prestige du régime, fit-il casser par M. Walewski, ministre d'État, l'inique sentence. Il ne fut pas jusqu'à M. Schnetz lui-même qui, navré de voir ainsi pâlir l'éclat de sa direction, ne s'indignât de cet acharnement contre une œuvre, indiscutablement belle, qu'il avait bien failli empêcher de naître.

Cette hostilité de la commission est d'ailleurs plus inconcevable encore que sa sévérité — si sottement motivée — à l'égard du charmant *Petit pêcheur à la coquille*, qui, par la grâce joyeuse de sa jeune vie, pouvait surprendre l'académisme glacé en ses formules. C'était une œuvre qui, conçue avec le souvenir et sous l'influence de Rude, annonçait magnifiquement tout ce qui constituera l'originalité de Carpeaux.

Au contraire, si pathétique et puissant que soit l'*Ugolin*, il est dans la pure tradition classique. C'est assurément un chef-d'œuvre, mais qui rappelle Michel-Ange et lui doit beaucoup. Il n'affirme pas complètement encore la vraie personnalité future de Carpeaux, faite de charme autant que de force. Malgré son émouvante perfection, mis à côté de la *Flore* et de *la Danse*, cet admirable groupe, d'une vie musculaire saisissante, apparaît plutôt comme le prodigieux couronnement des longues et passionnées études de Carpeaux, comme un suprême hommage à l'antiquité devant laquelle il a médité longtemps.

Tout, dans ce groupe, aurait dû plaire aux membres de l'Institut, et aux artistes choisis par lui, qui eurent à le juger. Ils y retrouvaient ce qu'ils croyaient enseigner et pratiquer pour eux-mêmes : c'est-à-dire la belle ordonnance, l'expression saisissante, la perfection anatomique des corps, la profondeur du sentiment dramatique.

En vérité, c'est tout cela qui fait la beauté poignante de l'*Ugolin*. Ces divers mérites y sont réunis avec une puissance

qui étreint. Le drame qui se passe dans le cœur torturé d'Ugolin, la rage de sa douloureuse impuissance contre le martyre de ses enfants, sont merveilleusement inscrits dans sa figure ravagée, dans l'inutile vigueur d'un corps supplicié par l'inaction, et dont la force jugulée se soulage et s'use par la tragique crispation des doigts enfoncés dans la bouche. Oh non ! Ce n'est pas, comme on l'a trop écrit, pour tromper sa faim et pour résister à la tentation de dévorer ses enfants affamés, qu'Ugolin écarte presque sauvagement, de ses mains raidies, ses lèvres et ses joues ! C'est sa souffrance morale qui s'exprime ainsi. Celle des enfants n'est pas moins dramatiquement traduite. Enlaçant les jambes de leur père, s'abritant sous ses bras repliés, s'appuyant une dernière fois à sa haute stature avant de s'écrouler, morts, à ses pieds, comme le plus petit qui résiste moins longtemps que les autres, les quatre fils d'Ugolin le ceignent d'une convulsive guirlande de douleur, d'imploration, de prière.

Superbement construit, ce groupe est non moins admirable par la force et par l'unité de l'expression, par la beauté de la puissance musculaire, que par le frémissement nerveux et l'intensité de vie.

C'est précisément cette intensité de vie et d'expression qui déconcertèrent les membres de l'Institut de cette époque. Ils trouvaient dans ce groupe, et au degré suprême, la réalité de ce que la plupart d'entre eux ne pratiquaient que selon des formules à eux enseignées et par eux transmises.

Peut-être faut-il en outre accuser la jalousie inconsciente d'artistes plus âgés, parvenus sans gloire aux honneurs, que l'effervescence romaine autour de ce jeune sculpteur naguère inconnu indisposait contre lui. Et sans doute aussi prenaient-ils ombrage des bustes commandés à Carpeaux par maints personnages de la cour impériale, et dont ils s'estimaient frustrés.

Injustice et sentiments peu nobles qui résistèrent sournoisement à la faveur grandissante du public. Car, au Salon de 1862 dont l'*Ugolin* fut l'une des parures, Carpeaux obtint le plus vif succès auprès des artistes indépendants, des amateurs ayant du goût et du vaste public lui-même.

Il n'en fallut pas moins pour revigorer Carpeaux que la méconnaissance du jury avait accablé. Le contraste était si grand entre l'enthousiasme de Rome et l'accueil frigide des officiels du quai Malaquais ! Attristé, mélancolique, le

sculpteur s'était affaissé dans l'une de ses crises de prostration, qui suivaient souvent ses fortes déconvenues. Il dut même s'aliter.

L'enthousiasme autour de son groupe le ranima bien vite. Et pourtant deux nouvelles déceptions le contrarièrent : on avait parlé pour lui de la Légion d'honneur et elle ne lui fut pas donnée. En outre le vœu des artistes le désignait comme professeur de sculpture à l'École des Beaux-Arts, et, malgré une proposition en sa faveur, il ne se vit pas confier cette tâche qui eût intéressé un apôtre comme lui. Nous avons une lettre de Carpeaux où il confie avec allégresse son espérance :

« Car j'ai les suffrages de la jeunesse, écrit-il, et tout me fait espérer que rien ne s'opposera au bonheur que j'aurais de pouvoir enseigner à autrui ce que je tiens de Rude, Raphaël, Michel-Ange, et surtout de *Dieu.* »

Néanmoins, la santé de Carpeaux se rétablit. Il s'est remis au travail qui restaure sa foi en lui-même et ses forces. A ce moment même il écrit des lettres rayonnantes de confiance où l'on trouve des phrases comme celles-ci :

« Tout va bien, ainsi que la santé. J'en remercie Dieu et je le prie de me donner encore de nombreuses années pour remplir la carrière que j'ai commencée par de nouvelles œuvres dignes de ce début. »

Ce qui surtout lui rend l'entrain à la vie et au travail, c'est l'attrait des bustes qui lui sont demandés et qu'il exécute avec plaisir. A Rome, il a brillamment commencé la série de ces portraits merveilleux de caractère, qui suffiraient à la célébrité d'un autre artiste. Notre grand Houdon n'a guère fait que des bustes et deux siècles ont consacré sa gloire. Carpeaux, qui nous a donné, en outre, l'immortelle beauté du Pêcheur napolitain, de l'Ugolin, de la Flore, de la Danse, de la Fontaine du Luxembourg, du Watteau, de Valenciennes défendant la Patrie, a réalisé d'innombrables bustes qui n'ont certes pas moins de vie et d'expression.

Celui de la princesse Mathilde, qu'il modèle cette année-là, revêt d'un air majestueux, qu'elle avait tout naturellement, la grâce spirituelle, malicieuse, ardente, de la fille du roi Jérôme, frère de Napoléon Ier, qui, comme toutes les reines et princesses de sa race, fut vraiment et passionnément une femme. C'est un des beaux morceaux de l'art français. Et j'ai toujours entendu louer la vérité parlante de ce buste

par les hommes d'aujourd'hui qui furent les familiers de cette charmante cousine de Napoléon III.

La satisfaction qu'éprouva Carpeaux de se voir si aisément confier ces travaux fut avivée par la commande d'un bas-relief pour la décoration du Pavillon de Flore, que l'architecte Lefuel était en train d'édifier afin de prolonger les ailes du Louvre. Nul ne pouvait encore prévoir le chef-d'œuvre de sculpture française qui résulterait de cette commande. Et sans doute l'architecte lui-même, auteur du plan d'ensemble, ne pensait-il qu'à un intéressant jeu de la lumière et de l'ombre sur des formes qui animeraient de leurs lignes gracieuses sa haute façade, un peu froidement géométrique sans cet agrément.

Mais tout de suite Carpeaux, ardent sculpteur des grâces juvéniles de la femme, qui, en outre, sentait vivement le charme des fleurs et depuis sa jeunesse s'était habitué à leur interprétation décorative, Carpeaux, qui adorait l'enfance et savait en rendre la grâce potelée, aperçut le beau poème de jeunesse et de joie que, sur ce thème de *Flore*, il pourrait écrire dans la pierre. Désormais ce sujet le hante. Il vit avec lui, formule en croquis rapides les idées que son imagination lui suggère. Et, bientôt, il a définitivement arrêté la délicieuse composition qui représente la Déesse des fleurs sous la forme d'une souple et gracieuse femme, dont le visage s'illumine d'un sourire heureux, et dont le beau corps semble surgir d'un buisson fleuri et de l'envol d'une légère étoffe pour participer aux ébats d'enfants en liesse.

L'esprit plein de ces gracieuses visions et de ce projet, avec quel plaisir, après cette rude bataille d'*Ugolin* et les succès qui effacent tant de traverses, il revient de nouveau dans son cher refuge de Valenciennes ! Il y retrouve les amis qui, certes, l'ont obligé, mais sans assez de clairvoyance généreuse pour l'affranchir des soucis matériels qui gênaient l'éclosion de son génie.

Très riches ou gagnant beaucoup d'argent, ces industriels et ces hommes d'affaires l'ont soutenu comme ils l'auraient fait pour tout jeune compatriote donnant quelque promesse d'avenir. Même parmi les plus sympathiques et les plus enclins à ce mécénat peu coûteux, il n'en est aucun qui semble avoir perçu la noblesse morale de Carpeaux, l'illumination du génie et l'espèce d'aristocratie qu'elle lui conférait. Les

gens l'ont reçu dans leur maison et l'ont mêlé à leur vie familiale. Il faut leur en savoir gré, car ils ne lui devaient rien. D'autres lui ont plus ou moins consenti quelques prêts, dont Carpeaux garda toujours la reconnaissance la plus vive. D'ailleurs que de dessins, de plâtres originaux, de bustes — devenus par la suite fort précieux — récompensèrent cette aide parfois bien péniblement obtenue ! Et comme Carpeaux lui-même, il faut que nous tous, bénéficiaires de son grand art, nous leur en ayons de la gratitude. Ils la méritent.

Mais comme nous les aimerions mieux s'ils s'étaient moins fait arracher leurs subsides et surtout s'ils avaient senti le feu sacré dont brûlait l'âme de Carpeaux, l'esprit de sacrifice et de renoncement, et, pour ainsi dire, l'espèce de sainteté que, dans sa ferveur, cet apôtre, ne vivant que pour son art, y apportait !

Si bienveillants et cordiaux qu'ils fussent à son égard, trop visiblement ils ne le considéraient pas comme de leur monde. On l'accueillait avec plaisir. On l'invitait d'autant plus volontiers à déjeuner ou à dîner qu'il était un très original et très agréable compagnon dont on avait l'habitude. Néanmoins entre eux et lui quelle barrière dressait le sentiment de leur rang, de leur fortune, de leur importance ! A distance ce sont préjugés fort comiques.

Pourtant, cette fois, Carpeaux réapparaît à Valenciennes avec le prestige de sa renommée accrue. L'*Ugolin*, qui venait d'enthousiasmer le public, était une réalité glorieuse. Les bustes de grandes dames et de personnages officiels qu'il avait faits tant à Rome qu'à Paris, annonçaient un avenir brillant.

— Il commence à percer ! se disaient, sur un ton moins sceptique et même avec une nuance de respect, certaines personnes de Valenciennes jusqu'alors plutôt caustiques et désinvoltes.

Aussi, dans sa ville natale, et même dans les maisons amies dont il est depuis longtemps le familier, le fête-t-on plus qu'à l'ordinaire.

L'importance des gens officiels dont il a exécuté le buste fait mieux goûter par ses compatriotes les mérites de celui — adorable — de la jolie Anna Foucart.

L'impérieux et jovial notaire Beauvois veut avoir le sien. Et Carpeaux, qui depuis sa jeunesse a multiplié les croquis,

les caricatures d'après sa tête puissante, sensuelle et sarcastique, ne demande pas mieux que de fixer le caractère de cette tête rude et volontaire d'homme d'affaires jouisseur, ayant aussi gros appétit dans son cabinet qu'à table.

Voici donc notre sculpteur replongé dans l'atmosphère de bamboche, de pipe, de propos lestes, caustiques et joyeux qui est particulière à la maison du notaire Beauvois. L'acerbe matérialisme du notaire y fraternise avec les idées libérales et humanitaires de l'avocat Foucart et avec les doctrines du libre-penseur Regnard, ancien représentant du peuple à l'Assemblée de 1848, dont les sentiments républicains sont humiliés par son prénom de Napoléon, ajouté à celui de Nestor.

Tous trois sont parmi les plus fortes têtes de Valenciennes. Ils constituent un pittoresque bloc de bourgeois voltairiens, gais et bons vivants, à qui l'amour du peuple n'empêche pas de gagner beaucoup d'argent. C'est dans leur salle à manger qu'ils font des barricades. Et leur persistante opposition à l'Empire se satisfait aisément de propos malicieux. Ils préfèrent d'ailleurs ne s'y abandonner que portes closes. Car, au demeurant, à cause de leurs affaires qu'avant tout il ne faut pas compromettre, ils sont en assez bons termes avec les autorités. Ayant su ne pas être « victimes du 2 Décembre 1851 », ils entendent bien n'être les victimes d'aucune autre date. Mais quelle revanche lorsqu'ils dénigrent et se gaussent entre eux, loin de toutes oreilles indiscrètes !

Habitué à leurs sarcasmes et à leurs grasses plaisanteries, Carpeaux s'en amuse. Au surplus, d'origine et peut-être sous leur influence qu'il a subie dès sa jeunesse, il est plutôt républicain. Et plus tard son attachement à la personne de Napoléon III, qui le soutiendra avec tant de fermeté, ne l'empêchera pas de rester républicain de principe. Il trouva ainsi le moyen d'accorder l'élan de son cœur avec de vagues opinions politiques qui d'ailleurs eurent toujours beaucoup moins d'importance à ses yeux que ses fermes et très réfléchis principes d'art.

Mais pour commencer l'entretien, et aucun magistrat, aucun fonctionnaire de l'Empire ne pouvant entendre les nasardes des trois causeurs, quel assaut de railleries à l'égard de Carpeaux :

— Alors le brigand de Décembre, l'étrangleur de la République, est devenu ton client?

— Et tu salis ton pouce à modeler le buste de ses esclaves !

— De ses sbires !

— De ses complices !

— Et voici que tu mets tes doigts d'honnête homme dans les effigies de sa famille !

— Déserteur !

— Tu nous déshonores !

— Nous te renions !

— J'espère du moins que, pour rester digne de nous, tu fredonnes à mi-voix la *Marseillaise* en faisant poser les princesses et les faméliques du régime !

— Quels gages as-tu bien pu leur donner pour qu'ils t'accablent ainsi de commandes !

— Tiens ! Malgré tes mauvaises relations, pour te garder la pensée libre et le cœur républicain, encore un verre de ce chambertin, le vin favori de l'autre empereur, l'oncle de Napoléon le petit, celui que Béranger immortalisa ! dit l'avocat Foucart, resté fidèle à son admiration pour le chansonnier de la Sainte-Alliance des peuples.

Ils ricanaient et vitupéraient ainsi, confortablement et sans risques. Mais, au fond, participant à la prospérité de la France en ces années-là, ils s'indignaient avec une grande patience. Et ils étaient flattés de voir leur ami jugé avec clairvoyance par les dirigeants du régime que, en principe du moins et les portes bien closes, ils abhorraient.

Tout en se divertissant de leur verve ardente et joviale, Carpeaux exécute ce buste du notaire Beauvois, merveilleux de vie, de puissance, de caractère, chef-d'œuvre à jamais célèbre, portrait-type de l'homme de loi intelligent et fêtard, âpre et volontaire, astucieux et sensuel, dominant, par l'audacieuse froideur de sa lippe gourmande et désabusée, la docile humanité que son œil moqueur regarde frémir autour du papier timbré.

En même temps, comme à chacun de ses voyages, la douceur du séjour dans sa ville natale, les charmantes heures passées en des maisons amies, réveillent son désir d'un foyer personnel, écrin d'une tendresse inspiratrice.

Mlle Élise Bracq ne l'a pas attendu, hélas ! Mais, dans les familles où cordial accueil lui est fait, il y a d'autres jeunes filles, en particulier la jolie Anna Foucart, d'une grâce si espiègle. Il est d'autant plus sensible à sa beauté

qu'il a fait de la jeune fille un buste adorable, et que depuis cette époque son sourire le hante.

Ses rapports constants avec la fille de ses hôtes, ravissante incarnation de la jeunesse vive et rieuse dont il est épris, augmente son amour et son espérance de bonheur. Il en est obsédé. Impétueux et ardent comme l'était notre sculpteur, il ne pouvait pas longtemps garder secrète sa passion.

Et, un jour que, venu à Paris en compagnie de Foucart, il déjeunait avec lui au restaurant Foyot, il profite de ce tête-à-tête pour lui en faire confidence.

Stupeur et indignation de l'avocat. Jamais idée aussi saugrenue n'avait effleuré son cerveau. Et il n'imaginait même pas qu'elle pût naître dans celui d'un homme ayant quelque bon sens.

— Je pense que tu deviens fou ! gronda-t-il avec une colère méprisante.

Plus encore qu'une fantaisie de mauvais goût, cette proposition — pour lui effarante — constituait une manière d'attentat à son prestige de grand et riche bourgeois, presque un crime de lèse-majesté.

— Peuh ! grogna-t-il encore en haussant les épaules et en foudroyant d'un regard courroucé le fâcheux.

Et, les lèvres hargneusement serrées sur son cigare, il s'isola dans un silence plus sévère encore que sa protestation.

L'avocat Foucart était l'un de ces doctrinaires dont les actes et les pensées profondes — c'est-à-dire celles qui les concernent personnellement, eux, leurs familles et leurs intérêts — sont en désaccord avec les principes politiques dont ils se targuent.

Il aimait le peuple, mais en théorie et à distance. Il se déclarait libéral, républicain, humanitaire. Il se faisait l'apôtre de la fraternité entre les hommes ainsi qu'entre les nations, ce que, tout jeune, Carpeaux lui avait sculpté sur ses murs d'après la célèbre chanson de Béranger. Il se faisait même le défenseur de l'égalité.

Cependant, qu'un grand artiste très ami mais riche de son seul avenir, ait la singulière audace de vouloir s'égaler à lui en prétendant épouser sa fille, il se hérissait d'indignation !

Stupéfait de cette colère qui lui révélait soudain les rigueurs d'une hiérarchie insoupçonnée, Carpeaux ne s'aven-

tura pas davantage dans ses rêves matrimoniaux au sein de la famille directe de Foucart.

Est-ce à ce moment-là que son terrible père, toujours en Amérique, eut vent de ses velléités conjugales, ou bien fut-ce la révélation du projet d'union avec Mlle Élise Bracq qui détermina son inquiétude et sa rage? Toujours est-il qu'on a de lui, écrite à cette époque, une lettre brutale où il déconseille méchamment à son fils de se créer un foyer :

« ...Et tu oses parler de mariage?... Tu as une belle perspective de mariage devant les yeux ! Celle d'Abel de Pujol qui s'est marié à l'âge de quarante ans. Et, à compter de ce jour, il n'a plus été un artiste. »

Cette lettre, partie de San-Francisco se termine, nous dit M. de Poncheville qui a dépouillé méthodiquement les archives des familles de Valenciennes, « par le récit d'un prétendu évanouissement de la mère de Carpeaux à la pensée que son fils pouvait se marier. Le vieux maçon connaissait — et tentait d'exploiter — l'amour profond que l'artiste avait pour cette mère ».

J'ai tenu à reproduire le texte de cette lettre et le commentaire qui en résume fidèlement la fin. Elle a une grande importance. Aussi est-il nécessaire qu'on s'en souvienne. Elle éclaire la douloureuse tragédie des dernières années de Carpeaux. Elle est la clé d'un mystère qui, sans elle, resterait impénétrable.

Elle est la preuve, cette lettre, que depuis longtemps le père et la mère de Carpeaux, ayant conçu le dessein de garder leur fils pour eux, étaient d'avance hostiles à tout mariage qui les en déposséderait. Sans doute la mère obéissait-elle à un sentiment de tendresse jalouse, que dégradait peut-être aussi une arrière-pensée de lucre. Mais c'est certainement par cupidité exigeante que le père agissait et menaçait.

Il entendait profiter du talent, du travail et des gains de son fils. D'avance il était l'ennemi de n'importe quelle femme, car elle ne surgirait que pour restreindre ou anéantir ses espérances. Six ans plus tard, à l'heure où le tendre et passionné Carpeaux réalisera enfin son rêve d'un foyer tout rayonnant d'amour, aussitôt on verra reparaître en action ces sentiments. Et ils ne feront que s'exaspérer.

Cependant, aveugle à tous ces calculs et plein d'illusions sur la tendresse de son père, Carpeaux persévère dans ses

rêves conjugaux. Repoussé par Foucart, il jette ses regards sur d'autres jeunes filles.

Bientôt le voici très amoureux d'une cousine de Mlle Anna Foucart, fille de M. Patoux, l'industriel qui avait fait une affaire excellente dans le présent, et bien meilleure encore pour l'avenir, en lui achetant à bas prix une épreuve du petit pêcheur à la coquille pour lui permettre de finir le groupe d'Ugolin.

Jolie, cette jeune fille a une main si adorable que, émerveillé, Carpeaux l'a naguère sculptée et, pour mettre en valeur sa perfection, y a emprisonné un oiseau frémissant.

Pour les mêmes raisons, mais avec une surprise et une indignation moins apparentes, notre sculpteur est poliment éconduit.

La femme exerce sur lui un attrait d'autant plus vif que, jusqu'à ce moment, c'est à son art bien plus qu'à l'amour qu'il a donné son cœur et ses forces. En outre, la séduction de la beauté féminine s'accompagne chez lui de nobles sentiments et d'une théorie touchante : la femme, dont la beauté, les lignes, les mouvements harmonieux l'enchantent, n'est pas seulement l'éveilleuse de désirs, la dispensatrice de volupté ; c'est aussi l'ange du foyer, l'inspiratrice et la compagne du travail. S'il songe successivement à épouser Mlle Élise Bracq, Mlle Anna Foucart, Mlle Patoux, c'est sans doute parce qu'il les trouve belles et charmantes, mais c'est encore parce que tour à tour il les a imaginées enivrantes souveraines d'une maison où le bonheur qu'il recevrait d'elles rayonnerait sur son travail. L'homme digne et fier qu'il fut toujours aurait été bien offensé s'il avait pu croire que l'on attribuât à des arrière-pensées ambitieuses ou cupides son élan sincère à l'égard de ces jeunes filles, et qu'on le soupçonnât de les vouloir épouser à cause de leur rang social et de leur fortune.

Plus tard, poussé par le même désir d'amour, de mariage, de foyer, il s'attendrit pour l'une de ses cousines, Mlle Félicie Laut. Mais décidément un artiste ne semblait pas digne à la bourgeoisie valenciennoise d'être agréé dans ses rangs.

De nouveau repoussé et déçu, Carpeaux essaye alors d'oublier ses mécomptes matrimoniaux dans un voyage d'étude en Belgique. Il espère que les émotions d'art et

l'enthousiasme de la découverte le guériront de ses blessures sentimentales.

Mais il n'a pas plus de chance dans ses voyages que dans ses amours et que dans ses travaux invariablement contrariés.

Trois ans plus tôt lorsque, élève de la Villa Médicis, de Rome il s'était rendu à Naples, il avait failli y mourir. Subitement atteint d'une indisposition assez bénigne, il avait voulu la guérir par la méthode Raspail, alors très en vogue et dont il était l'un des adeptes. Hélas ! Sa mémoire servit mal sa foi. Au lieu d'absorber quelques centigrammes de la drogue prescrite, il confondit et s'en octroya autant de grammes. Foudroyant fut l'effet de cette méprise. Soudain inerte et ne pouvant plus ni se lever ni faire entendre sa voix, Carpeaux eut tout juste la force de saisir l'une de ses chaussures au pied de son lit et de la jeter à travers les vitres de sa fenêtre. Le fracas du verre brisé et la retombée de ce singulier projectile dans la rue attirèrent l'attention des passants qui coururent à l'assaut de ce drame mystérieux. Ils appelèrent au secours. Un médecin arriva. Et, par une réaction vigoureuse, Carpeaux fut sauvé.

A Bruxelles le voici tout à coup malade de la jaunisse. Il est contraint de s'aliter.

« J'ai vu Bruges, Ostende, Gand, Maline, Anvers, mais sous le coup d'un malaise général. Je suis tombé à plat de lit ; la bile est passée dans le sang et j'ai la jaunisse. Je ressemble à un vieux coing ! » griffonne-t-il à l'un de ses correspondants habituels.

Adieu, pour le moment, aux ardentes explorations dans les musées de Belgique dont il se réjouissait si fort !

Du moins a-t-il eu le temps de s'émerveiller des tableaux d'un peintre qu'il connaissait peu, qu'il s'étonne de voir insuffisamment admiré, Van Oost, l'un des maîtres de Rubens.

Dans son enthousiasme, il a pu écrire, avant cette mésaventure qui le cloua au lit, à son cher Dutouquet, la forte impression qu'il a reçue des toiles de cet artiste flamand :

« J'ai vu des choses merveilleuses. Van Oost (dont il déforme le nom en celui de Van Hoort), le maître de Rubens, m'a, par sa couleur, montré autant de puissance que Michel-Ange dans sa forme. C'est un génie inconnu dont on ne m'a jamais parlé. Ses contemporains lui ont fait une réputation

de débauché, de coléreux. C'est à ce rude tempérament qu'il doit tant de puissance. On veut que l'artiste ait des gants blancs, aujourd'hui. Quelle erreur ! »

Carpeaux était le contraire d'un débauché. Et ce ne fut que plus tard, sous les griffes de la maladie et sous la perfide influence de parents âpres et jaloux, qu'il devint injuste, violent et coléreux. Mais, toujours frémissant d'enthousiasme et de passion, il se sentait un peu hors de la règle commune. Rapprochant de sa propre impétuosité l'art fougueux du vieux maître flamand, à son propos il revendiquait ainsi pour lui-même, autre artiste plein de flamme, le droit de ne pas vivre avec la correcte pondération d'un notaire ou d'un diplomate.

A peine convalescent, Carpeaux ne quitte son lit de Bruxelles que pour se rendre au Havre, afin d'embrasser sa mère à l'arrivée du paquebot qui la ramène de San-Francisco. Sur les voies du retour elle précède le père Carpeaux qui, las de l'exil, s'apprête lui-même à regagner la France.

Carpeaux aime sa mère. Ayant beaucoup souffert de cette longue séparation qui l'a laissé, à peine au sortir de l'enfance, seul et sans ressource au milieu des misères de Paris, il a hâte de se jeter tendrement dans ses bras et de retrouver, lui si affectueux, l'affection maternelle qui lui a tant manqué.

XVII

Le retentissement de l'*Ugolin* — malgré la sottise de certains critiques reprochant à ce groupe d'être excessif et boursouflé, — la vivante beauté des bustes réalisés par Carpeaux d'après certaines figures de la famille et de la cour impériales, valurent à leur auteur le privilège d'être l'un des artistes invités aux Tuileries et à Compiègne.

Le marquis de Piennes, l'un des dignitaires de la maison de Napoléon III, qui, à Rome même, avait compris et goûté l'art de Carpeaux au point de lui commander son buste, hâta beaucoup le moment de cette faveur, habituellement réservée aux membres de l'Institut, aux artistes ayant une longue carrière d'œuvres fameuses et d'honneurs.

Or, sortant tout juste de l'École de Rome, Carpeaux n'était connu dans les milieux officiels que pour les amu-

santes péripéties de son *Abd-el-Kader*, son *Enfant à la coquille* et son *Ugolin*. Mais, en posant devant le sculpteur, le marquis de Piennes avait été frappé par son intelligence et son énergie, par sa noblesse morale et sa dignité, par sa pensée ardente et originale. Reconnaissant en lui l'illumination du génie, il avait eu le pressentiment que Carpeaux serait l'un des plus hauts artistes de l'époque. Peu à peu il s'était lié avec cet artiste dont la flamme intérieure, l'âme généreuse et fière, le caractère droit lui plaisaient. Et jamais cette amitié ne se refroidit.

Grâce au prestige de son talent et à la persuasive amitié du marquis de Piennes, voici donc Carpeaux l'hôte des demeures impériales, le témoin des cérémonies et des fêtes de la cour. Désormais, pour représenter scènes et figures historiques, il n'a plus besoin de s'engager dans la claque des théâtres officiels le soir des représentations de gala, ni de se maintenir hardiment en équilibre sur les barrières de l'église Notre-Dame qui séparent de la foule les cortèges impériaux.

Maintenant il est en bonne place pour observer de près cette vie élégante et fastueuse que jusqu'à présent il n'a pu que surprendre au passage des voitures de cérémonie emportées par des chevaux bondissants, aux formes fines, nerveuses et luisantes.

Naturellement comme Carpeaux a été mis au monde pour dessiner, sculpter et peindre, il ne peut s'empêcher de faire là ce qu'il a fait partout depuis son enfance : il regarde, il étudie, il dessine. C'est chez lui un instinct, un besoin, presque un mouvement réflexe. Et pourquoi s'y opposerait-on puisque c'est l'histoire et la splendeur du régime qu'il écrit, en rapides instantanés, sur ses fameux petits carnets?

Sept années durant, jusqu'à l'écroulement de l'Empire en 1870, il sera l'admirable notateur des expressions des physionomies, des gestes, des attitudes, des costumes de la cour et de ses hôtes, à commencer par l'Empereur, l'Impératrice, le Prince impérial et les souverains étrangers qui leur rendent visite.

Carpeaux est d'autant plus tenté de fixer ces silhouettes, scènes ou visions que, très intéressantes, elles se situent dans un décor historique plein de grandeur, sous de jolis éclairages, en une atmosphère de fête, au milieu de la plus brillante figuration.

Il est né pour représenter l'humanité en mouvement. Il la trouve là sous des uniformes, des chamarrures et des toilettes dans lesquels il ne l'a point encore étudiée. La plupart des visages de cette parade laisseront un nom dans l'histoire qui, sévère ou favorable, conservera le souvenir de ces fêtes.

Ébloui mais gardant son sang-froid, Carpeaux, discrètement, à l'abri d'une encoignure ou de son chapeau, masqué par quelque groupe d'invités, note l'expression d'une physionomie, une attitude familière des souverains ou de leurs augustes invités, une harmonieuse retombée d'épaules, un chatoiement d'étoffes et d'uniformes, l'aspect d'une réception, d'un quadrille impérial, les élégances d'une salle pimpante et huppée pendant quelque représentation à la cour.

Saisissant au vol un regard ou un sourire, la seconde essentielle d'un geste significatif, Carpeaux est un prodigieux dessinateur du mouvement. Si avant tout il ne s'était voué à son œuvre de sculpteur génial, il aurait pu être un très grand peintre impressionniste, un maître des jeux de la lumière et de l'ombre, des féeries atmosphériques. Il représente la brillante fourmilière de la cour avec autant de liberté, de vie, de justesse, avec les mêmes subtilités d'éclairage que, à la même époque, Manet peignait ses contemporains, Degas les danseuses et les chevaux de course, Camille Pissarro les travailleurs des champs, Renoir les joies de Bougival et des bals publics, Claude Monet le grouillement des rues de Paris ou de la gare Saint-Lazare sous les fumées des trains en partance, Guillaumin les berges de la Seine et les paysages de la banlieue.

Carpeaux, si près de leur vision et de leur *faire*, est un artiste de la même sensibilité qu'eux, voyant et travaillant avec les mêmes tendances. Lui aussi il est, ce sculpteur, fils de Delacroix et de Constable. Et il nous apparaît comme le frère des Impressionnistes, ses contemporains, par la décomposition et la vibration de tons quand il peint, par le rendu hardi de gestes, d'attitudes, d'éclairages jusqu'alors inobservés ou que l'on n'avait point encore osé peindre. Le frémissement que, dans sa sculpture si vivante et colorée grâce au jeu de la lumière sur les formes, Carpeaux obtient par son fameux « modelé à la boulette », il le réalise dans sa peinture par l'audacieux papillotement de ses touches enchevêtrées et vives.

Et il arriva que, rentré chez lui après certaines de ces cérémonies particulièrement éclatantes, Carpeaux en fit, d'après ses notes rapides et ses souvenirs — car il avait une prodigieuse mémoire des couleurs et des mouvements — des aquarelles et des tableaux admirablement composés.

C'est ainsi que, par lui, nous *voyons*, comme, en dehors de lui, personne n'a su nous les montrer et beaucoup mieux que la plupart de leurs figurants ne les ont aperçues, les plus brillantes de ces fêtes, particulièrement : *la Réception du tsar Alexandre II*, *le Thé aux Tuileries*, *le Bal dans la salle des Maréchaux*, *le Quadrille impérial à Compiègne*, *les Trois Empereurs* (le français, l'allemand, le russe) causant après dîner autour d'une table qu'entourent l'Impératrice, Mme de Metternich et le comte de Bismarck, *le Sultan et son escorte sortant des Tuileries*, *le Retour des souverains de la grande revue*, etc...

Edmond et Jules de Goncourt, qui comprirent l'art nerveux et vivant de Carpeaux, alors que tant de critiques pourtant réputés en parlaient avec une insolente sottise, ont justement écrit dans leur *Journal :*

« C'est un artiste capable de faire un croquis en omnibus. »

Grâce à Carpeaux nous pouvons voir la vie de Paris sous le second Empire, les aspects et les fêtes de la cour comme si nous y avions assisté. Jusqu'en 1870 il en fut le fidèle historiographe par le crayon. Et, dans l'avenir, aucun écrivain, soucieux de faire œuvre vivante, ne pourra évoquer cette époque sans recourir aux dessins de Carpeaux, — comme d'ailleurs aux précieuses notes du *Journal des Goncourt* qui seules, par leurs raccourcis frémissants, leurs traits expressifs, leur prestesse de couleurs, sont comparables à ces pages. Malheureusement pour nous, si les Goncourt étaient les familiers de la princesse Mathilde, ils n'étaient pas invités aux Tuileries et ne faisaient point partie des séries de Compiègne.

Pour notre enchantement, Carpeaux y allait. Et ceux qui le jalousaient à cause de cette faveur comme ils enviaient son talent, ne manquèrent pas de critiquer sa tenue à la cour et les impertinentes libertés qu'on l'accusait d'y prendre, de même qu'ils vilipendaient son œuvre et blâmaient injustement la vulgarité de ses goûts et des plaisirs qu'ils lui attribuaient. Quelle victoire si on avait pu le perdre dans l'esprit des souverains !

« C'est un malappris, chuchotèrent-ils maintes fois au cours de ces sept années... Il se tient à la cour comme un ouvrier endimanché... Il agace et inquiète tout le monde avec ses perpétuels croquis... Il couvre les nappes de griffonnages au crayon... Il pousse cette manie jusqu'à l'indiscrétion. Il horripile l'Empereur. L'Impératrice est excédée de ses épiements qui la gênent. Il arrive avec de la terre glaise dans ses poches, abîme des meubles de style pour s'en faire des ébauchoirs, tend aux gens des doigts boueux... Tout le monde a horreur de lui. »

Cette légende mensongère, créée pour nuire à Carpeaux, n'est pas entièrement morte. Certains de nos contemporains l'ont recueillie des contemporains malveillants du sculpteur. Parfois encore il arrive qu'on l'imprime. Ou tout au moins on s'accroche à celle, non moins stupide, du « tailleur de pierre » mal élevé et de mauvaise tenue.

Double calomnie qui est complètement annulée par l'invariable attitude de l'Empereur et de l'Impératrice à l'égard de Carpeaux, pendant les sept dernières années de leur règne.

Sans doute, dans ce milieu et à cette époque, il put se trouver des personnes, orgueilleusement férues de l'étiquette, pour prendre ombrage de ce regard aigu et de cet agile crayon toujours braqués sur la brillante fourmilière de la cour. Cette bizarrerie choquait les gens épris de traditions. La fantaisie d'un grand artiste passionné dérangeait les habitudes.

Mais, quoi qu'on ait pu dire, Carpeaux ne s'y abandonnait qu'avec tact et discrétion, avec le souci constant de ne point importuner et de passer inaperçu. C'est pour lui-même qu'il traduisait sa vision en croquis rapides, et il ne se montrait pas fanfaron de son noble vice.

Loin de réprouver ce zèle, l'Empereur, à qui Carpeaux fut tout de suite sympathique, éprouva pour lui un attachement, d'année en année plus vif. Napoléon III, qui joignit aux brutalités de sa politique intérieure les incohérences d'une détestable politique étrangère, et qui ne paraît pas avoir eu en art non plus qu'en littérature des goûts bien éclairés ni très personnels, par une anomalie singulière comprit le talent de Carpeaux. Il aima l'homme autant que l'artiste. Et toujours, contre ses détracteurs, il le défendit.

Il se plaisait à causer avec Carpeaux, dont le tempéra-

ment de feu semble si peu avoir pu s'accorder avec l'impassible nonchalance du souverain. De quoi cet énergique passionné et ce rêveur pouvaient-ils bien s'entretenir? Non pas, certes, des débats du Corps législatif ou de la politique des nationalités! Mais sans doute de la *Flore*, que Carpeaux était en train d'achever, de la *Danse* à laquelle il travaillait, de la *Fontaine* des races humaines, pour l'avenue du Luxembourg, qui lui était commandée, de son *Watteau* qu'il n'oubliait pas, de sa figure de *Valenciennes défendant la patrie* pour laquelle il ferraillait contre l'architecte de l'hôtel de ville de cette cité, et de ses prodigieux bustes où, à travers le frémissement de la chair, s'expriment un caractère, une âme.

Toujours est-il que leurs conversations étaient fréquentes et parfois longues. Un soir que, aux Tuileries, l'une d'elles avait duré plus encore que d'habitude devant les dignitaires ébaubis d'une telle faveur, un familier de la cour qui était en amicales relations avec Carpeaux, lorsque le scandale de cet entretien eut pris fin, fort intrigué l'interrogea :

— De quoi Sa Majesté a-t-elle bien pu vous parler?

— Vous me promettez de ne le dire à personne? dit Carpeaux à qui cette surprise paraissait un peu offensante et qui avait assez d'esprit pour s'en moquer.

— Vous avez ma parole! jura l'interlocuteur.

— Eh bien l'Empereur a demandé à m'emprunter de l'argent!

Et, laissant le questionneur assez interloqué, Carpeaux partit en pouffant.

Moins sensible peut-être à son art, qu'elle ne comprenait pas aussi bien, l'Impératrice Eugénie lui témoignait une sympathie très bienveillante. Loin de s'effaroucher de parfois l'apercevoir aux aguets devant sa beauté rousse et les traits purs de son visage, elle se disait qu'en l'étudiant ainsi respectueusement à la dérobée, Carpeaux lui épargnait, pour son buste futur, bien des séances pénibles de pose.

Il lui arriva même de se montrer fort gracieusement indulgente aux distractions quelquefois un peu comiques de Carpeaux qui partout n'était préoccupé que de son art.

Un soir au sortir de table, pour se parer de la fleur impériale, il avait fleuri sa boutonnière d'un bouquet de violettes pris à la guirlande qui décorait la nappe. Mais les

fleurs avaient été mises à l'habit sans grâce ni soin. Leurs longues tiges, que Carpeaux n'avait pas songé à rogner, pendaient vilainement sous le revers. Et des figurants sardoniques commençaient à s'en égayer.

Ce que voyant, l'Impératrice, appelant à elle Carpeaux d'un sourire, lui offre ses propres violettes, bien arrangées, qu'elle tenait à la main :

— Puisque vous aimez ces fleurs, prenez celles-ci : je vous les donne.

Ce qui obligeait Carpeaux à s'en pavoiser, par conséquent à se débarrasser de ces longues tiges un peu voyantes dont la galerie se gaussait.

Si l'auteur de l'*Ugolin* avait été l'encombrant malotru que les envieux de mauvaise foi essayèrent de nous représenter, l'Empereur et l'Impératrice, tout en continuant d'admirer son œuvre, auraient pu se borner à lui faire des commandes par l'intermédiaire du ministre des Beaux-Arts. Et ils se fussent épargné le désagrément de voir à la cour un homme qui, insinua-t-on, s'y tenait mal.

En outre le choix qu'ils firent de Carpeaux pour enseigner au Prince impérial, leur fils, le dessin et la sculpture, prouve leur affectueuse confiance en ses qualités d'homme aussi bien qu'en ses mérites d'artiste.

XVIII

De 1863 à 1866 Carpeaux donne passionnément sa pensée à son haut-relief de la *Flore*. Il y consacre presque tout son temps et toutes ses forces.

Mais comme son destin était d'être contraint à la lutte pour réaliser chacune de ses conceptions, même celles qui nous semblent aujourd'hui les plus séduisantes, cette œuvre ne fut pas agréée sans résistance.

Pourtant quelle fête de jeunesse que la gracieuse apparition, au milieu des amours et des fleurs, de ce corps d'une souple et harmonieuse plénitude ! Lorsque nous le voyons resplendir sous le ciel de joie ou illuminer de son allégresse la grisaille trop fréquente de Paris, on a honte des tentatives qui obstinément furent faites soit pour abaisser le relief de cette composition, soit même, un peu plus tard, pour l'exclure de l'édifice.

Semblable à tous les architectes avec qui Carpeaux eut à s'entendre pour ses sculptures, celui du Pavillon de Flore, se montre soudain récalcitrant. Il a donné son approbation à l'esquisse de son collaborateur, mais il n'a pas prévu que, réalisée, elle prendrait un tel accent. Tout à coup il s'avise que cette merveille va faire un bien grand tumulte sur sa façade :

— Trop de relief ! Trop de vie ! se lamente-t-il, inquiet... Quel trouble dans l'ordonnance du pavillon !... Cette *Flore* flanque tout par terre !... On ne verra plus qu'elle.

Il geint et tempête si fort que le ministre des Beaux-Arts s'émeut. C'est que — à juste titre d'ailleurs — Lefuel est un personnage considérable. On a pour lui des ménagements. Et, après tout, il est le maître de l'œuvre.

— Toujours des histoires avec ce satané Carpeaux ! murmure l'administration, qui, sous tous les régimes, ne les aime pas.

Le conflit s'aggrave et s'envenime à mesure qu'il se prolonge. Très soutenu, Lefuel se fâche. Il exige l'aplatissement de ce haut-relief, dont la composition devra aussi prendre un peu plus de calme.

On tergiverse. Selon l'éternelle méthode administrative, on cherche à gagner du temps avec l'espoir que l'irritation s'usera. Cependant, sur le haut échafaudage qu'on a fait construire à Carpeaux pour qu'il puisse ciseler son bijou à la place même où, plus tard, il rayonnera au-dessus de la Seine, le sculpteur continue à travailler dans la fièvre. Chacun de ses coups de ciseau retentit au cœur de Lefuel qui, n'osant plus affronter ce terrible petit homme grimpé sur ses échelles et défendant son œuvre, tempête et menace au ras du sol où il fait un beau tapage.

Mais, quelque envie qu'on ait de sévir, d'enlever, à la requête de Lefuel, le haut-relief encombrant et séditieux, on n'ose pas s'y résoudre à cause de l'Empereur, si entiché de Carpeaux.

Le sculpteur, sentant qu'il risque d'être, sinon évincé, du moins réduit à de fâcheuses concessions, se décide à demander l'aide de Napoléon III.

Et, un beau matin, on voit le souverain s'approcher des échelles protégées par une gaine de planches, qui, avec de de temps en temps un palier, montent à la cellule aérienne de Carpeaux. De sa démarche lourde, cet homme noncha-

lant les gravit et apparaît soudain aux yeux du sculpteur en train de travailler avec son habituelle ferveur.

— Sire ! Vous ici? murmure-t-il confus.

— Voici donc cette *Flore* dont vous m'avez tant parlé et dont je n'ai vu encore que des dessins.

Carpeaux lui explique ce que son œuvre sera dans l'air et sous le soleil, au-dessus de la coulée des eaux.

Méditatif, l'Empereur promène silencieusement le regard voilé de ses yeux glauques sur cette sculpture si âprement contestée. Il en sent le charme. Il est conquis par sa jeune allégresse. Il devine l'impression que, baignée de lumière, elle fera dans l'harmonieux paysage de Paris. Et doucement, sous son épaisse moustache, il laisse tomber ces simples mots :

— Mes félicitations ! C'est vraiment le triomphe de *Flore!*

Tombée de la bouche du souverain, recueillie par l'officier de service et le secrétaire qui l'accompagnent, cette parole, partout répétée dans la journée même, commande la décision des bureaux.

La *Flore* est sauvée. Lefuel se résigne à voir dans la majesté de son monument l'adorable désordre de cet hymne de jeunesse et de joie !

Sans cette inconfortable et méritoire grimpée du souverain, sur lequel l'âge et la maladie commençaient à s'appesantir, nous serions privés du vivifiant coup au cœur que nous recevons chaque fois, que, en franchissant la Seine sur le Pont-Royal, nous levons nos regards vers la grâce souriante de la déesse.

Napoléon III se plaisait trop d'habitude à causer avec Carpeaux — dont sans doute la flamme ranimait son apathie — pour ne pas, au bout d'une escalade si pénible, prolonger un peu cet insolite entretien.

Carpeaux, qui l'intéresse par sa ferveur d'apôtre et la noblesse de son idéal quand il lui parle d'art, l'amuse aussi par sa fantaisie et sa spontanéité.

A un moment donné, comme, du haut de l'échafaudage, ils regardent les passants du quai, Carpeaux a une inspiration enjouée et gamine.

Tendant à l'Empereur une inoffensive petite boulette de terre, il a la bizarre idée de lui proposer :

— Vous êtes le maître... Vous pouvez faire ce que vous voulez... Pourquoi ne vous divertiriez pas à voir la surprise de vos sujets sous cette grêle imprévue?

Souriant, l'Empereur répond :

— Je ne suis pas aussi puissant que vous le supposez ! Vous en avez la preuve. Je n'ai même pas le droit de me livrer au jeu anodin que votre imagination me propose.

Napoléon III, qui n'avait pas toujours eu les mêmes scrupules, redescendit de l'échafaudage sans avoir bombardé son peuple.

Mais il venait d'accomplir un acte utile pour son enchantement.

XIX

Quelques mois plus tard, au Salon de 1866, le plâtre de la *Flore* enthousiasme les artistes et la foule.

La statue du Prince impérial caressant son chien Néro, que Carpeaux expose en même temps, est saluée d'un succès égal.

Elle plaît par la grâce juvénile, par la vérité du corps que l'on sent vivant et souple sous le veston, par la simplicité des gestes et de l'attitude, par la justesse de l'expression qui, malgré la majesté du rang, reste celle d'un enfant attentif, réfléchi et fin.

Ce ne sont pas seulement les courtisans et les personnages officiels qui admirent ce portrait. Il obtient le suffrage des artistes. Et le public s'émerveille.

Carpeaux reçoit le ruban de la Légion d'honneur qu'on lui avait laissé espérer après l'*Ugolin*.

On lui attribue un atelier dans l'Orangerie du Louvre et il est décidé que le Prince impérial y viendra modeler sous la direction de Carpeaux.

Il reçoit, pour l'église de la Trinité, en construction à cette époque, la commande d'une figure de la *Charité* que, après l'avoir peu à peu réduite au minimum et tronquée, l'architecte Ballu finira par reléguer à une hauteur où elle est invisible.

Surtout — ce qui est bien plus important pour l'artiste et pour nous — l'architecte Garnier, chargé de la construction du nouvel Opéra — qui, jadis, avait été son camarade d'atelier à « la Petite École » de M. Belloc — lui demande un grand bas-relief, *la Danse*, pour décorer l'une des surfaces vides de la façade.

C'est un beau thème qui passionne Carpeaux. Aussitôt

il y pense, le construit dans son cerveau, jette sur le papier de nombreuses esquisses.

Mais, tout en laissant mûrir en lui ce projet dont la réalisation sera la cause de la plus violente bataille qui ait tourmenté sa vie d'artiste, il doit se mettre en lutte pour faire respecter ailleurs une autre de ses conceptions.

Cette fois, c'est à Valenciennes même qu'il rencontre des obstacles, pour l'exécution d'une œuvre où il a mis sa tendresse, sa piété, sa ferveur d'enfant de cette cité. Et c'est contre ses dirigeants qu'il lui faut se défendre.

Réédifiant son hôtel de ville, le conseil municipal lui a confié le soin d'inscrire dans la pierre, au fronton de ce monument, l'une des heures les plus tragiques et les plus glorieuses de la vie de Valenciennes : son héroïsme en 1793 pour protéger la ville contre les ennemis de la France et de la liberté.

Carpeaux s'était aussitôt enthousiasmé pour cette idée. Jusqu'alors — et cela depuis sa jeunesse — il n'avait entrevu qu'une occasion de rendre hommage à sa ville natale, en la personne de celui qu'il considérait comme le plus grand de ses fils : Watteau. Et, avant même de repartir pour Rome, il s'était offert, avec le plus complet désintéressement, pour cette glorification.

Maintenant voici que, en plus, on lui propose de célébrer par son ébauchoir et son ciseau le patriotisme et la bravoure de la ville qu'il proclame « sa seconde mère » !

Quelle fierté ! Il y met tout son cœur. Valenciennes contribuant par sa résistance au salut du pays ! Il se représente ses souffrances, son sacrifice, ses angoisses. « La Cité défendant la patrie ! » C'est le titre qu'il donne à son groupe. Étant l'un des héritiers de ces vertus et de cette gloire, il se réjouit de les éterniser par la pierre.

Il a un tel amour pour sa ville que pour elle il voit grand. Il imagine ses fils en armes obéissant à son cri d'alarme et, enflammés par sa voix où gronde la colère, se ruant contre l'envahisseur à l'assaut. Les accessoires et les tristes débris de la guerre entourent cette mêlée. Et, si différente pourtant que la figure de Valenciennes soit de *la Marseillaise* de Rude, elle la rappelle par son élan et le frémissement de sa sainte fureur.

L'esquisse est magnifique de plénitude, de mouvement. Carpeaux l'a conçue comme il aurait prié. Il est

dans la joie d'avoir pu donner cette forme à sa tendresse.

Hélas ! il a compté sans le jaloux Henri Lemaire, sournoisement aux aguets pour le combattre et pour défendre par tous moyens la primauté à laquelle il estime avoir droit.

A Paris, si puissant qu'y soit encore ce sculpteur officiel, bien armé et s'étayant en outre sur la politique, il est impuissant contre Carpeaux qu'il n'a pu empêcher de grandir et qui désormais est en ascension continue vers la gloire.

Mais à Valenciennes, où il reste un personnage et où la politique locale lui donne de la force, il a le moyen de lui nuire, de le contrecarrer, de mettre obstacle à ce que son génie écrase sa médiocrité.

Une fois de plus, Carpeaux le retrouve en face de lui, pour essayer de lui barrer la route.

Bien entendu — et c'est tout naturel — Henri Lemaire ne s'est point laissé oublier dans la commande des sculptures pour l'hôtel de ville. On lui a fait sa part. Mais, ne voulant pas que celle de Carpeaux soit trop dangereuse pour lui, il manœuvre hypocritement pour en réduire l'importance, la signification et la beauté pathétique.

Dès qu'il aperçoit l'admirable figure volante de Carpeaux, dominant le choc des armées, Henri Lemaire tremble pour ses paternes images de l'*Escault* et de la *Rhonelle* qui lui ont été dévolues et qui, si minces soient-elles, dépassent encore ses forces.

Il veut pourtant qu'on les mette à l'honneur, que l'on étrangle et jugule Carpeaux pour leur faire place.

Mais ce vieil homme politique, cheval de retour des assemblées législatives, départementales et communales, est bien trop adroit pour laisser paraître son inquiétude et son plan, pour attaquer de front le grand artiste dont il s'est fait l'hypocrite adversaire et dont la gloire de plus en plus rayonnante empoisonne sa vie.

C'est souterrainement et de biais qu'il agit. Il cherche des prétextes et en trouve. Il glisse par intermédiaire ses insinuations.

Jadis, trop lourdement chargé, le beffroi de Valenciennes s'est écroulé. Le souvenir de cette catastrophe hante les esprits.

Alors, sous l'inspiration d'Henri Lemaire, à travers la ville des voix se mettent à chuchoter :

— Prenez garde qu'il n'en arrive autant à la façade de

l'hôtel de ville !... Le bloc que Carpeaux veut y installer est beaucoup trop lourd... On ne fait pas se démener en l'air des peuples se ruant les uns contre les autres !... Nous nous exposons à un désastre... Il y a des vies humaines à sauvegarder.

Tant et si bien que l'architecte de l'hôtel de ville, M. Batigny, s'émeut et tremble pour ses responsabilités. Si redoutable que soit Carpeaux dans la défense de ses conceptions, il a moins peur de lui que de l'opinion publique effrayée.

Il ose demander à Carpeaux des retranchements, des sacrifices.

Celui-ci hurle, regimbe, se met en bataille. Il dit fort justement qu'on enlève à son fronton sa grandeur farouche, et que, n'ayant plus autour d'elle l'armée que sa voix anime, celle que son élan arrête, sa figure de Valenciennes perd beaucoup de son émouvante signification

En dessous Henri Lemaire attise l'inquiétude. Il faut que, pour ne point lui porter ombrage, Carpeaux ne paraisse pas trop grand ! Il faut que, s'étalant en bonne place, l'*Escault* et la *Rhonelle* ne soient point trop amoindries.

Vaincu par ce raz d'épouvante et par la panique de l'architecte Batigny, qui en est l'interprète affolé, Carpeaux sacrifie ses Kaiserliks montant à l'assaut.

Cependant l'opinion, qu'Henri Lemaire et ses affidés maintiennent en rumeur, reste inquiète. M. Batigny trouve que cet allégement ne suffit pas. Craignant toujours de voir sa façade s'effondrer, il exige la suppression des soldats français qui, dociles au geste de la Cité, repoussaient l'attaque.

Carpeaux se cabre, défend son œuvre pied à pied, démontre — avec des chiffres — que l'on exagère fallacieusement le poids total de son groupe et que le mur de la façade a la force de le porter. Il explique en outre qu'on va refroidir son œuvre et lui enlever tout caractère.

Faisant une maligne allusion à Henri Lemaire, le sournois organisateur de ce complot, qui, ayant eu à glorifier Froissard, l'a bourgeoisement et tristement assis, sur une place de Valenciennes, dans un fauteuil de malade, Carpeaux, exaspéré, s'écrie :

— On ne peut pourtant me faire asseoir l'héroïque Valenciennes sur une chaise percée !

Mais ni les mathématiques, ni les raisonnements, ni les

appels à la fierté ne réussissent à déjouer la conjuration et à rassurer l'inquiétude.

Carpeaux doit se résigner, sous peine de voir son œuvre disparaître complètement du fronton de l'hôtel de ville. C'est tout juste s'il obtient que, afin de justifier tant soit peu l'élan magnifique de la Cité entraînant ses fils au combat pour la délivrance, on tolère autour d'elle deux ou trois attributs représentant la guerre.

Henri Lemaire triomphe dans sa médiocrité jalouse. L'*Escault* et la *Rhonelle* auront, pour s'étaler, toute la place qu'il rêve, et, croit-il, elles ne risquent plus de passer inaperçues près d'un redoutable chef-d'œuvre.

Erreur ! Déception ! Si mutilée et emprisonnée que soit la Valenciennes de Carpeaux entre les deux rampants d'un fronton coupé, c'est néanmoins elle seule que l'on voit.

Elle est d'un mouvement et d'une puissance admirables. Sous la chevelure dénouée et l'envol du manteau qui flotte au vent de la bataille, ce beau corps à la fois souple et tendu exprime toute l'énergie de l'amour maternel en révolte, de la foi et de l'espérance.

Plus tard Carpeaux reprendra cette idée dans son esquisse à la mémoire du maréchal Moncey qui, en 1814, à l'endroit même où plus tard on érigera sa statue, voulut, dans l'abandon et la démoralisation de presque tous, défendre Paris à la tête de quelques bataillons résolus à combattre jusqu'au bout. Mais Carpeaux n'eut pas davantage la joie de réaliser ce monument.

Les péripéties de cette lutte — soutenue avec une opiniâtreté d'autant plus ardente qu'il s'agissait d'une œuvre de lui dans sa ville natale et consacrée à sa gloire — le ramenèrent maintes fois à Valenciennes.

Pendant l'un de ces séjours un peu tourmentés il a du moins le plaisir de voir passer à nouveau la fameuse « cavalcade des Incas », fête très intermittente à laquelle il avait assisté une seule fois durant sa petite enfance et dont, en 1851, il avait préparé le succès en sculptant la tête et les pattes d'un éléphant qui fit sensation dans le cortège. Aussi avait-on eu grand soin de conserver ces accessoires pour le prochain défilé qui n'eut lieu que cette année-là. Quels ne furent pas la surprise et l'amusement de Carpeaux lorsqu'il vit réapparaître cette œuvre improvisée dans sa

jeunesse, en des circonstances semblables à celles pour lesquelles il l'avait composée !

Et sans doute ne put-il s'empêcher de sourire en se rappelant le programme, ainsi formulé, du défilé des Incas « précédé et suivi de tout ce que l'humanité, marchant dans la voie de la civilisation et du progrès, a produit de plus grand ».

Cette tête d'éléphant, souvenir d'une tradition abandonnée de Valenciennes et de la généreuse grandiloquence d'une époque révolue, on la peut voir au musée Carpeaux de Valenciennes où elle est conservée.

XX

Lorsque, achevé et mis, sur la façade de l'Opéra, à la place où sa jeune allégresse rayonne, le groupe de *la Danse* excita contre Carpeaux tant de colères, on lui fit sottement grief d'avoir choisi ce motif afin de transposer dans l'art ses goûts « crapuleux » et la vulgarité de ses plaisirs habituels.

Or, non seulement *la Danse*, poème de jeunesse et de joie, est un chef-d'œuvre, mais il n'est pas vrai que Carpeaux, ne voulant traiter que ce motif, ait, pour ainsi dire, exigé de Garnier, l'architecte du monument, qu'il le lui confiât.

C'est d'abord pour la représentation du drame lyrique que Garnier avait pensé à son ancien camarade de « la Petite École » dont il admirait le talent. Et Carpeaux avait si bien accepté ce thème que, avec sa flamme habituelle, qui le poussait immédiatement de l'idée à des essais de réalisation, il en avait déjà cherché la composition par plusieurs croquis.

Ce n'est qu'un peu plus tard, par suite de difficultés et de circonstances entièrement étrangères à Carpeaux, que Garnier fut conduit à lui proposer *la Danse*.

Sujet qui, d'ailleurs, enchanta Carpeaux. Car, épris comme il l'était des figures rieuses et des souples attitudes de la jeunesse, il aperçut aussitôt l'hymne d'allégresse qu'il pourrait écrire dans la pierre. Et il se mit fiévreusement au travail.

Les bustes que, tout en multipliant les dessins et les esquisses pour *la Danse*, il exposa au Salon de 1867, accrurent encore son prestige et son autorité : le buste de M. Raimbaud, l'écuyer de l'Empereur, qui venait de lui vendre, rue

Boileau et boulevard Exelmans, une partie d'un grand terrain qu'il possédait, pour lui permettre d'y construire, au milieu des arbres, sa maison et son atelier ; et celui de la duchesse de Mouchy, dont la beauté nous est transmise en une attitude de grâce noble et avec une fière expression, dans un manteau du soir harmonieusement drapé.

N'empêche que, dès cette année, Carpeaux — que Garnier surnomma en riant « la terreur des architectes » — se trouva en désaccord, pour l'exécution de son projet, avec le maître de l'œuvre de l'Opéra qu'on était en train d'édifier.

Terreur des architectes, soit, parce qu'il réclamait énergiquement le respect de ses conceptions et vivait dans un rêve absolu de beauté. Mais aussi leur victime, car tous, invariablement, eurent peur de sa riche imagination, de sa puissance exubérante et passionnée, ou bien tinrent trop compte de leurs commodités personnelles et des influences rivales. Et tous, sans exception, exigèrent de lui des retranchements, mutilèrent son génie.

L'esprit de justice qui nous anime dans cette reconstitution de la vie de Carpeaux nous fait un devoir de reconnaître que Garnier, très compréhensif, très sensible à la beauté, témoigna toujours au sculpteur une amitié franche, conciliante et, même sous l'avalanche des injures, très fidèle.

Peut-être, s'il contraria un moment Carpeaux par sa résistance, lui rendit-il service en exigeant qu'il simplifiât son projet d'abord trop touffu.

Carpeaux voyait large et grand. Son tempérament l'entraînait. Sa joie de créer ne se satisfaisait qu'avec de nombreuses figures. Le premier projet qu'il soumit en comportait dix-sept. Elles étaient toutes belles et délicieusement associées au rythme qui les emporte. Il fallut faire des sacrifices à l'ensemble du monument et à la place réservée pour le groupe. Carpeaux dut s'ingénier à donner la même impression de bonheur avec moins de personnages. C'est en rechignant qu'il s'y appliqua. Mais avec quelle maîtrise il y parvint !

Nous savons d'ailleurs par Garnier que, dès son premier croquis, Carpeaux trouva la délicieuse composition qu'il réalisa plus tard après l'avoir allégée de quelques figures. La ronde des belles danseuses enivrées, autour du jeune dieu qui accélère de son propre vertige leurs évolutions, jaillit

instantanément de son cerveau sous les paroles de Garnier lui parlant du thème de *la Danse*.

Avec quel entrain Carpeaux se met à cette tâche ! C'est dans son atelier du faubourg Saint-Honoré qu'il commence son groupe. Et dès que son installation définitive du boulevard Exelmans est terminée dans le décor de tilleuls et de sycomores qui le rafraîchissent par leur frémissant feuillage et leurs chants d'oiseaux, il y fait transporter ses esquisses et son ébauche. Et pendant plus de deux années il y travaille passionnément, dans la plus heureuse exaltation.

Très émotif, épris de musique, extrêmement sensible aux rythmes qui fouettent le sang, qui surexcitent l'esprit comme les nerfs, Carpeaux aimait la danse. Non pas, ainsi que le prétendirent certains malveillants colporteurs de mensonges, la danse canaille qui se démène et titube dans les bouges. Mais la danse alerte et gracieuse qui, prétexte à d'harmonieux mouvements pour les beaux corps souples, enchante la jeunesse et illumine de joie les visages. Il ne peut entendre un air entraînant sans en frémir. Une telle musique résonne en lui. Son cerveau est grisé par ces ardentes cadences. Ses nerfs vibrent comme les cordes d'un violon. Même s'il reste immobile, il entre pour ainsi dire en action.

Autant peut-être que la danse elle-même, il aimait le décor élégant des bals et leur atmosphère brillante, leurs aspects chatoyants et colorés sous la féerie des lustres aux buissons de lumière reflétée par les hautes glaces. Et surtout — pas aux Tuileries sans doute où le majestueux protocole et la présence de dignitaires devaient gêner l'effervescence — il participait de tous ses nerfs à la surexcitation des dernières heures d'un bal, alors que la ronde s'enfièvre et que, dans une sorte de griserie des cerveaux, les corps trépident avec une sorte de vertige.

C'est le bonheur de la jeunesse enivrée de son beau rire, de sa force bondissante et gracieuse, que Carpeaux projette de transposer dans ces figures qui, sous l'aiguillon des rythmes pressants et plus encore de leur musique intérieure, tournent, voltigent, s'éjouissent comme alouettes battant des ailes et s'étourdissant de leurs trilles dans la bleue et transparente volupté d'un ciel de printemps. Exaltant poème où Carpeaux met tout ce qu'il avait en lui de jeunesse, de passion, de frémissement.

Dès cette époque, célèbre et fêté, Carpeaux a, naturelle-

ment aussi des succès matériels. Les reproductions de certaines de ses œuvres s'enlèvent et de très importantes commandes affluent. N'est-ce pas aussi en ces années d'inspirations heureuses et de travail que lui fut demandée par l'État cette grande *Fontaine du Luxembourg*, à laquelle il consacrera les dernières flammes de son génie, ses forces rongées par la souffrance, et dont il fera un chef-d'œuvre de calme harmonie?

Mais tout l'argent qu'il gagne s'engloutit dans son effort de perfection. Sa prodigalité insoucieuse s'accorde à merveille avec son exigeante conscience d'artiste. Par ce qu'il dépensa pour son *Ugolin*, alors qu'il était sans un sou, on devine tout ce que, à l'aise maintenant mais toujours besogneux à cause de ses largesses, il put consacrer à la réalisation de ce joli rêve : la *Danse*.

Non content de se ruiner en séances individuelles de modèles — séances qu'en son désir de mieux, il trouve toujours insuffisantes — parfois aussi il travaille d'après tous ses modèles assemblés selon l'ordonnance de sa composition.

Comme ces heures de pose compliquées sont exténuantes pour ces femmes contraintes d'avoir les attitudes endiablées du délire, comme il faut maintenir leur alacrité et leurs forces, leur verser dans le cœur un peu de cette flamme et de cette joie qu'elles doivent mimer sans la moindre expression de lassitude, il arrive que, pour avoir un moment de plus leur danse extasiée et vivante, Carpeaux fait mousser du champagne en son atelier.

En faut-il plus pour que les jaloux et les censeurs aux aguets l'accusent de perversité, de corruption et de libertinage forcené?

De là cette légende d'orgie et de saturnales dont on entoure le laborieux atelier du boulevard Exelmans où un artiste de génie, ne vivant que pour son art, use chastement ses forces dans l'achèvement d'un des plus beaux poèmes de pierre qu'aient inspirés la jeunesse et la joie du monde.

Ce ne sont que les premiers sifflements de la calomnie, que le début des avanies et des outrages autour de cette œuvre enchanteresse. De plus injurieuses monstruosités l'attendent.

(A suivre.)

GEORGES LECOMTE,
de l'Académie française.

La dernière étape de l'Empire bismarckien

En 1923, la démocratie allemande dut abandonner le pouvoir qu'elle détenait, en somme, depuis l'armistice. En 1928, elle reprend en apparence la direction des affaires. Et nous assistons aussitôt à un véritable renouveau de pangermanisme. Que s'est-il donc passé, et quel est le sens d'une transformation politique dont les causes et les conséquences échappent à tant de Français?

A vrai dire, si l'on veut comprendre avec quelque netteté ce que signifie la chute de la démocratie en 1923 et son nouvel avènement en 1928, il importe de rappeler d'abord que la plus grande préoccupation de l'Allemagne, depuis la fin de la guerre, a été celle du maintien et de l'achèvement de son unité. Tandis que nous la croyons absorbée par des luttes idéologiques à peu près semblables à celles qui se livrent chez nous, c'est essentiellement la question de sa structure intérieure qui domine toute sa politique, c'est le problème unitaire qui reste le souci principal de ses théoriciens ou de ses hommes d'État. Cela s'explique d'ailleurs aisément, si l'on songe au formidable ébranlement que reçut l'empire allemand en 1918. Il apparut alors à tous les yeux que le système bismarckien, tel qu'il était appliqué depuis 1870, n'était plus capable d'assurer la cohésion de l'organisme germanique. Il liait, en effet, non pas des

peuples, mais des monarques. Il faisait reposer l'unité du pays non pas sur l'adhésion des masses, mais sur une espèce de pacte féodal. Or, les vainqueurs ne voulaient plus de souverains en Allemagne.

Obéissant à des impulsions sentimentales plus qu'à la raison, ils s'opposaient surtout au maintien des Hohenzollern sur le trône de Prusse. La méthode de Bismarck —qui assurait la suprématie de la dynastie prussienne sur des princes vassaux et qui, parce que le chancelier de Guillaume Ier redoutait d'introduire dans le Reich, qu'il avait forgé, trop d'éléments méridionaux et catholiques, n'avait prétendu s'exercer que sur une « petite Allemagne » — cette méthode n'était plus applicable désormais. Il fallait en trouver une autre. En vérité, puisque le lien dynastique était rompu, la nouvelle unité allemande ne pouvait être fondée que sur le sentiment national. Malheureusement, comme le déclarait Noske en décembre 1918, ce sentiment était « fort dépenaillé » en Allemagne, car le système bismarckien avait empêché son développement normal. N'ayant été exalté momentanément et d'une manière assez artificielle que par la victoire et la jouissance commune des dépouilles du vaincu, il devait s'effondrer tout à fait à l'heure de la défaite. Pour le ranimer, il fallait donc recourir à l'idéologie démocratique qui, dans le passé, avait pour la première fois éveillé l'idée d'une nation allemande. C'est pourquoi, tout naturellement, en 1919, la démocratie prit le pouvoir, avec la mission de restaurer ou même de créer le patriotisme germanique.

A la séance d'ouverture de l'Assemblée nationale de Weimar, le président, le socialiste David, put déclarer que « démocratie et justice sociale unies renforceraient puissamment le sentiment d'une communauté allemande, et feraient naître l'amour pour le pays allemand ».

Et sans aucun doute, en effet, l'esprit de Weimar sauva l'unité de l'empire. Le service rendu par la démocratie à l'État renaissant ne peut donc être nié. Loin de réaliser une révolution politique, elle étouffa au contraire la révolution « qui, en son nom, fut solennellement enterrée ».

Des hommes comme Ebert, Wels, Severing, Otto Brauns, Noske, risquèrent leur popularité auprès des ouvriers, pour persuader à leurs partisans qu'il s'agissait, non pas de transformer l'État selon la doctrine socialiste, mais simplement de le reconstruire au point de vue unitaire.

Ainsi, dès le début, les socialistes maîtres de l'heure ne voulurent apparaître que comme les héritiers des républicains de 1848, qu'inspirait l'esprit des nationalités. Ce ne fut pas une pensée de liberté qui provoqua l'avènement de la république, mais une pensée de salut national. On se souvint, en 1919, des traditions de la démocratie allemande. On se souvint qu'elle avait, à l'époque romantique, donné une âme commune aux peuples germaniques dispersés ; que c'était un démocrate, Hoffmann von Fallersleben, qui avait composé le fameux *Deutschlandlied*, considéré volontiers chez nous comme un hymne réactionnaire parce qu'il met l'Allemagne au-dessus de tout et proclame que les frontières du *Deutschtum* s'étendent « de l'Adige au Belt et de la Meuse à la Memel ». Et Ebert s'empressa d'en faire le chant national de la nouvelle Allemagne. Bref, on se rappela que le vrai nationalisme, que le vrai pangermanisme étaient traditionnellement représentés en Allemagne par le libéralisme. On couronna donc la démocratie, simplement parce qu'elle offrait le moyen d'unir un peuple divisé.

Mais la tâche des nouveaux fédérateurs était en réalité fort difficile. Il s'agissait désormais, non plus de lier des monarques, mais des peuples ; de créer non plus un État féodal mais un *Volksstaat*, un État populaire, dans lequel viendraient s'anéantir les souverainetés particulières, les *Hoheiten*, submergées par le suffrage universel.

Et, en effet, la démocratie eût, peut-être, réussi à supprimer les États et à créer la république unitaire rêvée par l'assemblée de l'église Saint-Paul, si elle avait pu apporter au patriotisme allemand des satisfactions immédiates, s'il lui avait été possible d'augmenter, sans tarder, le territoire et la puissance du Reich. Mais les vainqueurs, en dépit de leurs principes démocratiques, interdirent aux démocrates allemands d'annexer l'Autriche. Dans une « petite Allemagne », la démocratie ne pouvait plus triompher.

Le grand enthousiasme populaire que l'*Anschluss* eût provoqué et qui eût sans doute anéanti les *Hoheiten* ne naquit donc pas. Désormais déçue, et sans objet, l'exaltation pangermaniste, que les républicains s'étaient efforcés de soulever, ne fut pas assez forte pour détruire les souvenirs historiques sur lesquels s'appuyaient les particularismes. La transformation spirituelle de l'Allemagne était manquée, et cet échec devait amener l'échec de l'opération politique

qui avait été confiée au socialisme unitaire. Il fallut finalement renoncer à supprimer les États que la démocratie s'était flattée de rendre inutiles. Le Volksstaat que souhaitait déjà le pré-Parlement de Francfort, pas plus en 1919 qu'en 1848, ne put être formé. Quoique privés de leurs monarchies qui incarnaient naturellement les résistances particularistes, les États n'en défendirent pas moins âprement leurs privilèges. Ils s'unirent d'abord pour sauver la Prusse contre les partisans de l'empire, contre les socialistes qui, au lieu de préparer des réformes sociales décisives, se contentaient de se donner pour les fondateurs de la Grande-Allemagne. Le nouveau Reich ne fut, au fond, qu'un organisme bâtard. Car ce n'était pas *l'État populaire* où toutes les races auraient possédé des droits égaux et qui auraient courbé sous le joug unitaire des individus isolés. Et ce n'était pas non plus l'ancien empire bismarckien, puisque les souverains étaient détrônés, et surtout parce que, théoriquement, et même en fait d'abord, la Prusse ne disposait plus d'aucun pouvoir particulier capable de lui donner la suprématie. Le nouvel empire n'avait pas de tuteur. Les *Hoheiten* subsistaient et, en face de leur force réelle, il n'y avait qu'un Reich désarmé, abstrait, presque invisible, derrière lequel ne se trouvait ni un État ni un homme, encore que la Constitution de Weimar s'efforçât de faire du président un véritable dictateur.

C'est de cette impuissance du pouvoir central que naquit la crise de 1923. Crise de souveraineté au premier chef ! La démocratie avait échoué dans sa tâche unitaire. Devant la révolte des particularismes, elle dut céder la main aux bismarckiens, quoique ces bismarckiens amenassent avec eux une véritable réaction sociale. Une fois de plus, comme l'avait prévu Naumann, chez les démocrates allemands « l'idée d'empire l'emporta sur l'idée de liberté ». Les socialistes protestèrent bien par des discours contre le renouveau du militarisme prussien dont les exécutions menées contre la Saxe et la Thuringe furent la conséquence. Mais, bien que des gouvernements socialistes régnassent dans les « pays » que soumettait la Reichswehr, la Sozialdemokratie, par patriotisme unitaire, laissa les troupes prussiennes pénétrer dans Dresde conquise et menacer la Bavière de von Kahr qui avait eu un instant l'ambition de refaire l'union des races germaniques au profit de Munich. Elle laissa s'installer

la dictature de Seeckt et de Stresemann et ne s'opposa pas, en somme, à la naissance d'un nouveau bismarckisme.

Assez vite même, l'alliance conclue un peu par contrainte, en 1848, entre la Prusse et la démocratie, se reforma dans l'Allemagne contemporaine, et d'autant plus aisément que loin d'être, comme alors, un foyer de réaction, la Prusse est devenue, au contraire, le boulevard du socialisme, le seul État, peut-être, où la restauration monarchique se heurterait aujourd'hui à la désaffection de la masse. Les démocrates abdiquèrent donc pour conserver l'empire menacé de même qu'ils avaient pris le pouvoir en 1918 pour éviter la dislocation de la nation allemande.

Dans une « petite Allemagne » demeurée particulariste, leur échec était inévitable. Mais, dès lors, ils confièrent à l'État prussien le soin de sauver de leur pensée et de leurs projets ce qui pouvait en être sauvé. Ils favorisèrent volontiers l'absorption des petits « pays » de l'Allemagne du Nord par l'ancien royaume de Frédéric II.

L'esprit démocratique commença à se confondre avec l'esprit prussien, si bien qu'en 1928, lorsque les partis de gauche ont triomphé, leur victoire est apparue naturellement, surtout dans le Sud, comme une victoire de la Prusse.

On voit donc à quelle évolution fut contrainte la démocratie allemande. Dès lors, la situation réelle ne peut plus être, en 1928, à l'instant où la démocratie reprend le pouvoir, la même qu'en 1919. Mais, en apparence, le rôle de la démocratie n'a pas changé. Comme alors, à peine revenue, elle s'efforce de développer le patriotisme germanique. Elle engage une offensive nationale et même, comme le reconnaît la *Gazette de Francfort*, « nationaliste ». Elle organise les manifestations de Cologne à propos d'un tournoi de gymnastique, celles de Vienne à propos de l'anniversaire de Schubert, celles de Francfort à propos de la fête de la Constitution. Partout, le plan et les méthodes employées se révèlent identiques. Il s'agit d'exalter les masses afin de les pousser à briser les anciens cadres historiques. Il faut, pour étouffer les particularismes, ranimer dans tous les cœurs, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, l'amour exclusif de la grande patrie allemande, car, tout naturellement, cette offensive unitaire devient aussi une offensive pangermaniste, l'achèvement de l'unité intérieure dépendant en

une large mesure de l'achèvement de la nation. Pour parvenir à ses fins, l'Allemagne nouvelle recourt d'ailleurs aux vieux procédés, à ceux qui se montrèrent efficaces à l'époque romantique. Comme au début du dix-neuvième siècle, on s'efforce de retrouver les origines de la Kultur germanique, qu'une fois de plus, par politique, on est amené à opposer à la civilisation latine. Des professeurs, des érudits, des poètes recherchent, les uns « le degré de moralité des Germains avant le christianisme », ou encore « le degré de développement de leurs mœurs » ; les autres étudient l'art de ces peuplades arriérées, leur religion, leur langue, leurs chants dont certaines cadences ont, paraît-il, survécu jusqu'à nos jours. On essaie de faire remonter la nation à ses sources, de tourner sa pensée par tous les moyens vers ces temps lointains où elle n'était pas encore dispersée, où elle n'était pas encore affaiblie par ces divisions profondes que le bourgmestre Seitz compare à la *diaspora*. Des écrivains et des orateurs, s'adressant alternativement à l'élite et à la foule, ne cessent de réveiller chez tous les Allemands le souvenir de cette Germanie ancienne qui ne formait *encore qu'un seul peuple*, à la vérité vêtu de peaux de bêtes.

Le *lied* joue, bien entendu, un rôle essentiel dans cette recherche et dans cette exaltation de son âme nationale. Toutes les universités organisent des cours où l'on étudie ses caractères communs, ce qu'il a de pangermaniste, puisqu'il est le même en Styrie et en Suisse, dans la Marche et dans le Tyrol. Puis, après la théorie, la pratique.

On rassemble des chanteurs appartenant à toutes les races germaniques. On les mêle sous les plis du drapeau noir, rouge et or. On les fait chanter ensemble pour bien leur démontrer qu'ils sont émus par les mêmes accents, qu'ils obéissent, d'instinct, aux mêmes rythmes. « Ce chœur gigantesque de trente-cinq mille chanteurs, dira Liszt, président du comité d'organisation, est l'image de la grande Allemagne où l'on n'entend plus un cri discordant et sur laquelle ne plane plus qu'une unique et immense rumeur : celle d'un peuple qui monte. »

Jamais, en effet, une pareille tentative n'avait été faite pour harmoniser les voix dispersées du germanisme. Jamais, sauf peut-être à la belle époque du principe des nationalités, on n'a assisté à une explosion de passions nationales et unitaires aussi puissante que celle qui se fit jour à l'instant où

le socialiste Lœbe affirma aux chanteurs frémissants qu'ils venaient de « fonder la grande république de l'avenir où tous les hommes de langue allemande trouveront le foyer désiré ». Alors, aux accents du *Deutschlandlied*, de huit heures du matin à quatre heures du soir, défilent les Allemands de Pologne en blouse bleue et coiffés du chapeau pointu, ceux de Roumanie à la veste blanche ; et les délégués des universitaires de Tchécoslovaquie, recteur en tête ; et les députés de Croatie et les *représentants de la Suisse alémanique*. La mise en scène est d'ailleurs aussi ingénieuse que dramatique. Elle se propose de créer chez les Germains irrédimés un état d'esprit unitaire qui aidera ensuite à triompher des résistances particularistes au sein de la petite Allemagne actuelle. Voici, en effet, les représentants de Memel avec leur drapeau cravaté de crêpe, qui porte en lettres d'or l'inscription suivante : « Nous appartenons à l'*empire* allemand. » Voici surtout les trois paysans du Tyrol du Sud qui ont pu traverser la frontière malgré l'interdiction des autorités italiennes et qui ont peint sur leur bouclier : « *Avant tout*, nous sommes grands Allemands. » Un large vide les sépare du reste du cortège. Et chacun peut imaginer dans ce vide la foule invisible des Tyroliens « opprimés », auxquels la « Grande Allemagne » réserve une place de choix.

Comment, par de tels moyens, ne ranimerait-on pas dans les masses allemandes cette ardente aspiration nationale qui souleva, tour à tour, tous les peuples d'Europe à l'époque de la formation des nationalités, au temps de Cavour et de Napoléon III ! N'est-ce pas le langage même de cette période romantique que parlent les socialistes Lœbe et Seitz, en cet été de 1928?

« — De même que le lied allemand, s'écrie le bourgmestre de Vienne, la constitution de la Grande Allemagne est devenue aujourd'hui l'affaire des masses. Par la démocratie, nous vaincrons toutes les résistances qui s'opposent à la formation de la nation. Car nous voulons être un peuple, nous voulons être un État. » De son côté, le président du Reichstag ne prononce pas des paroles, pour nous, moins « inactuelles » : « Que des flammes de cet enthousiasme jaillisse, pur de tout préjugé, l'amour de la grande patrie allemande ! Que le lied allemand ouvre la voie au germanisme puissant et unifié ! »

Et à peine les applaudissements que déchaîne ce souhait

ont-ils cessé, voici que retentissent l'*Hymne à Strasbourg* et *le Rhin allemand*. Le patriotisme populaire se soucie peu, en effet, des accords de Locarno. Que valent les traités lorsque les passions des peuples sont en jeu? Est-ce que ceux de 1815 n'ont pas été déchirés par l'effort du libéralisme au dix-neuvième siècle? Or, nous oublions trop que l'Allemagne en est encore, au point de vue historique, là où en étaient la plupart des peuples européens il y a soixante ans.

Seule, en effet, de tous les grands pays du continent, elle n'est pas encore constituée en nation. Comme l'Italie après Magenta, malgré Sedan et le traité de Francfort, il lui reste à achever son unité. Quoi qu'en pensent nos démocrates, il n'est donc pas étonnant que la démocratie allemande soit pangermaniste : « L'Allemagne est encore un pays du dix-neuvième siècle », affirme avec raison le président de la Ligue des chanteurs. Mais si cela est vrai, pourquoi se montrer surpris que la démocratie allemande ait exactement les préoccupations qu'avaient toutes les démocraties de 1830 à 1870, et qu'elle se place, comme elles se placèrent alors, à la tête d'un mouvement national?

En vérité, il est inutile de s'indigner parce qu'elle accomplit de nos jours ce que firent les autres quelques années plus tôt, puisque la tâche naturelle de toute démocratie, à ses débuts, consiste à exciter les désirs d'expansion des peuples, aussi bien que les ambitions des individus. En 1928, comme en 1848, comme en 1919, la démocratie allemande joue son rôle traditionnel. Seulement, en 1928, elle le joue dans des conditions nouvelles qui modifient et le résultat de son effort et le sens de son œuvre d'unification.

Malgré les apparences et quoique son langage soit resté à peu près pareil, la démocratie allemande n'est plus, en effet, ce qu'elle était au dix-neuvième siècle, elle n'est plus même ce qu'elle fut un instant après la chute des dynasties Et le but qu'elle s'efforce d'atteindre n'est plus, au fond, celui qu'elle visait autrefois.

Au reste, quels sont les éléments qui la représentent aujourd'hui? Ce sont non plus les républicains fédéralistes qui, en 1919, réclamaient la destruction ou, du moins, l'amputation de l'État féodal, de l'État militariste et réactionnaire des Hohenzollern, mais des socialistes inspirés d'esprit prussien, recrutant en Prusse leurs chefs et leurs organisa-

tions principales ; ou encore, dans les pays du Sud, dans le Wurtemberg en particulier, ces anciens nationaux-libéraux qui reconstituent le *Deutsche-Partei* où se mêlent aux démocrates les populistes héritiers de la pensée de Bismarck.

D'ailleurs, parce que la Prusse est devenue désormais le foyer de la démocratie, de plus en plus Prusse et démocratie se confondent. Que le projet de réforme administrative présenté par l'ex-chancelier Luther ait l'air de menacer l'intégrité de l'État de Frédéric II, aussitôt les socialistes s'unissent aux Allemands-nationaux pour le défendre. La *Gazette de la Croix* écrit qu'il faut prévenir « cet attentat contre la puissance prussienne ». Et le *Vorwaerts*, lui faisant écho, se hâte de dénoncer « cette machine de guerre contre la Prusse devenue le boulevard du socialisme », en dépit des principes qui obligent la démocratie traditionnelle à faire preuve de la même hostilité envers tous les États allemands.

Mieux encore. Les partis de gauche, prenant à leur tour la parole, recommandent maintenant un projet qu'appuie la *Gazette de Voss*, et qui propose de transformer la Prusse en *Reichsland*, c'est-à-dire, d'en faire l'incarnation de l'Empire et de donner à l'Empire tout entier, l'administration, le personnel, l'esprit et le visage de la Prusse, dans laquelle, sans plus tarder, se dissoudraient les derniers « pays » qui demeurent encore indépendants dans l'Allemagne du Nord.

L'alliance du bismarckisme et de la démocratie n'a donc pas besoin d'être prouvée davantage. Les faits l'imposent, du reste, plus encore que la volonté des individus. La démocratie, qui en 1923 comme en 1848, n'avait peut-être consenti qu'un mariage forcé, est en train désormais de conclure un mariage d'amour. L'entente est facile, car, de leur côté, les bismarckiens voient bien quel admirable instrument peut être pour eux l'idéologie démocratique. Seule, en effet, elle est capable de briser les résistances particularistes du Sud et de faire triompher l'esprit prussien sur tout le territoire d'une Germanie agrandie. Eux aussi, du reste, ont transformé leurs principes. En dépit du mot de Bismarck, qu'il faudrait « pendre tout homme d'État allemand qui voudrait absorber l'Autriche », ils se rallient désormais à l'idée de la Grande-Allemagne. Les conservateurs brandebourgeois les plus rigides commencent à ne plus redouter l'influence catholique et méridionale. Ils sentent que l'hégémonie du Nord est, en tout cas, assurée, quelle que soit la

composition de la nation nouvelle. Ils comprennent que la démocratie façonne maintenant les peuples selon les vues du bismarckisme.

Certes, la république y gagne, et beaucoup de nationaux allemands eux-mêmes — comme le prouve le cas Lambach — s'y rallient, parce qu'ils devinent le rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'élargissement de l'unité allemande et dans son achèvement selon la méthode bismarckienne.

Qui ne se sentirait rassuré, d'ailleurs, puisque la sozial-demokratie, oubliant de plus en plus qu'elle était destinée à provoquer de profondes réformes sociales, n'aspire plus qu'à cesser d'être un parti de classe pour devenir un parti national et unitaire ; puisque la fête de la république du 11 août se transforme si naturellement en une glorification du pangermanisme, et, loin de rappeler la prise de quelque Bastille, pour les uns ne rappellent que l'anniversaire de la naissance de l'Allemagne en 843, pour les autres célèbre simplement « la grandeur future du peuple allemand unifié en un seul État élargi ».

« Bismarck serait aujourd'hui républicain, » affirme à Heidelberg un vieux et fidèle bismarckien comme le professeur Grandenwitz, qui ajoute que le chancelier, à la fin de sa vie, avait perdu toute confiance dans la famille des Hohenzollern, et se disait prêt à réaliser une nouvelle étape, au besoin par le moyen de la démocratie. Prévoyait-il que celle-ci abandonnerait un jour à peu près complètement l'idée du *Volksstaat*, où toutes les races allemandes devaient entrer sur un pied d'égalité, pour se rallier à la conception d'une grande république, dont l'État prussien serait l'armature et le tuteur?

En tout cas, « l'heure est *bismarckienne* », s'écrie le même professeur Grandenwitz qui déchire ainsi le voile nationaliste où l'Allemagne dissimule ses désirs d'agrandissement.

Oui, *bismarckienne*, encore qu'on n'invoque outre-Rhin que le principe des nationalités. Il s'agit, en effet, non plus d'instaurer une république fraternelle comme celle que rêvaient les hommes de 1848, mais simplement de réaliser une nouvelle étape de la conquête prussienne, et, à la faveur de l'esprit national qu'entretiennent et développent les partis de gauche, d'infliger une nouvelle défaite au germanisme, tout prêt désormais de perdre ses dernières libertés.

Dès lors, il n'est plus permis de trop espérer que le mouvement unitaire et pangermaniste que soulève en 1928 la démocratie allemande finira, comme en 1923, par une crise politique, par la révolte des particularismes menacés. Désormais, un peu partout, la démocratie a trop de complices. Au reste, elle est à peu près réduite au rôle d'instrument. Elle ne règne qu'en apparence. Derrière elle, on découvre la Prusse, son administration, sa Reichswehr, au besoin son militarisme. Au sommet du Reich, il y a le bismarckien Hindenburg qui collabore avec le bismarckien Stresemann. Les circonstances sont donc différentes. En outre, ce n'est pas en vain que grandit, dans toutes les régions du pays, le patriotisme allemand qu'exaltent les partis de gauche, et dont la mission est, non seulement de porter l'Empire au delà de ses frontières, mais encore de supprimer peu à peu les *Hoheiten* qui subsistent encore à l'intérieur du pays.

Certes, le loyalisme monarchique n'est pas éteint dans bien des « États » du Sud et l'on y répugne parfois à accepter un régime qui enlèverait tout espoir aux dynasties locales. Certes, en Bade en particulier, les socialistes eux-mêmes vénèrent la famille des Zähringen, et, républicains par opportunisme dans l'empire, osent s'avouer monarchistes de conviction dans l'ancien Grand-Duché.

Certes, la Bavière, elle aussi, continue à défendre officiellement ses droits particuliers et le principe du fédéralisme. Elle demeure comme toujours un peu à l'écart du reste du Reich et son gouvernement — appuyé sur l'ancienne coalition parlementaire — n'a pris qu'une part restreinte aux manifestations pangermanistes de Vienne. Elle sent bien le péril, comme elle le sentait au temps d'Hitler et de Ludendorff qui, sous prétexte de conservatisme et de réaction, introduisaient à Munich l'influence prussienne. Held proclame bien qu'il faut garder « la position particulière de la Bavière dans la civilisation allemande ». Mais cet ancien ennemi farouche de Berlin n'a plus que des politesses pour « la grande capitale fédérale ».

Il est bien vrai, enfin, que le prince Rupprecht ne s'abandonne pas tout à fait et, récemment encore, il affirmait en Souabe : « *Wir branchen den Aufban des Staates von unten herauf* » ; et il recommandait pour cela « au lieu de majorités de hasard et de coalitions alternant au pouvoir, une vraie démocratie au bon sens allemand du mot,

avec une plus grande continuité des vues politiques ».

Ainsi, s'offrait-il sans doute? Mais oserait-il vraiment, alors qu'il s'est dérobé aux plus beaux jours du séparatisme bavarois, essayer de rétablir une monarchie locale qui, dans l'état actuel des choses, ruinerait l'unité allemande? C'est peu vraisemblable ; et il sait d'ailleurs que son peuple a entendu, lui aussi, l'écho des manifestations de Vienne où un « chœur » bavarois a fraternisé avec un « chœur » du Brandebourg, sous les plis du drapeau noir, rouge et or.

Comment remonter, en effet, le courant d'enthousiasme et d'ambition collective que suscite aujourd'hui cette démocratie germanique dont tant de Français attendaient avec impatience l'avènement?

L'Allemagne vit actuellement, comme en 1870, dans une attente fiévreuse, dans l'attente d'une heure de grandeur inouïe, à laquelle elle sacrifie d'avance tout son passé d'indépendance. Elle rêve d'empire. Ce rêve peut être pacifique : ce n'en est pas moins un rêve d'orgueil et de puissance. L'*Anschluss*, comme l'a dit avec raison Radbruch au Reichstag, sera le choc décisif qui permettra la nouvelle fusion. Elle est aussi nécessaire pour faire la nouvelle unité qu'était nécessaire la conquête de l'Alsace-Lorraine en 1870 pour courber les princes sous l'autorité des Hohenzollern. La méthode d'unification a, en somme, bien peu changé. C'est, une fois de plus, sous le charme et grâce au prestige d'un élargissement de puissance que s'achèvera la nation allemande, et ce rapprochement est lui-même plein de sens.

Sous le couvert de la démocratie un grand empire va se constituer que fortifieront, que façonneront les procédés bismarckiens, et qui imposera à 80 millions de Germains l'esprit de Potsdam, si l'Europe menacée d'être disloquée d'abord et asservie ensuite par les ambitions pangermanistes qu'exalte la démocratie nationaliste, n'ose pas proclamer enfin que l'heure des nationalités est passée, que le romantisme politique est enterré, et que le principe de libre détermination des peuples ne peut plus désormais ébranler l'équilibre et troubler la paix du monde occidental.

PIERRE LAFUE.

Poèmes

Nymphe à la coquille.

Appuyée, ô jeune fille,
dans sa grâce non-pareille
aux fraîcheurs d'une coquille
la conque de ton oreille

trouve quel plaisir amer
dans l'artifice charmeur
qui du vide de la mer
suscite cette rumeur?

J'aime la belle folie
où se complaît isolée
ta blanche mélancolie
sous ces arbres d'une allée

t'évadant d'un sensuel
et vain printemps floréal
pour l'essai même cruel
de quel voyage idéal!

Si l'écume d'un sillage
fut jadis mon sortilège,
dans tes mains ce coquillage
prend le même privilège

même à courir au-devant
d'un mirage décevant!

Le Balcon.

Le balcon sur l'espace avance, claire proue,
la corbeille forgée où Celle que j'ignore
dans le soir confident se révèle et s'avoue
pour le dernier bouquet dont le jour se décore.

L'éventail, papillon qui se pose ou qui joue
au gré du battement de son aile sonore,
palpite contre la fleur fraîche de la joue
qui de teintes d'œillet s'avive et se colore.

L'heure tendre se meurt dans un rose nuage
et l'air tout rafraîchi par le vent de l'orage
a des senteurs de feuille et des goûts de baiser.

C'est l'instant, semble-t-il, où pourrait apparaître
l'audacieux charmant seul capable d'oser
l'assaut victorieux de l'arrière-fenêtre.

L'Hiver.

Sous ta blancheur, ô Neige, avec l'an ramenée
s'exile la splendeur de ces derniers beaux mois,
ors et pourpres sur la ramure des grands bois
et la chasse à travers l'automne déchaînée.

De l'hiver tisonnant contre la cheminée
la rigueur qui s'annonce avec les premiers froids
ne fera pas pourtant s'incliner sous le poids
cette tête qu'une autre neige a couronnée.

Un trop puissant désir me tient et me rappelle
à l'espoir de revoir une saison nouvelle,
belle sève qu'en vain tu cherches à tarir,

Blanche Captivité! Resserre ton étreinte!
Je n'en verrai pas moins à mon gré refleurir
le muguet, la tulipe et la fraîche jacinthe!

La Nuit.

Profonde et sombre nuit qui règnes sur mon cœur
comme sur une mer sans lune et sans aurore
si d'un rivage heureux que l'Orient colore
je ne dois plus jamais espérer la blancheur,

qu'un bel orage au moins et sa rouge lueur
dans un ciel tout rayé des éclats du phosphore
suscite, moins cruel, au gouffre qui dévore,
le suprême naufrage et sa noire splendeur.

Soleil des passions, qui guidiez mon voyage
à travers les écueils du meilleur de mon âge,
êtes-vous désormais si chastement éteint

qu'une seule étincelle échappée à la cendre
n'arrive à rallumer dans l'ombre qui m'étreint
un feu qui n'attend plus que le moment de prendre?

Lucifer.

Je fus, parmi les origines
du premier monde éblouissant,
la beauté d'un adolescent
créé pour des faveurs divines
et projeté du Verbe pour
veiller à la Porte du Jour.

Je parus, étoile première,
aux cieux nouvellement ouverts
pour apporter à l'univers
le principe de la lumière,
vapeurs roses et feux vermeils
des aurores et des soleils.

Antérieur aux créatures
dans ces jardins du Paradis
dont les printemps épanouis
composaient les seules parures,
j'étais heureux, humble et charmant :
L'Esprit était mon aliment!

Je jouissais de ta présence,
ô Créateur, et ta bonté
m'avait pour une éternité
doué du don de connaissance :
trop heureux si j'avais compris
alors ce qu'en valait le prix!

Mes frères plus jeunes, les Anges,
en longues robes de candeur,
chantant ton œuvre et ta grandeur,
m'associaient à tes louanges,
si bien que j'en vins peu à peu
à me croire moi-même Dieu.

Orgueil cruel, cause funeste
des pires malheurs arrivés!
Quels affreux nuages levés
du fond de l'horizon céleste
vous portèrent, sombres Désirs,
parmi tant de calmes plaisirs?

Au miroir de quelle fontaine
ce moi-même, à moi révélé,
m'apparut-il auréolé
d'un éclat de gloire hautaine,
et me perdant de sentiment,
me jeta dans l'égarement?

Entre tant de luttes célèbres,
nulle n'usa plus de vertu!
Le Prince du Jour abattu
devint le Prince des Ténèbres,
et l'Étoile de Lucifer
fut éteinte au fond de l'Enfer!

Éteinte est trop dire peut-être,
s'il est vrai que l'Esprit du Mal
sut garder en ce jour fatal
la propriété de son Être,
et s'il s'est simplement mué
en quelque dieu destitué.

J'ai perdu, blanche et parfumée,
la robe qui fut mon orgueil!
Mes couleurs sont celles du deuil!
Je suis le Prince d'Idumée,
et tout ce que je vois est noir!
Mais je garde plus d'un espoir :

Car dans la grotte où me dévore
cet affreux ennui dans la nuit,
il suffit d'un rayon qui luit
comme une lueur de phosphore;
ce rayon dûment projeté
peut avoir l'effet souhaité.

Paré des charmes du mystère,
j'ai troublé le mieux convaincu;
en dépit de Qui m'a vaincu
j'ai des complices sur la terre,
et mon messager, le Serpent,
reste encore mon confident!

Tremblez, pauvre prudence humaine,
et trompeuse sécurité!
Vous pensez avoir évité
les embûches où je vous mène :
prenez bien vos mesures pour
ne pas me trouver au détour!

Mais quoi! si c'est ma jouissance
dans ce gouffre où tout s'est fondu
de voir que je n'ai pas perdu
l'art de vous montrer ma puissance
et de vous prendre au goût amer
de tel fruit qui vient de l'Enfer,

Quelle atroce mélancolie
règne dans mon cœur désolé!
Je suis Roi, mais inconsolé,
de quelle contrée abolie!
éternel prisonnier aux bords
du Châtiment et du Remords!

Pierre Camo.

La Divine Douleur [1]

En deuil du mari.

I

LA MORT DE BERTRAND DE LUY

Lorsque Bertrand de Luy, à quarante ans, eut rendu son âme à Dieu dans l'un de ces spasmes, plus violent que les autres, d'un tenace hoquet, aussitôt sa femme Bernette se jeta à genoux contre le lit de mort et, les mains à plat entre ses yeux et le drap où son front cherchait un refuge, elle ne songea qu'à Robert, son amant.

En vain la garde-malade, qui s'était aussi agenouillée, lui parla-t-elle, après s'être relevée, de la fin exemplaire de cet époux dont le cœur droit s'était imposé à tout un département, à ses adversaires mêmes. Bernette ne put lui répondre un seul mot, incapable de penser à autre chose qu'à son amant.

Ses enfants furent introduits en larmes. Elle ne se retourna pas vers eux pour les embrasser, continuant de penser à son amant.

Elle essaya, dans un suprême effort, en entendant sangloter son plus petit, de fixer son esprit, ne fût-ce que deux

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er septembre 1928.

ou trois minutes, sur quelque trait de l'existence de Bertrand, mais elle dut y renoncer car, seul, lui apparaissait son amant.

Le curé du village entra ; puis vinrent les membres de la famille. Tous faisaient maintenant un grand silence et, dans ce silence, Bernette croyait entendre la voix de son amant.

Un instant, elle essaya de glisser un regard par en dessous, entre ses doigts, vers le profil pétrifié de son mari, mais elle s'aveugla vite, à nouveau, avec l'écran de ses mains, et elle fut ramenée par une volonté plus forte que la sienne à son amant.

Elle eût voulu se dire à cette heure : « Ah ! que j'oublie les égarements fous que j'ai eus avec Robert, moins coupable que je ne le suis, car j'ai fait, pour l'avoir à moi, violence à sa droiture avec la beauté de mon corps. Que j'oublie ces accès de fièvre chaude, pour ne songer qu'à cet homme parfait, point soupçonneux, qui est étendu devant moi et que, du haut du ciel, il me pardonne, et à mon amant. »

Mais elle ne pouvait se formuler cela. Elle ne pensait à rien, sinon à son amant.

Il entra.

Elle le sentit derrière elle.

Huit jours après ils se revirent, seuls. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient prévoir ce qui adviendrait de ce rendez-vous qu'ils s'étaient donné sans difficulté dans un pavillon de chasse.

Il était assis en face d'elle et, le revoyant ainsi, libres tous deux dans cette solitude, elle ne pensa qu'à son mari.

Il lui parlait sans oser s'approcher d'elle, à mots couverts, sans aucune de ces audaces qu'elle savait naguères provoquer chez lui. Elle entendait à peine ce qu'il lui disait. Elle ne songeait qu'à son mari.

Elle se revoyait dans ce même pavillon de chasse, il y avait un an, après une battue, disposant des fleurs autour d'un goûter qu'elle avait ordonné. La porte s'ouvrait, un homme entrait, puissant, rouge, sympathique, et suspendait son fusil à une patère : « Bonjour, ma petite ! Tu es seule? » C'était son mari.

Elle ne se rappelait même plus que Robert, un moment après, était venu les rejoindre et, qu'en le voyant suspendre son arme à côté de celle de Bertrand, elle avait éprouvé je

ne sais quel orgueil pervers à voir ainsi réunis, pour elle seule, son amant et son mari.

Tout à coup elle devint pourpre. Aujourd'hui qu'elle était veuve, ne venait-elle pas, embrouillée par ces souvenirs, de donner à Robert, au cours d'une phrase quelconque, le prénom de son mari?

S'en étant aperçue, elle se leva brusquement. Une parole impérieuse montait du tréfonds de son être, et, cette parole, elle ressentait qu'elle lui était dictée par son mari :

— Robert, nous avons, j'ai commis une infamie. Bertrand est mort, nous sommes plus libres que jamais. C'est donc le moment de savoir expier notre crime et de nous le faire pardonner. Séparons-nous.

Elle sortit à jamais.

Au cours de vacances qui suivirent, un frère de Bertrand de Luy qui l'avait aimé aussi passionnément qu'il l'avait aimé vint rendre visite au domaine où il avait vécu et où il était mort.

Il était missionnaire en Palestine, mais il avait auparavant vécu la vie du monde, ayant été mil taire comme le P. de Foucauld. Il avait une grande âme amène et miséricordieuse. Aucune épreuve, fondant sur lui ou sur son prochain, n'était capable de le surprendre. Ce « monde » qu'il avait tant fréquenté ne lui laissait guère d'illusions, malgré les saintes âmes qu'il y avait çà et là rencontrées. Et il tenait Bernette pour l'une d'elles.

Un jour, le remords de celle-ci éclata comme un orage. Elle avoua tout à Michel de Luy, en religion Père Hildebrand. Il l'écouta en sentant son sang se glacer. Mais il ne laissa rien paraître du coup de lance qu'il recevait. Elle était à genoux devant lui. Elle se taisait maintenant, haussant une épaule craintive comme pour recevoir un coup de fouet. Mais, après quelques mortelles minutes, elle sentit à nouveau jaillir de son cœur et faire parler sa langue la voix de son mari.

Elle dit :

— Mon père, pardonnez-moi, je souffre trop ; mon père, ayez pitié de moi ; pardonnez-moi, guérissez-moi ; mon père, bénissez-moi.

Il fit le signe de la croix sur elle en disant :

— Allez et ne péchez plus.

II

LA MORT D'UN HÉROS

A Madame L. C.

Il avait une âme si sereine que son image me réapparaît dans la vallée heureuse où sont les blés.

A Mayence, on a tiré sur lui comme il portait secours à un blessé durant une émeute allemande.

Il avait l'indulgence d'un saint, la pureté d'un enfant.

Il voyait Dieu dans ses cours de philosophie aussi bien que dans le crucifix de cuivre suspendu à son bureau. Il le voyait encore en vous et ses enfants, dans ses élèves, dans ses amis. Et lui-même vivait de cette présence qui répandait sur son visage la couleur du soleil.

En effet, il ressemblait au beau temps.

Vous l'aimiez si chrétiennement et si joyeusement ! Vous le grondiez si bien quand, avec une cigale de ma sorte, il s'était trop attardé à flâner dans le parc royal de Pau, et qu'il vous arrivait quelque peu en retard pour le repas !

Il est si doux pour une femme d'être aimée sans restriction par un homme tellement homme et qui a un cœur de premier communiant.

Dans sa vie, vous aviez l'air d'une moisson avec des bluets et des coquelicots, dont il jouait.

Et vous grandissiez tous deux chaque jour dans l'amour du prochain. Je n'ai rencontré aucun couple plus digne que le vôtre de réintégrer le paradis terrestre.

Votre mari est mort?

Lui, le pacifique, vous l'avez vu porté sur un affût au milieu d'une armée qui se taisait.

Sur l'humble qu'il était, Dieu a développé le drapeau. La cloche catholique sonnait. Votre cœur marquait le pas.

Vous ne l'avez pas quitté !

Il ne vous a pas quittée.

Vous n'êtes pas séparés.

En deuil d'un fils.

A E. C.

Comme Abraham aimait Isaac, et Jacob Joseph, tu aimais ce fils dont la flamme et les souterrains de la guerre t'ont demandé le sacrifice. Tandis que tu pensais à lui, au milieu de tes vignes que l'orage parfois massacre, il recevait une bien autre grêle, un bien autre coup de foudre au *Chemin des Dames* où il est tombé pour se relever aveugle et, retomber, sept ans après, jusqu'à la résurrection des morts, laissant sur tous les siens s'étendre, tel qu'un nuage, un long deuil.

Il était plus que toi-même en toi : car, être arraché à soi-même, c'est-à-dire mourir, est pour un père infiniment moins dur que de se voir enlever son enfant.

J'ai vu, dans tes champs d'Armagnac, des racines si emmêlées et entrelacées les unes avec les autres, si inextricablement enchevêtrées, encore qu'elles appartinssent à deux pieds de vigne, que la séparation du père et du fils n'est pas moins impossible à faire à cause de la soudure des fibres de leur cœur.

Doux agneau immolé dont s'est prolongé quelque temps l'agonie, image du Christ qui voyait, au pied de la croix, ceux qui lui étaient chers entre tous.

Pierre s'est éteint devant cette forêt de Maupas qui s'étendait ainsi qu'un trait de deuil devant sa chaise longue. Une femme forte l'a fait oindre pour la vie éternelle où il est entré comme le guerrier allègre qu'il était.

Maintenant, sur le domaine que tu lui destinais, règnent l'assourdissement et l'opacité. Aux arbres si frais et si pacifiants qui fourmillaient et chuchotaient autour de l'église habillée de feuilles, le rossignol ne fait plus entendre qu'un chant morne ; le cri saccadé du coq d'Inde qui, jadis, nous égayait, n'est plus qu'un sanglot amorti ; et les mots des vignerons sont voilés de crêpe, ainsi que des tambours pour une marche funèbre, et comme s'ils craignaient que le jeune maître, auquel ils avaient confié leur avenir, ne soit troublé dans son sommeil. Malgré soi l'on étouffe le bruit de ses pas lorsque l'on marche dans la chambre où il s'est tu.

Et, dans cette chambre, la lumière qui filtre par les persiennes n'est plus la même, car, ainsi que l'a dit le saint roi

David : « Notre regard, consumé par le chagrin, a vieilli. » Les grappes blondes, mêlées aux tresses des vendangeuses, n'ont plus cette transparence qu'elles avaient lorsqu'il les portait à ses lèvres de petit garçon, molles, humides et roses comme deux pétales d'églantine. Quel joyeux éclat trouverais-tu désormais aux feux de la Saint-Jean que tu contemplais avec lui?

« Aux cœurs blessés l'ombre et le silence, » nous dit-on. C'est bien cela. Le silence et l'ombre s'installent d'eux-mêmes dans nos âmes, quand les yeux de nos aimés sont fermés et leurs bouches closes.

Tu as ressenti ces choses lorsque ce fils t'a devancé dans l'Éternité, ce fils à qui tu n'as pu léguer rien de ce qui faisait la fierté des familles terriennes. Et lui te laisse, ô mon ami, mon frère presque, il te laisse seulement cette ombre et ce silence.

Mais c'est ce qu'il faut entendre et voir : voir cette ombre et entendre ce silence, les pénétrer, les expliquer, les traduire, les goûter, puisque aussi bien ils sont l'unique manifestation de la présence et de la voix de ton Pierre.

Je t'ai dit combien est forte l'union du père au fils, mais pour qu'elle se conserve au delà de la mort, et ne fasse que se consolider, il ne faut pas que l'un des deux pieds de vigne voie sa sève se tarir, tandis que l'autre pied continue à vivre, et dans sa plénitude : sinon les racines de celui-là, se dessécheraient et d'elles-mêmes se détacheraient.

De toi à ton fils, et de ton fils à toi, il faut que le sang de Jésus-Christ circule. Je sais combien il s'en est nourri. Fais de même, et tu entendras, dans la vendange heureuse qui fructifiera en toi-même, ce sourd bourdonnement, et tu verras cette ineffable lumière qui filtre du ciel et qui règne sur les pampres de la Terre promise.

II

A sa mère.

Je n'ose pas toucher à ce deuil — que vous l'ayez enseveli dans son uniforme de collégien, ou dans sa robe de couventine. Ni les flocons, ni les lilas blancs, ni la nuit ne sont assez en deuil.

O Vierge ! ayez pitié de cette mère ! Vous seule pouvez mêler votre douleur à la sienne, car seule votre douleur est assez vaste pour comprendre la sienne : cette plaie du côté, cette plaie sans fond Vous seule avez les mains assez douces pour la panser.

O Vous qui avez gravi le Golgotha ! regardez ce petit lit.

En deuil d'un frère.

LA PLAINTE D'UNE GRANDE SŒUR

Je l'ai aimé d'un double amour de sœur et de mère parce que j'étais son aînée et parce que je pressentais, dans cette région mystérieuse de l'âme où chaque femme prophétise pour elle-même, qu'un époux ne me serait pas donné.

Je tenais la main de mon frère. Il portait une petite culotte d'un bleu marine. Il s'étonnait de tout. Je le mouchais. Je recousais un bouton de sa veste. Quand il pleurait, je le calmais. Je lui préparais son goûter. Je lui attrapais un papillon. Il était, pour moi, l'innocence au milieu des champs. Je le faisais prier en joignant ses mains dans les miennes. Lorsque je travaillais dans l'obscur salon à un canevas fleuri, il accourait, et, d'un front têtu comme d'un petit agneau, il cognait mon genou, et demeurait là. Je le couchais presque chaque soir et, s'il avait mal, je le veillais. C'est moi qui ai cousu son costume de premier communiant ; qui ai choisi pour lui les premiers livres et les premières images qui intéressent la seconde enfance. Bientôt, il aima lire tout seul. Je lui donnais les premiers bouquets de cerises de la saison. Je lui préparais des framboises au sucre et au vin. Il eut une rougeole, dont il manqua mourir. Maman m'avait alors bien défendu de m'approcher de lui, à cause de la contagion. Mais, la nuit, je me levais et j'allais, pieds nus, l'embrasser.

Quand il a eu des prix au collège, je relevais la tête, toute fière de me dire qu'il allait grandir, qu'il serait plus intelligent, plus instruit que moi, une simple fille, qu'il me dominait déjà par le latin qu'il étudiait. Et, avant de m'endormir, un soir de distribution de prix, je voyais des lauriers d'or et des livres couleur de forêt dans la nuit.

Au cours de grandes vacances, nous lûmes ensemble des livres que papa nous laissait prendre dans la bibliothèque

qui sentait l'encre et le vinaigre. C'étaient les oraisons funèbres de Bossuet, des poésies de Lamartine, des passages de Chateaubriand sur les Indiens.

Il eut quinze ans. Je le tins alors presque pour un jeune homme. J'en avais vingt. Il était pur, il était pieux ; il s'intéressait de plus en plus aux lectures, celles surtout qui ont trait aux grands hommes. Je me souviens qu'un jour, pour ressembler à l'un d'eux, à Pétrarque peut-être, il s'était couronné de roses.

J'ai dit que j'étais presque sa maman ; et, à mesure qu'il grandissait, qu'il devenait ce que l'on appelle un moyen, je devenais inquiète. C'est, dans la vie des garçons, paraît-il, de sombres orages. Des frères de mes amies avaient fait des bêtises au collège et s'étaient fait renvoyer.

Cependant lui demeurait presque austère, tellement que l'immense espérance me prit qu'il se ferait prêtre ; mais, à mesure que cette illusion se dissipait, je me disais qu'il pourrait avoir une femme forte, et des enfants que je presserais sur mon sein stérile.

Un jour, j'éprouvai un coup atroce au cœur. Il venait de triompher dans un examen. Il quitta la ville, quelques jours après, pour venir se reposer sous notre toit et sous nos chênes. C'est alors qu'il me parla de ses doutes en matière religieuse. Je sanglotai en silence, seule, dans la nuit. Il comprit la souffrance qu'il m'avait causée, et s'en attrista, car il m'aimait. Cependant je ressentais qu'il ne me concédait plus rien dans cet ordre, que du respect. Et, à la messe du village, son maintien était à la fois si correct et si glacial, que j'en éprouvais du malaise, que je l'y eusse préféré un peu distrait par les grimaces des enfants de chœur ou les charmes de sa cousine. Alors, gravement, il me parlait de la nature, de la puissance des sources et des sèves, des nymphes qui symbolisent celles-ci, des naïades qui ont les cheveux fluides ; des faunes qui sont l'allégresse des moissons et qui personnifient nos désirs ; mais, surtout, des centaures qui naissent dans des cavernes où des torrents mugissent et qui sont les forces unies de l'homme et de l'animal et j'eus peur.

Vite, il eut regagné Paris ; par instants, repris par des velléités de foi, hésitant entre celle-ci et le culte lyrique des puissances aveugles. En partie reconquis enfin par des camarades de son monde qui portaient des gilets brodés, il gagna la Bretagne où le plus sombre des génies, entouré de jeunes

gens, méditait sous un chêne druidique plusieurs fois foudroyé. Et ce prêtre, car c'en était un, le méconnut entre ses disciples. Et mon frère qui l'admirait, attristé par ce dédain, tourna sa sensibilité blessée du côté d'une amie — hélas mariée ! et qui était jeune, et mélancolique comme la triste fleur violette de l'anémone au temps de la semaine sainte. Hélas ! moi je demeurai seule, le cœur tendu vers la Vierge et tous les protecteurs du ciel, pour qu'ils écartassent une passion, platonique certes, mais dont la fièvre langoureuse les mettait, elle et lui, au bord d'un abîme.

Il nous revint, mais déjà si malade ; avec un sourire toujours affectueux pour nous, mais si désabusé. Rome condamnait les doctrines d'un maître qu'il avait, quand même, admiré ! Le mari de celle qu'il aimait coupablement était son ami. Je lui parlai à peine de ce couple, car, de plus en plus, je devinais, à certaines réticences, dans les lettres mêmes que depuis quelque temps il m'avait adressées, le drame intime qui le pâlissait à tel point. Il avait souvent de la température. Il s'étendait sur la terrasse. Un jour je lui apportai des bouquets de cerises, comme je faisais quand il était petit. Il ferma les yeux et n'y goûta point.

Mon émotion et mon angoisse furent indicibles quand, sur deux cahiers qu'il avait laissés traîner, je lus ce titre : *le Centaure* et, cet autre : *la Bacchante.*

Était-ce celle-ci qui l'épuisait? Et qui était-elle? Peut-être, simplement, cette fièvre qui le minait?

Il nous quitta pour retourner de nouveau à la capitale. En de brillants salons il continua d'être fort entouré. Des hommes en vue s'intéressèrent aux éclats de son étrange génie. Ils admirèrent les êtres fabuleux que son cerveau enfantait. L'un de ces louangeurs était d'Avranches. Il défendait l'Église, mais des éclairs infernaux sillonnent parfois son œuvre fantastique. De vieille souche seigneuriale, il demeure dans nos traditions. Sa toque de page, son manteau à brandebourgs, ses babouches rouges, son nez d'aigle, ses moustaches de mousquetaire en font un être séduisant que l'on voudrait ramener dans le pur chemin du paradis.

Mais moi, je ne pensais qu'à mon petit garçon, à mon petit frère chéri de jadis qui me contemplait d'un doux regard lorsque je lui disais : « Donne-moi la main ; nous allons boire du lait à la ferme. » Mais que c'était loin ! Et je me laissais glisser, non certes vers ces idées païennes que je blâmais

de tout mon cœur, mais vers cette admiration qui montait vers lui !

O bonheur ! Voici qu'il se mariait. Il épousait une créole chargée d'or et d'argent comme un colibri.

Hélas ! ce colibri était une linotte. J'avais cru, naïvement, qu'elle serait sinon à la hauteur d'un tel époux... du moins qu'elle l'entourerait des soins et de l'amour les plus parfaits.

Ne s'est-elle remariée depuis? Elle en avait, certes, le droit, après ces jours qu'il s'en revint agoniser et finir dans la vieille chère demeure, et où il me fut l'enfant chéri de son berceau d'autrefois. Il était sans postérité. J'éloignai sa femme qui n'était pas assez forte pour l'oindre pour la mort. Il s'éteignit dans la foi profonde que je lui avais transmise quand il était petit. Il rendit son dernier soupir sur mon *Imitation de Jésus-Christ*. J'ai entendu les anges chanter. Ils volaient comme ces flocons de neige qui l'abasourdissaient quand il était petit, et que j'étais sa grande sœur que je suis encore... quand il était petit... J'ai entendu que les chants des anges couvraient les cris délirants de fureur du « Centaure » et de la « Bacchante »... Quand il était petit... je suis sa sœur. Je n'étais rien au regard de ce qu'il fut. La Bacchante ne passera pas. Je suis sa sœur, sa grande sœur de quand il était tout petit, tout petit. Dieu ! Je suis sa sœur ! Et il me sauvera.

En deuil d'une sœur.

Jusqu'à douze ans, ils n'avaient fait, étant à peu près du même âge, que de jouer ensemble dans le parc. Puis, lui, Jean, on l'avait mis pensionnaire au collège. Elle, Henriette, avait une institutrice.

Frère et sœur ils se retrouvaient avec joie aux vacances. Elle l'admirait parce qu'il lui racontait avec un peu de pose les histoires du collège : un « moyen » avait adressé une lettre, que l'on avait saisie, à une couventine, et il avait été renvoyé. Henriette, bonne, douce, tendre, voyait dans son frère un résumé de ce monde troublé, agité, dont la rumeur lui parvenait ainsi lointaine mais dont les vagues ne s'étendaient point jusqu'au seuil de l'austère maison familiale.

De juillet en septembre c'était le meilleur temps. Les deux enfants se promenaient par les sentiers, cueillaient des fleurs,

découvraient des insectes, pêchaient à la ligne, lisaient sur la terrasse où leurs père et mère les regardaient avec attendrissement mais non sans sollicitude, car, depuis quelques années, leur situation de fortune qui avait été belle déclinait, une certaine gêne, qui n'échappait point à leurs voisins, raréfiait leurs réceptions, réduisait leur train de vie en général. Cependant le père, plein d'honneur, faisait face à ses dépenses, comptait sur Jean pour relever plus tard la propriété en acquérant une charge, en faisant peut-être un beau mariage. Le fait est qu'il réussissait dans ses classes. Il passa sans effort son baccalauréat et commença son droit.

Henriette était de plus en plus fière de lui, mais s'attristait de ce que, depuis trois ou quatre ans, elle l'eût vu s'éloigner des sacrements. Elle ne savait même plus s'il faisait ses Pâques. Elle en parla à ses parents qui se montrèrent évasifs, doutant qu'il soit bon de contraindre à la pratique religieuse un jeune homme dont la conduite pouvait laisser à désirer. Ils étaient sans doute mieux renseignés qu'elle.

Au cours de la même année, Jean qui avait alors vingt-six ans, Henriette vingt-quatre, perdirent leurs père et mère ; et ce fut vraiment pour ces enfants une douleur sans pareille. Henriette demanda à Jean, qui avait terminé sa licence en droit et son service militaire, qu'il vînt habiter auprès d'elle ou, le cas échéant, de la laisser vivre auprès de lui — parce que le partage avait attribué à Jean la maison familiale. La fortune n'étant pas élevée, on avait composé de telle manière qu'Henriette s'était contentée de quelques menues rentes et d'une ferme qui valait trente mille francs. « Le château » en valait quatre-vingts.

Jean répondit qu'avant de prendre une telle décision il voulait continuer de vivre un ou deux ans à la ville où pouvait lui échoir une situation qu'il suivait de près. Elle ne lui objecta rien et demeura toute seule à la campagne, l'institutrice ayant été depuis longtemps congédiée.

La vie d'Henriette était toute de piété, d'activité campagnarde, train de maison, surveillance des terres, dont elle n'avisait point son frère pour lui épargner des soucis qu'elle ne se ménageait pas. Et elle lui adressait sa part de revenus sans beaucoup regarder à la sienne.

Des amis proposèrent un parti fort sortable à Henriette. Il ne lui déplut pas et elle lui plut. Il fut convenu que l'on

se reverrait six mois après. Ce jeune homme était dans l'armée et attendait un poste assez rémunérateur en Algérie. Il avait déclaré ne pouvoir épouser une jeune fille qui ne lui apportât une quarantaine de mille francs. On n'était pas exigeant à l'époque. C'était justement ce que représentaient la ferme et le mince capital dévolus à Henriette.

Hélas ! par un après-midi d'automne un monsieur vint demander Henriette qui le reçut. Il lui dit être le sous-directeur d'une maison de banque ; avoir rencontré Jean au Casino, lui avoir fait perdre au jeu trente mille francs dont il lui présenta la reconnaissance dûment signée. Cette malheureuse histoire n'était que trop vraie.

Henriette ne sourcilla pas. En moins de trois minutes elle crut revoir ses père et mère avec des figures navrées, assis sur le canapé ; elle se dit que l'avenir de son frère était brisé — et brisé un projet de mariage pour lui si venait à être ébruitée cette affaire de tripot. Puis elle songea à elle-même. Elle se projeta dans l'avenir, épouse heureuse, chargée d'enfants. Et... tout disparut.

Et il ne restait, en face d'elle, qu'un homme à l'air louche et une note d'honneur à payer.

Certes, la maison appartenant à Jean avait de quoi répondre ; on eût pu l'hypothéquer avec une procuration, emprunter d'un tiers. Henriette n'y songea même point. Elle dit en soupirant :

— C'est bien, monsieur. Veuillez revenir dans huit jours, et la somme qui vous est due par mon frère je vous la verserai.

Ainsi fut fait. Pour régler la dette, Henriette venait de vendre la ferme qui lui appartenait en propre. Elle se borna, sans lui adresser un seulr eproche, à faire tenir la quittance à son frère. Celui-ci lui marqua par lettre sa reconnaissance mais sans lui faire prévoir qu'il la rembourserait, laissant la mise au point d'une telle avance de fonds dans une ombre dont elle ne devait jamais sortir.

Henriette avait l'avenir et le cœur brisés. L'idée qu'elle chérissait de fonder un foyer fut à jamais anéantie par l'aveu qu'elle fit honnêtement, sans autre explication, à ses amis, qu'elle ne disposait plus de sa petite dot.

Jean ne prit aucune situation, ne se maria pas, revint de temps en temps voir sa sœur qu'il accusait en lui-même

de tourner au bigotisme. Chaque jour elle assistait à la messe de cinq heures et, l'après-midi, faisait un long chemin de croix. Elle mangeait et parlait sans goût. Elle avait l'air glacé, mais son âme était un foyer de charité.

Peu d'années après, Jean était ruiné, de fortune et de santé. Il avoua à sa sœur avoir hypothéqué tous ses biens. Il avait des douleurs fulgurantes. L'ataxie le tenait. Elle le soigna sans répugnance, mais sur son visage on lisait la détresse de certaines immolations. Lui, dans son égoïsme, lui disait :

— Tu n'es plus gaie comme lorsque nous mangions des cerises, tout petits.

Elle ne répondait rien.

Elle mourut avant lui d'une embolie. Elle lui léguait ses misérables ressources.

De son fauteuil où la flamme de son mal, telle que d'une lave de plomb fondu pénétrait sa moelle, il considérait la morte dont les mains étaient enchaînées par un chapelet. Durant une accalmie de ses douleurs térébrantes, une phrase lui revint en mémoire — pourquoi? — d'une leçon d'histoire de France que jadis ils avaient apprise ensemble ! « ...On vit s'envoler son âme sous la forme d'une colombe. » Et il lui semblait voir l'âme de sa sœur, telle que le doux oiseau blanc, tandis que le corps se profilait net, sévère et rigide comme le sacrifice.

En deuil d'un fiancé.

LE SANA

Autour de cette cage, il y avait, au premier printemps, des pivoines, des camélias, des glycines, des roses, des mimosas et des acacias ; un peu plus tard, la prairie chantait.

L'armature de la cage c'étaient les degrés parallèles du thermomètre, le rotin à jour de la chaise longue, et les rais du soleil lui-même qu'il faut éviter.

Les oiseaux étaient surtout des jeunes filles et des jeunes gens dont beaucoup ne semblaient point malades ; et il y en avait de ravissants. Deux entre autres : Rose-Marie et Jean.

Ils s'ignoraient, il y a huit jours. Ils avaient effectué, de Paris, chacun de son côté accompagné de parents, qui

étaient repartis, le même voyage, au cours de la même semaine maussade. Et, maintenant, ils étaient nés l'un à l'autre, c'est-à-dire qu'ils s'aimaient. Ils s'étaient reconnus sans se connaître, ce qui est le propre de l'amour. C'est alors que, dans leurs cœurs, au moment qu'ils allaient dépérir d'ennui, l'aurore s'était levée qui était elle pour lui, et lui pour elle.

— Que lisez-vous? lui demanda-t-elle.

— Votre visage, répondit-il.

Elle rougit comme la fleur du pêcher.

Le printemps leur donna de l'espoir pour l'été ; l'été leur en donna pour l'automne. En hiver ils pensèrent : bientôt ce sera le printemps. Quel espoir? Oh ! les jeunes gens sont si simples : de guérir et de s'épouser.

Au Sana l'on avait l'œil sur eux ; un œil indulgent, parce que leur mutuelle passion, d'ailleurs irréprochable, était transparente. Il arrivait que, pour quelques heures, ils prissent leurs ébats en dehors de la cage, c'est-à-dire qu'ils allaient à la ville et rentraient le soir — sans presque s'y être donné rendez-vous. Je dis « presque », parce qu'ils n'eussent pas trouvé correct de se dire : Je vous attendrai ici ou là. Mais Jean faisait part à Rose-Marie de la permission qu'il avait obtenue du docteur d'aller acheter à la sous-préfecture telle chose, à tel jour, à telle heure, et, bientôt, Rose-Marie, comme si ça se trouvait par hasard, apprenait à Jean qu'à telle heure, à tel jour elle irait aussi faire ceci et cela. Ils se retrouvaient. Il ne se passait rien de grave. Ils prenaient une tasse de chocolat et réintégraient, fous de joie, la cage, ne sachant vraiment plus s'il n'était pas aussi doux d'y revenir ensemble que d'en être ensemble sortis.

Mais le destin se fit sévère pour Rose-Marie, l'hiver suivant, et son traitement l'isola davantage de Jean qui, à son tour, tomba plus malade peut-être de ce que Rose-Marie l'était d'autant. Ce fut de sombres jours pour eux, comme passés sur deux chaloupes qui se sont perdues de vue et où chacun, isolé, ressent le balancement et le vertige du gouffre amer.

Mais, au suivant mois de mai, tant chez l'un que chez l'autre, une amélioration se produisit. Et, parce que l'on dit que je suis poète, ils vinrent un dimanche matin, dans l'allégresse des sèves et du ciel bleu, me rendre visite et m'annoncer leur mariage pour l'été qui venait. Je la couvris de

roses, dont aucune n'était plus fraîche qu'elle, et lui, pleura de bonheur.

En juillet, on leur dit que leur union aurait lieu en automne, en automne que ce serait au printemps.

Et le printemps fut.

Jean agonisa longuement. J'étais auprès de sa couche devant laquelle sa fiancée était agenouillée, prostrée, un bras désespérément jeté en travers. Elle comprit que c'était fini. Et, ce bras, tel que d'une liane qu'un ouragan invisible soulève et attache, elle le retira.

Je la pris dans mes bras. Elle sanglotait en me disant :

— Non ; non. Je bénis mon mal qui m'a permis de le connaître, et je bénis son mal qui...

Elle défaillit.

L'angélus du soir s'envolait. Dans le mystère de la douleur, Dieu ouvrait pour toujours la cage à l'un de ces deux oiseaux qui attendrait au ciel le moment ineffable où elle s'ouvrirait ainsi pour l'autre.

En deuil de la fiancée.

ÉPITAPHE

Elle fut le verger frileux de trois printemps ; elle fut la moisson incandescente de trois étés ; elle fut la grappe blonde et le colchique de trois automnes ; elle fut le foyer, le foyer plein d'étincelles de trois hivers.

Elle fut. Et le foyer est mort, le colchique est fané, la grappe est desséchée, la moisson est fauchée, le verger est décimé par la grêle.

Elle fut. Son nom est celui d'une étoile ; mais ne cherchez pas à le connaître ; ne cherchez pas ; moi seul le sais et son ange.

Ayez pitié de qui je suis, vous tous qui passez.

En deuil d'un ami.

SUR LA MORT DE CHARLES DE BORDEU

O mon frère, jamais la voix de la cloche d'Abos n'est montée au ciel avec plus d'allégresse, jamais, dissipant les

nuages de deuil, ses vibrations n'ont ému davantage les âmes qui te reçoivent en paradis.

Il faut donc que les larmes amères que nous avons versées sur ton lit de mort prennent maintenant le goût et l'éclat de la rosée de cet automne que tu aimais et qui accourt pour t'ensevelir dans sa pourpre.

Je ne veux pas, je ne veux pas, dussé-je me faire violence, que de ma lèvre aujourd'hui tombe un seul mot qui trahisse ce beau ciel bleu qui fut ta vie sur la terre.

O mon poète, je ne t'apporterai pas les fleurs et les feuillages habituels aux tombes, ni le chrysanthème, ni la scabieuse, ni l'if, mais je t'offre le rameau rose qui courait sous ma fenêtre d'Abos lorsque j'avais vingt ans.

Pieusement, je t'offre le rayon de miel que j'ai pris aux ruches du jardin, tu le sais, sous les myrtes dont je te couronne.

Je t'offre la meilleure figue de la plaine, la grappe la plus mûre de Lahourcade, l'eau la plus limpide des puits villageois, la branche la plus ombreuse de ce platane sous lequel, un jour d'averse, nous nous étions réfugiés et sous lequel tu t'es écroulé en pleine force et en pleine beauté.

Je t'offre tout ce que nous avons vu de la splendeur de Dieu, depuis Lagor, Pardies et Parbaïse jusqu'aux plaines d'Abidos.

C'est toi-même qui détaches de ma lyre où je sens ta main frôler la mienne, le voile de deuil classique pour y substituer cette écharpe d'azur qui cache notre douleur.

Réjouis-toi, ta femme et tes enfants chéris se sont pressés sur mon cœur qui battait à l'unisson du tien qui épouse les rythmes éternels.

Qui fut aimé comme toi?

Un rude usage antique citait auprès du mort ceux qui auraient eu à se plaindre de lui pour l'accuser publiquement.

Écoute, mon ami, ce silence autour de toi!

J'en appelle à ceux que tu n'as pas comblés des trésors de ton œuvre et de la justice de ta vie.

Devant mon interrogation, écoute ce silence ineffable qui n'est qu'une prière qui monte vers toi.

Si quelques-uns sanglotent, c'est avec la douceur des ramiers que tu aimais à entendre, caché sous les chênes.

...Caché sous les chênes, car ta vie fut toute cachée.

Tu as, au milieu de ton âge, trouvé une perle précieuse au milieu de ton champ, une compagne aussi noble que bonne et tu as acheté le ciel avec, comme l'homme de l'Évangile.

J'ai cru tout d'abord que, sans toi, ce pays tant parcouru ensemble me deviendrait cruel.

Mais que dis-je ! Il participe de ta vie et je ressens que non seulement tu ne l'as pas quitté, mais que ton clair génie féconde jusqu'aux plus tendres feuilles de ton « hêtre » !

Le sol sacré où nous te couchons frémit de joie et de gloire.

Et sur lui nous nous agenouillons pour mieux t'écouter, pour t'aimer davantage encore s'il est possible, te sentir plus vivant que jamais tu ne fus !

Le patronage en deuil.

Je descendis d'une douleur pour rencontrer une plus brutale et plus inattendue. C'est-à-dire que, revenant de la villa luxueuse que vernissent, de leur laque rouge, les camélias — et où saignaient aussi les cœurs — ma voiture fut ralentie, aux abords du village, par un attroupement.

Chaque figure marquait la consternation. On ne pouvait conclure qu'à un accident, ou, en tout cas, à une mauvaise nouvelle dont s'entretenaient ces braves gens. Mais rien n'en révélait à nos yeux la nature. D'ailleurs, nous reprîmes assez vite notre allure, et ce n'est qu'un quart d'heure après que je sus qu'un enfant de dix-huit ans, qui sortait à bicyclette d'une usine, était allé buter contre un camion automobile qui lui était passé sur le corps, le tuant roide.

Il était de votre race, Seigneur Jésus, puisque ouvrier : doux petit ouvrier qui chantait, voici quelques jours à peine, devant moi, dans une naïve représentation de patronage. Il déroulait, si je peux dire, interminablement, de ces ritournelles basques dont la mélancolie semble un refrain de pèlerins sur le coteau.

Il était bon, il était sage, il était pieux. De son austère, lointaine et virgilienne campagne, il se rendait, le matin et l'après-midi, à la besogne.

Seigneur, souvenez-vous de Nazareth et de toute la douceur de votre mère et de votre père nourricier. Cet enfant était orphelin.

Peut-être, quand il a été donner ainsi mortellement contre un obstacle, était-il sous l'impression orageuse qui avait prostré, tout le jour, dans la fournaise de ciment, de verre et de tuile, un peuple au travail. Souvenez-vous, Jésus, des soleils brûlants de la Galilée, mais de l'ombre opaque des figuiers et de la fraîcheur des puits. L'usine est le désert sans eau, sans air et sans palmes où planent, dans la poussière, les vautours de la phtisie.

Ce garçon vivait donc encore une demi-heure avant que j'aie repassé par là. Il vivait en lui-même et dans le cœur de ses compagnons du même âge qui me disent à présent, les yeux agrandis par la catastrophe : « Lazère est mort, Lazère est mort. » Et ils ajoutent : « C'était le plus gentil ; le plus gentil et le plus gai ; le meilleur de nous tous. »

Lazère est mort.

Et, par instant, de quelque groupe j'entends monter une phrase plaintive de l'âpre langue basque, phrase dont l'on ne sait si elle est un chant ou un sanglot.

Votre frère, le petit artisan est mort, Seigneur. Ce matin j'ai assisté à l'enterrement. De pauvres enfants du patronage, aux bérets blancs, portaient le cercueil et le drapeau. Les hommes qui tenaient le deuil formaient un bloc noir, aussi immobile et dur que le banc où ils étaient assis, et que le pli de leur manteau de cérémonie. Les femmes affligées sortirent de l'église une à une, en file indienne, et telles que, par leur mise extravagante, la pose rythmique de leurs pieds, leur hiératisme de sphinx, elles déconcertent les plus blasés des spectateurs du globe. La tête est enveloppée d'un capuchon en forme de guérite de douanier, et le vent s'y engouffre. Il semble qu'à l'ordinaire la même impassibilité que l'on observe chez les hommes leur soit imposée par un rite. Mais, cette fois, j'ai vu l'un de ces manteaux frissonner, à intervalles réguliers, non sous le vent qui ne soufflait point, mais sous le flot de la douleur.

Lazère est mort.

Ceux qui portèrent son jeune corps sont fatigués. Il est midi. Ils entrent à l'auberge boire un coup parce qu'ils ont soif, mais la tristesse continue de se peindre sur leurs visages. Ce n'est plus comme quand, joyeux ensemble, au soir des parties de pelote, avec Lazère ils trinquaient.

Lazère était le plus aimable. Nous croyons qu'il est avec vous, Seigneur! Mais nous sommes séparés de lui par la grande ombre portée par la terre sur le ciel.

Seigneur, patron des ateliers avec Joseph, Lazère est mort. Ah! vous les aimez, Vous, ces fils du peuple aux sandales usées, brunis par la noire sueur des machines. Ces machines, brisez-les et étendez à la surface des champs abandonnés votre moisson pacifique.

LES SÉPARATIONS

L'écolier sans correspondant.

ARSÈNE MALAGA

Il avait un bien singulier nom : Arsène Malaga. La première fois que je le vis assis parmi nous, en classe de quatrième, par un torride après-midi de juin, il semblait grelotter. Il était fort brun, ses yeux étaient doux et ronds comme ceux des bêtes craintives.

Dès sa première récréation, il s'isola, ne tentant pas, fuyant même tout rapprochement avec des camarades. Le lendemain il eut un zéro pour ses leçons et un zéro pour ses devoirs. Mais, le jour suivant, il mérita des bien et très bien, et il continua d'être admirablement noté.

Enfin, je me décidai à l'aborder.

— D'où tu es, Malaga? lui demandai-je.

Il me répondit :

— Du Brésil.

— Tu es pensionnaire, fis-je ; est-ce que tes parents sont au Brésil?

Sa figure, si douce et si triste, prit soudain une expression de violence extraordinaire, sans que je comprisse pourquoi, et il me lança une fiole vide qu'il venait de ramasser et qui ne m'atteignit heureusement qu'à l'épaule. Puis il éclata en sanglots.

Le pion qui nous surveillait dans la cour avait observé ce mouvement de colère. Il s'approcha de moi et me demanda :

— Que lui aviez-vous dit?

— Je lui ai demandé d'où il était ; puis si ses parents demeuraient au Brésil. Alors il m'a jeté ça.

Le pion m'instruisit doucement :

— Pardonnez-lui. C'est un pauvre enfant dont les nerfs sont à vif parce qu'il est né, en effet, au Brésil, et ses parents sont venus le mettre en pension au lycée, et sont repartis pour là-bas.

— Pourquoi, monsieur?

— Mon petit, je n'en sais rien.

Je n'en voulus pas le moins du monde à Malaga. Et même, le lendemain du jour qu'il m'eut si mal accueilli, je lui offris une orange achetée au portier, et il l'accepta avec reconnaissance. Néanmoins il ne fit rien pour entrer davantage dans mon intimité, non plus dans celle de ses autres camarades.

On entendait le professeur qui faisait réciter les leçons appeler :

— Malaga !

Et Malaga se levait. Il les savait imperturbablement.

C'est alors que je pouvais le mieux le regarder. Il m'intriguait beaucoup. Toujours il portait l'uniforme. Je revois le port fier de sa tête au-dessus du collet lauré d'or, sa taille fortement serrée par un ceinturon de cuir verni. Ses cheveux noirs, presque bleus, retombaient sur le front en mèches indociles. Il donnait la sensation qu'il demeurait isolé en classe comme au dehors.

A chaque fois que j'allais purger une grande retenue, plus souvent qu'à mon tour, qui consistait à écrire deux heures durant, l'après-midi du jeudi ou du dimanche, sous la dictée d'un surveillant qui se fût préféré au bagne, j'apercevais Arsène Malaga. Les autres pensionnaires étaient « sortis », ou la plupart, invités par des « correspondants ».

Mais lui ne « sortait » jamais en dehors de quelques promenades fastidieuses du lycée.

Je l'apercevais, par la fenêtre, de la table où j'écrivais mon *pensum*, solitaire, sinon toujours à part dans la cour, mélancolique, les cordons de ses souliers dénoués, mangeant un croûton le plus souvent sec, buvant à même le robinet de la pompe. Puis il regagnait quelque salle d'étude déserte. Personne, en ces moments, ne le gardait. Rien ne l'enchaînait là, que sa mortelle solitude et son exil.

Il est vrai que ses parents, qui avaient ainsi expatrié leur pauvre petit pour des causes que j'ignore, l'avaient, avant de se réembarquer à Bordeaux, recommandé à un armateur.

Celui-ci l'avait invité une première fois ; et le pauvre écolier s'était trouvé dépaysé dans ce monde où personne ne lui avait marqué de vraie tendresse. On lui avait servi un bon déjeuner, mais les bouchées s'arrêtaient dans sa gorge parce que, là-bas, au delà du fleuve et de la mer, il y avait un Brésil, il y avait une table, il y avait un amour, il y avait une vie chérie dont on l'avait cruellement détaché. Ah ! sa mère !

Puis le correspondant avait espacé, autant dire supprimé, les réceptions. Et, maintenant, il restait seul avec les moineaux de la cour, pauvre moineau lui-même, et avec son désespoir.

Ah ! il y avait là-bas l'odeur du manioc et du café torréfié, et du rhum et de la vanille. Il y avait des oiseaux qui ne sont plus ici ; Trinitad, la vieille négresse aux bras noueux ; les trains de bois sur l'Amazone ; le perroquet insolent et couleur de persil, et puis un papillon, et un aveugle qui jouait de la guitare devant la pâtisserie. Oh ! douleur. Que vous ai-je fait, papa et maman? Pourquoi suis-je né?

C'est alors que, dans la vie d'Arsène, apparut un homme qui n'est ni papa ni maman, ni un frère, ni une sœur, ni une petite créole qui joue, un nœud d'azur dans ses cheveux. C'est l'être le moins important aux yeux des fonctionnaires du lycée, et les cuistres et les élèves l'appellent « le curé ». Mais, aux yeux de Dieu, il est l'image et l'imitation de Jésus-Christ. C'est l'aumônier.

Il s'appelle de Guentiry d'Ausone. Il a vu le jour et la nuit dans un château ruiné, fils d'un père et d'une mère ruinés, morts quand il avait quinze ans. Il n'a connu que l'isolement, la parcimonie nécessaire, les humiliations que connaissent les déshérités. Il a assisté à la vente du domaine, quand les petites sœurs pleuraient. Il a subi les duretés de ses oncles. Puis Dieu l'a appelé, je ne sais comment. Et le voici donc aumônier d'un lycée, avec de maigres appointements, sans la consolation d'un milieu enclin à la piété — seul, en face de ce Christ si rapproché de son prie-Dieu qu'il le touche du front, qu'il ne l'aperçoit plus au cours de leurs longs tête-à-tête.

Arsène Malaga ne le voit qu'au cours d'instruction religieuse — et, parfois aussi, traverser longuement la cour de récréation quand il n'y a personne que lui, Arsène. Et Ar-

sène boit à la pompe goulûment (parce qu'il fait très chaud).

C'est un jour de congé. Tous les camarades sont sortis. Que c'est triste !

L'aumônier vient vers le petit solitaire, le vieil aumônier qui a une soutane râpée et une âme d'amour, et il lui dit :

— Tu es seul?

— Je suis seul.

— Nous sommes seuls. Tu souffres?

— Oui, de n'être plus avec maman et papa.

— Où sont-ils?

Et l'enfant esquisse un geste vague vers le ciel et répond :

— Au Brésil.

Les yeux du prêtre se remplissent de larmes, et il dit :

— Les miens, papa et maman, étaient morts quand j'avais ton âge.

— On m'a mis dans ce lycée où je suis perdu.

— Non, mon cher petit, tu n'es pas perdu. Moi, je t'aime. Mais voudras-tu d'une affection si vieille? J'ai connu, jadis, ton isolement.

Et l'apôtre prend dans sa soutane un morceau de chocolat qu'il lui donne. Et il lui dit :

— Veux-tu venir dans mon appartement? Je te montrerai un papillon de ton pays.

Et il l'emmène dans sa chambre. Et le cœur d'Arsène se met à battre quand il voit, sous un verre, un énorme papillon bleu, rose et lilas qui est bien l'un de ceux qu'il voyait autrefois dans la campagne de Manaos.

— Le veux-tu? Tiens, je te le donne.

Arsène ne peut croire à tant de joie. Son cœur est plein de miel. Voici quelqu'un qui l'aime, qui compatit à son exil. Il prend le beau cadre où, les ailes étendues, le papillon paradisiaque lui rappelle le ciel tropical.

— Tu ne seras plus seul ; tu ne te sentiras plus aussi seul, mon petit Arsène?

— Non, monsieur l'aumônier ; maintenant je serai heureux. Il y a quelqu'un qui m'aime, c'est vous. Ici il n'y avait personne...

— Si ; le bon Dieu. Il réunit les cœurs séparés dans le sien, cœur.

L'exil.

Qui me rendra le regard bleu de ma mère, quand j'étais petit et malade — et les lis du presbytère et le nid du rossignol et le vieux grenier d'où l'on voyait la montagne? Qui me rendra la rivière à la digue assourdissante où mon père pêchait des poissons blancs aux ailes rouges?

Qui me rendra le parc royal où les arbres luisaient dans la torpeur, et qui me rendra la vieille servante et le papillon jaune et noir de la plaine que je retrouvais, colorié, dans les cahiers de peinture?

Qui me rendra l'ombre de la chapelle des Jésuites où je me rendais avec ma grand'mère souffrante? Qui me rendra la fleur de sureau que je coupais sur un talus? Qui me rendra le port solennel, rayé de croix et de filins, et la fraîcheur des fruits dans les charrettes qui stationnaient à l'ombre, cependant que l'arrosage municipal pleuvait courbe et dru sur les pavés?

Qui me rendra la rose des bois cueillie à Talence? Qui me rendra la prairie aux colchiques où neige ma chienne de chasse?

Qui me rendra le château des Bordeu, qui semblait maçonné avec du bluet et du froment mûr?

Qui me rendra la maison sur le bord d'une route où tout le monde passait?

Car je suis maintenant dans l'exil. Et je souffre au milieu de gens qui me sont étrangers. Mais, ne murmure pas, mon cœur! La Providence t'y a conduit. Accepte et bénis cette amère retraite où tu vis loin de tes enfants éparpillés dans les collèges. Comme on vous regarde dans l'exil!

Courage. Continue d'avancer sur la voie orageuse, tel qu'un marchand de crayons, qu'après tout, tu es. C'est vrai qu'il y a encore un coteau à franchir. Et puis cet autre. Et puis cet autre, avant que l'au-delà se découvre avec la moisson, la vigne et la maison bienheureuse.

Le père spirituel.

Le collégien se tenait debout, seul, près d'un buisson de genévrier, ne prenant point part aux jeux de ses cama-

rades. Il était blond, un peu chétif et pâle. L'éclat de ses yeux noirs et bridés avait une extrême vivacité. Il avait treize ans. Ses parents, qui l'avaient mis pensionnaire, vivaient loin, dans les Pyrénées.

Il était triste dans cet exil. Et il nourrissait dans son cœur amer ces mille petits griefs que l'on a contre ses maîtres, justes sans doute, mais dont la discipline est exigeante et blessante pour l'amour-propre.

Isolé comme lui en ce moment, ne faisant point partie du groupe des professeurs qui surveillaient la promenade, un religieux lisait, au flanc du même coteau que domine une Vierge. Il avait nom le père Hugues de Termiac. Sa taille passait l'ordinaire. Son allure, sa marche avaient une aisance que seule donne une vieille race. Il marquait cinquante ans. Il avait fait la guerre. Son profil était d'une médaille antique : son front roman, son nez parfaitement droit, sa bouche mince, son menton ferme, l'oreille fine, les arcades sourcilières telles que des cavernes d'ombre, creusées par le don des pleurs avec, au fond, deux astres brûlants et noirs. C'était un ami du Christ douloureux, et de longue date. Il compatissait aux moindres souffrances des hommes et des enfants.

Il aperçut le petit isolé, s'approcha lentement de lui.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Paul Sévène.

— Vous rêvez là, tout seul? Que ne prenez-vous part aux amusements de vos camarades?

— Cela m'ennuie.

— Vous ne vous plaisez pas au collège, mon enfant?

— Je ne veux pas perdre ma personnalité.

— Mais, mon enfant, répondit en souriant le saint religieux, nul de vos maîtres ne songe à vous l'enlever, votre personnalité. Je suis bien de votre avis : il faut que vous la conserviez précieusement.

Entre ces cœurs une affection divine était née. D'un côté, ce grand prêtre ne vivant que par Jésus-Christ, en Jésus-Christ, Jésus-Christ en lui ; ayant, mieux qu'aucun Juif-Errant, parcouru le monde ; la noble et austère famille, le château, les forêts sauvages, les cimetières ; ayant entendu l'appel de Dieu ; ayant pris part aux sacrifices ; vaqué à

l'humble et pénible éducation des enfants que l'on veut sauver ; ayant partagé les émois des examens difficiles ; écrit de la pédagogie ; coiffé le casque de guerre, battu le briquet, entendu les refrains salés des soldats, pansé les blessures, comblé les charniers, remporté la victoire. Et maintenant il était de nouveau humblement agenouillé dans l'ombre du collège où il avait été tout jeune pour devenir un maître âgé et patient parmi de petits garçons.

D'un autre côté cet écolier à peine adolescent, vivant surtout par des souvenirs du cœur, exilé presque malgré lui de sa famille nombreuse, soustrait à sa liberté, à sa fantaisie, à ses petites sottises, à l'indulgence des siens, à la chaleur du nid, à tant d'êtres, au bon chien, à tant de choses qu'il est déchirant de quitter, à son pauvre petit orgueil.

Et voici que dans son bouleversement, dans le heurt fatal avec des camarades et des professeurs, tandis qu'il souffre de cette trop grande sensibilité qui l'isole, il rencontre un nouveau père, non plus aimant que le premier, certes, mais plus parfait.

Il comprend donc, celui-là, ce jésuite à la soutane et au manteau usés, il comprend donc la maison familiale aux vitres éclairées dans la nuit de Noël. Ah ! il comprend la chaleur qui me manque, il comprend mon exil, il comprend mon cœur qui bat aussi fort que celui d'un lièvre, il comprend ma personnalité !

Et le chêne étend avec tendresse sa protection sur ce brin d'herbe qui allait, faute de rosée, se recroqueviller, périr peut-être desséché. L'homme de Dieu se penche comme une mère vers les pauvres détails du collège : le bouton à poser ; l'étroit gilet de coton qu'il faut mettre en hiver. Et, sur cette nouvelle amitié, la grâce tombe comme une pluie d'avril et le père Hugues sarcle le sol où s'épanouit l'âme naguère repliée sur elle-même.

Cependant vint une épreuve. Une fièvre typhoïde mit Paul aux portes de la mort. Ses père et mère accoururent pour le soigner, tandis que le religieux gravissait le coteau, devenu pour lui un calvaire où se dressait une croix de plus, où il avait fait la connaissance du cocasse petit qui lui avait déclaré :

— Je ne veux pas perdre ma personnalité.

L'homme rompu à tous les sacrifices cependant frissonnait. Lui, que les obus n'avaient point ému, qui avait ac-

cepté tant de disciplines, de mortifications, d'épreuves de toutes sortes, il ressentait à cette heure, au plus profond de la vallée de l'âme, un peu de cette angoisse dont dut souffrir la Mère à l'heure où son fils agonisait dans le jardin des olives.

Mais le bras de l'ange exterminateur détourna le glaive du sacrifice.

Paul guérit. Il se trouva en état de repartir, juste au début des grandes vacances. Mais pour ne plus revenir dans ce collège, car M. Sévène venait d'être nommé à un poste diplomatique à l'étranger où il emmènerait sa famille. Le saint religieux ne l'ignorait point au moment de la séparation.

Aussi fut-ce avec des larmes que, de sa chambre peu meublée, où régnait une odeur d'herbier, il assista au départ : le lourd omnibus, les colis entassés et, sur le siège, auprès de sa petite malle, le collégien bleu et or qui ôtait sa casquette, le saluant une dernière fois avant la réunion éternelle.

Francis Jammes.

(A suivre.)

Porgy[1]

Avec cette même précision mathématique qui avait régi son début, la tempête maintenant poussait en avant son rideau opaque vers les jetées et le chassait en ligne droite à travers la baie. Il y avait quelque chose de terrifiant dans la façon dont l'ouragan procédait à sa besogne. Le Destin travaillait ouvertement, se laissant voir des yeux des hommes. Les spectateurs savaient que durant vingt-quatre heures au moins, il demeurerait là, à manœuvrer marées et vents sous leurs yeux, avec cette inéluctable précision, écrasant les vies de ceux que son plan préconçu avait désignés pour la mort.

Avec cette détente instantanée qui est le grand soulagement du nègre, la foule entassée dans le hangar éclata en un mélange confus de pleurs et de prières.

Le rideau avait atteint le fond de la baie et bornait l'univers à la ville isolée, avec ses monuments blottis dans leur blancheur apeurée, et au petit demi-cercle qui restait du port.

Et maintenant, de la surface de l'écran, venait un rugissement continu qui ne sortait plus de l'eau ni du vent, mais était le cri articulé de l'orage lui-même. A nouveau le rideau s'avança et se changea en un mur gris et impénétrable dont les fondations s'enfonçaient dans la mer torturée et dont le sommet altier supportait le ciel de plomb.

Le vacarme devint assourdissant. L'étroit espace d'eau qui restait

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 août, 1er septembre 1928. Copyright by Calmann Lévy.

visible devant le quai semblait se rétrécir. Les bâtiments se serraient l'un contre l'autre et attendaient.

Alors cela franchit le dernier lambeau et vint frapper la ville. On entendit résonner les toits, comme si on eût fait dévaler de quelque montagne des tonnes et des tonnes de minerai. Chaque choc ébranlait un tel poids qu'il semblait inconcevable qu'il pût être transmis par une substance aussi diaphane que l'air, ce n'était pourtant que le vent lui-même s'élevant brusquement à d'énormes hauteurs, puis se lançant en bas de toute sa force.

Ces chocs suivaient le plan infernal, répétés à intervalles réguliers ; des doigts indiscrets vinrent ensuite, aussi fluides que l'éther et aussi durs que l'acier, ils cherchaient des fissures ou des brèches dans les toits et les fenêtres.

Personne n'eût alors pu dire avec assurance : « ce que je respire est de l'air et ce sur quoi je me tiens est la terre. » L'orage s'était emparé de la ville et l'avait faite sienne. Les choses, tangibles ou intangibles, tourbillonnaient de même dans une folle et inextricable nébuleuse.

On pouvait à peine, à une certaine distance, distinguer les vagues qui couraient sur la baie. Elles étaient jaunes, gonflées et nues. Dès l'instant où elles soulevaient leur crête, le vent s'en emparait et la dispersait parmi la pluie, dans cette atmosphère de chaleur demi-fluide qui enveloppait la ville frappée de panique.

Cran par cran, la rapidité de l'attaque allait croissant. Les chocs contre les toits se faisaient plus indiscrets, creusant les fentes en larges trous. Çà et là, le vent s'engouffrait sous le zinc et soudain le roulait et l'emportait de la maison, tel une feuille de papier, puis le rejetait avec fracas dans une rue déserte où il s'écrasait.

D'autres fois il s'introduisait dans une chambre par un carreau brisé, et, exerçant sa pleine force, faisait voler en éclats les autres vitres et commençait à ébranler les murs.

Il était impossible de marcher dans la rue. Au premier grondement de la tempête, le petit groupe de nègres qui s'étaient réfugiés dans l'abri de wharf s'enfuirent vers la cité. Déjà. à ce moment, l'attaque avait été si violente qu'ils ne purent résister au courant et durent se courber en deux pour traverser la rue étroite.

Porgy et Bess étaient assis dans leur chambre. Les montants du lit avaient été défaits et cloués en travers de la fenêtre, le matelas roulé dans un coin avait été fortement vidé par le bouc. Bess était absorbée dans ses pensées et ne semblait pas atteinte par l'infernal sabbat qui se déroulait au dehors. Le regard de Porgy était empreint d'émerveillement mêlé d'une certaine peur tandis qu'il contemplait le monde extérieur entre deux barres. Le bouc, avec son manque

total d'imagination, jouissait béatement du confort et de l'intimité de ce cadre nouveau, sa satisfaction se traduisait en bouffées asphyxiantes selon l'usage de sa race. Une lampe à pétrole dépourvue de verre fumait tout droit dans l'air particulièrement dense de la pièce et jetait autour d'elle une pâle lueur jaune qu'accentuait l'ombre épaisse dans les angles.

D'où il était assis, Porgy pouvait jeter des coups d'œil sur ce qui se passait de l'autre côté de la vitre. Par moments le mur d'orage était soulevé par un vent aspirant, et l'infirme voyait les hautes lames glauques courir sur le rideau uni d'écume et de pluie. Un instant il vit passer une épave. C'était un petit sloop dont la mâture avait été balayée. Un homme était cramponné à la barre. Une vague plus forte que les précédentes submergea l'esquif et quand il reparut à la surface, l'homme avait disparu et le gouvernail oscillait, fou.

— O moun Jisus ! z'aie un peu pitié ! gémit à mi-voix l'infirme.

Quelques instants plus tard un toit s'effondra. Alors Porgy fut rempli de crainte et de terreur par ce qu'il entendit venir. Il se retourna, regarda Bess et se rassura en voyant qu'elle soutenait sans peur son regard. Le fracas avançait dans la rue, plus fort à mesure qu'il se rapprochait. Sûrement ce devait être l'instrument de la destruction suprême. Il retint son souffle et attendit.

Puis cela traversa son étroite sphère de vision, tel le tonnerre. Chassé librement, cela monta jusqu'aux fenêtres du premier étage, gifla et chercha à déchirer le bâtiment et roula sur les pavés.

Quand on put à nouveau entendre le son d'une voix, Porgy se tourna vers sa compagne :

— Toi z'et moi, Bess, dit-il avec conviction, c'est sûrement quequi chose, après tout !

Ils demeurèrent ensuite longtemps sans échanger une parole. Puis Porgy regarda par la fenêtre et remarqua que l'atmosphère se faisait plus dense. La brume s'étant soulevée un instant, il put à peine distinguer la baie tourmentée.

— Ji crois qui ci z'est p'esque nuit, observa-t-il, il n'y z'a pas beaucoup lumiè maintinant di l'aut' côté di cit orage !

Il regarda encore avant que l'écran ne se rabattît et ce qu'il vit lui causa un arrêt au cœur.

Il savait que la marée remontait puisque le flux avait commencé juste après le début de la tempête. Mais il vit que l'eau, déjà beaucoup plus haute que lors d'une marée normale, venait à l'entrée de la rue, et trois énormes vagues déferlèrent coup sur coup envoyant dans l'étroit passage des nappes d'eau qui rejaillirent contre le mur de la maison.

Ce bouleversement des lois de la nature éveilla la terreur au plus profond de l'être de Porgy. Il fit signe à Bess, sans détourner ses yeux des vagues fascinantes.

Elle se pencha et scruta la pénombre.

— Oh oui ! dit-elle d'une voix éteinte. Ci z'a déjà été comme ça à la de'niè' grande tempête. Li vent tenait l'eau dans li goulets des jitées si bien qu'elle ne pouvait pas passer. Puis z'il a lancé dissus un aut' marée !

Soudain une énorme lame apparut au-dessus des crêtes démantelées des lames retombées. Les deux spectateurs ne pouvaient voir son sommet qui se perdait dans l'atmosphère opaque. Jaune, unie, la façade perpendiculaire légèrement concave, elle franchit la rue et frappa le mur solide de la cité. Ils l'entendirent s'élancer et bouillonner à travers la grille comme à travers le bief d'un moulin, et s'étaler en sifflant dans la cour. Alors ils se retournèrent et virent leur porte à eux céder légèrement sous la pression et un torrent sombre jaillir par-dessous et déferler sur leur plancher.

Aussitôt Bess prit en mains la situation. Elle passa un bras autour du cou de Porgy et l'entraîna rapidement vers la porte ; elle tira le verrou et le mince panneau céda aussitôt. La cour était entièrement obscure. L'une après l'autre les vagues s'engouffraient par la grille et ébranlaient les murs du quadrilatère. La nuit était peuplée de silhouettes agitées et de cris de frayeur, tandis que dans l'ombre au-dessus. le vent s'acharnait à frapper sauvagement, de haut en bas.

D'un élan puissant Bess tira Porgy vers un escalier providentiel qui débouchait près de leur chambre, et, le laissant grimper seul, elle retourna précipitamment et revint bientôt derrière lui, les bras pleins de choses.

Ils cherchèrent un refuge dans une pièce carrée, haute de plafond, qui avait été jadis la grande salle de bal du palais et qui était actuellement le logis d'une famille nombreuse et prospère. D'autres nègres s'y étaient déjà réfugiés. A la lueur faible que projetaient quelques rares lanternes, on distinguait l'évidente et indestructible beauté de l'appartement, tandis que les dégradations subies depuis un siècle s'effaçaient dans l'ombre. La large cheminée, son manteau élevé et gracieux avec sa frise grecque et sa guirlande compliquée, les murs recouverts de boiseries, tout était toujours là, en place. Puis, tassés en petits groupes, par terre ou adossés aux murs, les yeux démesurément ouverts, des noirs aux visages marqués par la panique. Tout cela, telle la désagrégation finale d'une civilisation, et, sur le tout,

comme pour accélérer le dernier chapitre : le courroux vengeur des Dieux.

Noir — et — Blanc.

*
* *

La nuit qui s'abattit sur Catfish Row fut une nuit d'indescriptible horreur pour les habitants dont la plupart étaient entassés au premier étage afin d'éviter l'eau qui montait au rez-de-chaussée et les assauts étourdissants que le vent livrait au toit, à l'étage supérieur.

La vision étant supprimée, le son prenait une importance exagérée et la voix de la tempête qui, le jour, semblait un grand rugissement, emplit la nuit jusqu'en ses moindres recoins. On eût dit que des cris humains s'y mêlaient et, par moments, on entendait renifler et sangloter contre les vitres.

Un silence fut coupé par un hennissement .

— Ci z'est mon vieux chival ! gémit Peter, il est sû'ment mort dans son étab' maintinant et c'est sa voix qui rivient, ô moun Dieu !

A cela l'assistance se mit à gémir et Porgy, se souvenant de son bouc, pleurnicha et se tourna la face contre le mur. Puis quelqu'un se mit à chanter :

— Ji z'ai un abri dans li roc, ni sais-tu pas?

Avec une impression de soulagement infinie, Porgy se réfugia vers son Jésus. Il ne le cherchait pas comme un charme propre à calmer quelque douleur physique, mais l'implorait comme une force bienveillante, plus grande encore peut-être que l'ouragan. Son riche timbre de baryton domina les autres voix.

— O ! z'ent' la terre et li cieux.

— Ji peux voi' mon Sauveu mouri'.

— Ji z'ai un abri dans li roc, ni sais-tu pas?

Alors tous se joignirent au chant, corps et âme. Ceux qui s'étaient laissé gagner par un accès de sommeil s'éveillèrent, se frottèrent les yeux et chantèrent.

Les heures se suivaient, lourdes et interminables. Dehors, la tempête régnait sur la cité sans défense. Mais dans la grande salle de bal de Catfish Row, quarante âmes attendaient à l'abri d'une armure invulnérable.

Les nègres se balançaient, marquaient le rythme avec leurs pieds et déversaient chagrin et frayeur en ces phrases scandées sans la moindre interruption, qui balayaient les heures dans l'oubli. C'est ainsi que fut accueillie la faible lueur grise qui, perçant l'orage, annonça le retour du jour.

*
* *

Environ une heure après l'aube, se produisit la première accalmie. Ainsi que les phases précédentes de l'ouragan, elle survint brusquement sans symptômes précurseurs. Le tumulte avait atteint son paroxysme, l'instant d'après il était suspendu. Le vent, comme un souffle aspirateur, s'aspira lui-même, laissant à sa place un vide douloureux. Puis on entendit le bruit de l'eau qui se retirait des endroits inondés.

C'était le moment du jusant, et il avait fallu l'immense force du vent pour maintenir hautes les deux marées. Une fois cette pression relâchée, le reflux courut sous la brume très basse emportant sur son dos son lamentable butin.

Les formes accroupies dans la grande salle de la cité entendirent le son bienvenu de l'eau qui se déversait de la cour dans la rue. Les nègres s'entassèrent aux fenêtres et regardèrent, entre les barricades, le monde extérieur.

L'eau se retirait avec une vitesse incroyable. Des décombres flottaient à la surface. La rue était devenue le lit d'un torrent écumant et tourbillonnant dans sa course furieuse vers la mer. Bientôt le wharf émergea et, même à son extrémité, on pouvait reconnaître les restes de ce qui avait été le dépôt. Comment cela avait-il pu survivre aussi longtemps?... c'était un des insolubles mystères de la tempête.

Soudain Peter, qui regardait par l'une des fenêtres, poussa un cri et les autres nègres se bousculèrent pour voir aussi.

La mer était encore très gonflée et une grosse vague, dépassant les autres, souleva la coque d'un bateau à demi submergé. Avant que les spectateurs aient pu voir, la vague laissa le bateau retomber dans les profondeurs d'un abîme, mais le vieux leur désigna l'endroit où regarder et une nouvelle lame s'empara de l'esquif et l'éleva en vue, tout entier. On vit un éclair écarlate et en dessous, un oiseau bleu, brillant, aux ailes étendues.

— La *Mouette*, crièrent ensemble une douzaine de voix, moun Dieu, li bateau di Jake !

Clara avait passé toute la nuit assise dans un coin de la pièce, le bébé dans ses bras, sans dire mot à qui que ce fût. Elle était si immobile qu'elle semblait dormir, la tête inclinée sur la poitrine. Mais une fois que Bess se penchait pour regarder son visage, elle avait vu les yeux grands ouverts brillants de douleur.

La malheureuse femme entendit le cri et bondit vers la fenêtre juste à temps pour voir l'esquif retomber dans un creux à la pointe de la jetée.

Elle ne lança pas un cri. Elle resta un moment silencieuse. Puis elle se retourna vers Bess, la figure illuminée d'un espoir nouveau :

— Prends ga'de à moun Bébé d'ici qui ji rivienne ! dit-elle en jetant l'enfant d'un geste presque sauvage dans les bras de Bess, et elle s'élança hors de la pièce.

On la vit traverser la rue, éclaboussant follement dans l'eau qui lui venait aux genoux. Puis elle courut jusqu'au bout de la jetée et disparut derrière le mur de l'abri.

Ce fut soudain, et les esprits las ne réalisaient que lentement. Quelques minutes s'écoulèrent avant que personne n'eût l'idée d'aller avec elle. Finalement Peter se détourna de la fenêtre : « Cit femme ni divrait pas z'êt' là-bas toute seule, dit-il, qui c'est qui z'y vient là-bas avec moi?... »

Un des hommes se proposa comme volontaire et se dirigea vers la porte.

Un son semblable à un coup de canon ébranla le bâtiment jusqu'en ses fondements. La tempête avait repris, écrasant tout devant elle en s'abattant à terre de l'effroyable hauteur où elle s'était élevée durant l'accalmie.

Les hommes se tournèrent et regardèrent.

Les coups se succédaient. Ceux qui étaient près des fenêtres les sentirent céder et, d'instinct, essayèrent de les maintenir en appuyant leur poids contre les cadres. Les explosions se fondirent en un grondement régulier qui dépassa en fracas tout ce qu'on avait déjà entendu jusqu'alors. La pièce fut plongée dans une telle obscurité qu'il devint impossible de se distinguer les uns les autres. On discernait à peine les fenêtres barricadées à leurs barres, gris sale, sur un fond noir. Les murs aux assises profondes oscillaient sous les coups et se raffermissaient dans l'intervalle.

Le son confus de voix qui priaient emplit la pièce et les hurlements de terreur des femmes dominèrent tout.

Ce spasme dura longtemps. Puis lentement comme si l'on eût peu à peu cessé de peser sur un levier, les fenêtres devinrent plus claires et les plus courageux des noirs s'en approchèrent pour tâcher de voir. On pouvait distinguer confusément le wharf sous un rideau bas d'écume et de brume. Les lames étaient plus hautes que jamais, mais, au lieu de se briser sur le rivage, elles couraient en suivant le courant de la rivière, au long de la ville. Chacune d'elles en passant recouvrait et effaçait le quai pour la durée de son passage.

Soudain dans la direction du petit bassin, une énorme masse apparut, se révélant d'abord comme une immense tache profilée sur la toile grise de la brume. Puis une gigantesque vague s'en empara et l'amena bien en vue.

— Boun Dieu tout-puissant ! souffla quelqu'un, voilà cit grand cargo di bois qui s'est ditaché dans li port !

La vague arrondit ses puissantes épaules sous le bateau et le balança en l'air, tout en l'air, durant un interminable instant. Le beaupré s'éleva jusqu'à disparaître dans le brouillard. Des tonnes d'eau ruisselèrent sur le pont incliné presque perpendiculaire et retombèrent par-dessus la paroi sombre et unie du côté qui émergeait à demi de la mer. Puis la vague poursuivit son chemin et la proue s'abîma dans un rapide et mortel plongeon.

On entendit nettement alors, malgré l'ouragan, le fracas des bois. La coque était retombée droit en travers du wharf. Il y eut une phase cataclysmique où le spectacle entier sembla s'effondrer. Les grands pieux du bout de la jetée se soulevèrent et furent balayés comme des fétus de paille. Le schooner roula à demi sur lui-même, ses trois mâts se brisèrent avec tout leur gréement. Le choc rompit les amarres qui retenaient le chargement sur le pont et, comme la coque donnait de la bande, une avalanche de lourdes poutres de bois s'éparpilla dans l'eau, le désastre était complet.

Et la brume se referma à nouveau, lourde et opaque.

Bess se détourna de la fenêtre, tenant dans ses bras l'enfant endormi, elle leva les yeux et regarda Porgy bien en face. Avec une expession de crainte sur son visage, l'infirme étendit une main timide et caressa la joue du bébé.

* * *

Les fenêtres de la grande salle de bal s'ouvraient au ciel, et l'on voyait une brise affairée chasser devant elle en petits tas les nuages attardés et les balayer avec une hâte maladroite vers le seuil de la mer.

La plupart des réfugiés avaient regagné leurs chambres d'où venait un bruit de remue-ménage. La voix de Porgy s'éleva jubilante, annonçant que le bouc venait d'être découvert sain et sauf, s'étant mis à l'abri sur le poêle, et que le vieux cheval de Peter avait démenti son hennissement lamentable et ne se portait pas plus mal pour avoir pris un bain complet.

Séréna Robbins s'arrêta devant Bess qui rassemblait ses affaires avant de quitter la pièce, elle mit ses mains sur les hanches et la toisa :

— Qui c'est z'on va fai' maintinant di ci pauv' enfant sans mère? demanda-t-elle à la cantonade.

Les autres occupants de la pièce se groupèrent derrière Séréna, mais quelque chose dans le regard de Bess les fit demeurer muets. Ils attendirent sans dire mot.

Lentement Bess se redressa, son visage s'inclina, elle appuya sa joue contre celle de l'enfant endormi. Puis elle releva les yeux et soutint le regard de la femme plus âgée.

Ce que Séréna lut alors fut une inflexible détermination plutôt que l'ancienne lueur de défi qu'elle attendait, et derrière cela un élément nouveau qui illuminait le visage balafré de la femme.

— C'est y qui Clara est déjà rivinue dipuis qu'elle est morte, pou ti di' quelqui chose à propos di « nous?... »

Elle posa la question à tout le groupe et ses yeux firent le tour du cercle des visages.

Il n'y eut pas de réponse ; à la suggestion d'un retour possible de la morte, le cercle se resserra instinctivement.

— T'ès bien z'alo', dit Bess d'un ton solennel, jusqu'à ci qu'elle li fasse, ji mi tiendrai à ses de'niers mots quand z'elle était en vie, et ji ga'derai cit enfant pou elle jusqu'à ci qu'elle rivienne !

Séréna était vaincue sans espoir et reconnut sa défaite :

— Oh ! c'est pa'fait, capitula-t-elle. Tout ci qui ji voulais fai' c'était di lui donner z'une bonne éducation chrétienne, mais si c'est qu'elle ti l'a confié, ji n'ai pu rien à fai, ji pense !

SIXIÈME PARTIE

Le vent d'octobre soufflait du nord, vif et froid. La brise courait folle sur la baie et bondissait dans la cour de Catfish Row pour agiter, comme des lignes de signaux, le linge étendu sur des cordes. La ville engourdie et les marais somnolents étaient soudain ramenés à la vie et riaient au lointain ciel d'azur.

Devant l'entrée du port une petite colonne de fumée s'éleva, s'assombrit, et bientôt apparut la coque rouillée d'un cargo qui venait de l'Atlantique et pointait son nez camus dans les eaux calmes de la baie.

L'été était passé. Bientôt le coton commencerait à arriver.

Il était neuf heures du soir et Porgy s'attardait encore dans la cour de la cité. Son sang courait fiévreusement dans ses veines et il ressentait cette ardeur de vie que ceux du Nord connaissent à l'approche du printemps, mais qui se fait sentir plus

vivement dans les pays chauds au souffle vivifiant de l'automne.

Pourtant comme il contemplait le ciel, un vague pressentiment de désastre assombrit son esprit. Il était assis près de Bess, sur le pas de sa porte, et regardait l'enfant endormi qu'elle tenait sur ses genoux. Au bout d'un instant il prit le bébé dans ses bras, et son pressentiment se changea alors en une peur véritable. Il leva les yeux, rencontra le regard de la femme et y lut le même sentiment de crainte.

Dehors, dans le silence de la nuit, un son commençait à grandir. Rien qu'un murmure confus et lointain tout d'abord ; il augmenta de puissance et devint un roulement continu marqué de « clip, clip » saccadés.

Les femmes et les enfants qui flânaient coururent voir à l'entrée, mais Porgy et Bess restèrent assis, regardant fixement la baie par delà la grille.

Alors vinrent les haquets et la baie disparut derrière leur procession ininterrompue. Les grands mulets, gras et forts de leur été passé au pâturage, avançaient rapidement avec un bruit sec de sabots, et les conducteurs faisaient claquer leurs fouets et riaient à la foule. Les plateaux bas des véhicules semblaient presque toucher le sol, et sur eux, les balles de coton entassées plus haut que l'arche du porche, oscillaient et montraient par les déchirures des enveloppes, des taches d'un blanc éblouissant. Ils passaient par files de vingt voitures et plus.

A peine le roulement s'était-il assourdi dans la distance, qu'un gros éclat de rire résonna dans la rue, et deux hautes silhouettes, traversant l'entrée, vinrent se mêler au groupe des femmes et des enfants. Un accueil bruyant les salua, et un nouvel éclat de rire, grave, chaud et heureux.

D'une fenêtre supérieure une voix de femme appela :

— Viens vite, ma sœu, dipêchons-nous di descend'! Li déba'deurs sont rivinus!

Porgy se retourna vers Bess et passa sa langue sur ses lèvres sèches. Puis il parla d'une voix basse et rauque :

— Nous z'avons pas beaucoup causé, tous les deux dipuis ci pique-nique, Bess. Mais il faut qui ji ti parles maintinant, ji dois savoi' où z'on en est, toi et moi?...

Bess le regarda, son visage refléta un instant l'expression qu'elle avait eue quand Séréna avait essayé de lui enlever l'enfant, mais cela s'effaça, elle resta l'air morne et désespéré.

Porgy se pencha en avant :

— Ti veux pa'ti' avec Crown quand il va vini?...

Alors elle répondit :

— Quand ji prends de la drogue, ji sais bien qui ji ni suis pas di la même sorte qui toi. Et quand Crown a mis sa main su'moi, ci jou'là, ji z'ai couru à lui comme l'eau à la riviè'. Un jou' il viendra enco' une z'histoi' di drogue. Et un aut' jou' que Crown mi posera sa main su' la gorge ci sera comme si ji mourrais z'alo !... Mais ji dois ti dire ce qui z'est vrai, à toi. Quand ci temps viendra, il faudra qui ji part'.

— Et s'il n'y z'avait pas di Crown?... souffla Porgy.

Le visage de la femme s'illumina d'une lueur étrange, faite de quelque chose d'éternel et de magnifique qui dépassait ce qu'il est au pouvoir de la chair humaine de traduire. Elle prit l'enfant d'un geste affamé et enveloppant. Puis son sang-froid céda :

— Pou l'amou di Dieu, Porgy, ni laisse pas cit homme vini et mi toucher ! Si ti veux bien mi garder, alo' laisse-moi rester. Si simp'ement il ni pose pas sa grande main chaude su' moi, ji peux êt sage et mi souveni', ji peux z'êt' heureuse !

Elle fondit brusquement en larmes et cacha son visage contre celui de l'enfant.

Porgy lui caressa le bras :

— Ti n'as pas bisoin d'avoi' peur, affirma-t-il, ti n'as ti pas ton homme à toi? N'as-tu pas Porgy? Quelle sorte di nèg' qui ti crois donc z'avoi' pou qu'il laisse un aut nèg' lui z'empo'ter sa femme? Sû qui non ! Ti z'as ton homme maintinant, ti z'as Porgy !

* * *

Le disque froid d'une pleine lune d'octobre se levait derrière une île de la mer et inondait la baie de sa lumière blanche et glacée. Les lumières de Catfish Row étaient éteintes, excepté un rayon de feu qui perçait l'obscurité de la chambre de Séréna, et une lueur clignotante dans la friterie où Maria couvrait son feu pour le retrouver le lendemain matin prêt à cuire le petit déjeuner.

Un cri résonna dans la cour, aussitôt étouffé, puis suivit un rire bas et insolent.

Maria bondit sur le pas de sa porte. De l'autre côté de la cour, on entrevit un homme assis sur le banc à lessive de Séréna, puis la porte derrière lui se referma avec fracas, supprimant le rais de lumière. Maria traversa la cour et dévisagea l'homme de tout près, il leva les yeux. Un rayon de lune tombait en plein sur sa figure. C'était Crown.

— Qui c'est ti viens fai z'ici? lui demanda-t-elle.

— Ji viens fai' visite à di vieux z'amis !

— Viens à la boutique, ordonna-t-elle, ji z'ai à ti causer.

Il obéit docilement et la suivit.

Maria remonta la mèche de sa lampe et regarda Crown pénétrer dans la pièce. Il dut courber la tête pour passer sous le linteau et ses épaules frôlèrent les montants de la porte.

La grande négresse resta un long moment à le considérer. Son regard mesura les jambes droites aux mollets saillants qui tendaient les jambes du pantalon de coton, la taille fine et l'incroyable développement de la poitrine jusqu'à l'envergure des hautes épaules.

Une expression de tristesse voila son visage obscur :

— Pou'quoi ti riviens couri' après la mort avec un corps comme li tien?... dit-elle enfin.

Crown eut un rire gêné, s'avança dans la pièce et s'assit à une table où il appuya ses coudes, il pencha ses épaules en avant avec un tressaillement des muscles sous la chemise, puis laissa retomber son menton dans ses mains et regarda la femme.

— Ji connais ces nèg' z'ici, ci sont des gens bien. Ils ni liv'eraient pas un nèg' aux blancs.

— Ça c'est la vérité di Dieu. Seulement il y a di z'aut' façons di régler ses dettes !...

— Séréna? demanda-t-il avec un coup d'œil de côté et un petit rire. Cit sœu-là z'a la crainte di Dieu dans son cœu. Ji n'ai pas peur d'elle.

Après un court silence il demanda à brûle-pourpoint :

— Bess vit toujou avec l'infi'me?

— Oui et z'elle est une femme comme il faut et heureuse. Ti ferais mieux di la laisser t'anquille.

— Pou l'amou di Dieu ! Pou'quoi c'est ti crois donc qui ji riviens dans cit sacrée ville? Ji ni cours pas après la mort seulement, mais après cit femme qui mi tient !

Maria appuya ses mains sur la table, et droit en face de l'homme se pencha pour scruter son visage.

— Li femmes sont bien toutes pareilles, dit-elle d'une voix basse et persuasive. Elles viennent et z'elles s'en vont. L'une satisfait l'homme aussi vite qui l'aut'. Il y a des quantités di filles pus jolies que Bess. La voilà z'étab'ie pou sa vie avec cit garçon. Ji ti dimande di la laisser et di t'en aller. Donne-lui cit chance !...

— Ça prend longtemps pou connaît' une femme, dit-il lentement, moi et Bess on s'était battu toutes ci de'niè z'années pou y arriver !..

— Ti ni veux pas la laisser z'alo?

Il y avait dans la voix de la vieille un accent d'insistance inaccoutumée.

— Pas jusqu'à ce que l'enfer mi gêle !

Un instant après, il se leva et se tourna vers elle :

— Il faut qui ji m'en aille maintinant. Ji ni suis pas sû' si ji pa'tirai cit nuit ou si ji z'attend'ai dimain soi'. Ji vais rigarder, voir et z'inspecter li pays. Mais ji ti verrai z'enco' avant di parti'.

Maria le regarda longuement, l'air de tristesse sur son visage s'accentua en une sombre mélancolie, mais elle ne dit rien.

Crown se dirigea vers la rue de son pas allongé et rythmé. La femme l'observa jusqu'à ce qu'il eût franchi l'entrée, tourné vers le nord et disparu. Alors elle ferma sa porte à clef, et, avec un gros soupir, se retira dans sa chambre à coucher.

* * *

Porgy ouvrit soudain les yeux. La fenêtre, lumineuse quand il s'était couché, était maintenant obscurcie. Il la fixa avec une attention intense. Peu à peu il se rendit compte que quelques-uns des petits carreaux laissaient encore voir l'eau de la baie éclairée par la lune, seul le centre était obstrué par une masse opaque. Puis la masse se déplaça et Porgy vit que c'était un torse et des épaules d'homme. La fenêtre avait un mètre de large et pourtant les épaules touchaient d'un montant à l'autre quand la forme se penchait. Le châssis de la fenêtre était clos, on entendit bientôt le son de mains qui éprouvaient sa solidité, cherchant à voir si on pouvait le forcer en le soulevant.

Porgy était allongé sur le dos. Il étendit sa main gauche sur les couvertures et laissa ses doigts errer avec une légèreté infinie sur les visages endormis de l'enfant et de la femme.

Sa main droite se glissa sous l'oreiller et ses doigts longs et musclés se refermèrent sur le manche d'un couteau.

A la fenêtre continuait le bruit des doigts qui tâtonnaient.

* * *

Il était certainement plus de minuit quand Maria sortit sur le seuil de sa porte pour regarder, car la lune vacillait encore au-dessus du mur d'ouest, et baissa, puis disparut derrière, tandis qu'elle écoutait.

Les pressentiments vagues qu'elle avait ressentis en parlant à Crown, un peu plus tôt ce soir-là, l'avaient empêchée de dormir. Sa peur augmentait au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, mêlée

au sentiment d'un danger imminent qui finalement la força à se lever, à passer une blouse et à se préparer à faire une ronde autour de la cour.

Mais en ouvrant sa porte, elle fut immédiatement rassurée. Le quadrilatère s'étendait devant elle, telle une vaste citerne emplie d'une brume obscure et fermée par le ciel en guise de couvercle. Un barbet se traîna sur son ventre, hors d'un coin tout proche et vint lécher, de sa langue chaude et humide, un des pieds nus de la vieille.

Au-dessus d'elle, d'une des cases de la vaste ruche du bâtiment s'échappait le ronflement régulier d'un dormeur.

La grande négresse eut un soupir de soulagement et retourna vers sa chambre.

Un craquement de pas déchira le silence. Puis, comme une volée de petites clochettes, on entendit le tintement de vitres brisées tombant sur les dalles.

Maria fit demi-tour et essaya de repérer d'où venait le son, mais aucun bruit ne suivit. Le silence revint planer au-dessus de la cour, et s'établit, presque tangible, dans les moindres recoins.

Brusquement Maria tourna la tête, le visage anxieux, pleine d'appréhension. Elle serra sa blouse autour de son corps et se dirigea vers la porte de Porgy. A mi-chemin seulement, elle entendit un son dans la pièce. Cela ressemblait surtout à un coup assourdi, et en même temps on percevait une sorte de halètement.

Quand sa main se referma sur la poignée de la porte, tout était à nouveau silencieux, seul un souffle long et frissonnant s'entendait.

Puis vint un son qui glaça d'une terreur instinctive la chair de Maria. C'était si inattendu, là, dans la nuit calme, ce rire de Porgy, un rire extraordinaire. Dans l'apaisement du soir il s'éleva soudain, profond, primitif, sensuel. Puis il s'arrêta net. Maria entendit pleurer l'enfant, puis la voix de Bess endormie et intriguée : « Pou l'amou di Dieu, Porgy, qui c'est tu z'as à rire?...

— Ça va bien, mon cœu ! fut la réponse. Ni t'en fais pas. Ti z'as Porgy maintinant et il s'occupe di sa femme. Ji ti l'ai dijà dit, ti z'as ton homme à toi, maintinant !

Maria tourna la poignée, pénétra dans la chambre et referma aussitôt la porte derrière elle.

La nuit traînait ses voiles vers l'Occident, au-dessus de la ville. A l'est, loin derrière la ligne de l'océan, une lueur se leva tremblotante qui sembla absorber plutôt qu'éteindre les dernières étoiles. Ilors des rideaux de brume qui planaient comme une buée dans l'éther, des formes apparurent et s'affirmèrent.

Très haut, dans les couches supérieures, au-dessus de Catfish Row apparut une tache. Elle se lança dans une longue spirale descendante et devint deux, puis trois, puis quatre. En un large cercle les taches tournoyaient, comme suspendues à un haut pivot par de longs fils de fer. La lumière se fit plus vive. Les taches s'abaissèrent, augmentèrent de volume et se multiplièrent miraculeusement en une douzaine.

Puis quelques-unes d'entre elles se détachèrent du cercle, entrecroisant leur vol tels les rayons d'une roue et agitant de temps en temps des ailes indolentes. Sombres et funèbres quand ils volaient vers l'occident, ils se retournaient avec aisance vers l'est, et le soleil, encore caché derrière l'horizon, dorait leur corps d'un or fauve comme ils volaient pointant vers lui.

Ils se laissèrent tomber plus bas, toujours plus bas jusqu'à ce qu'ils semblassent balayer de leurs ailes noires les bâtiments qui bordaient le quai. Peu à peu les méandres qu'ils décrivaient dans l'air se rétrécirent au-dessus d'une masse baignée par la marée montante, étendue à l'entrée de la rue de Catfish Row.

Soudain, se détachant du cercle qui tournoyait, un oiseau solitaire descendit en vol plané et s'abattit en sautillant, juste devant la masse inerte. Il la contempla de ses yeux dédaigneux et, l'instant d'après, l'essaim entier s'abattit et la masse fut cachée sous des ailes qui battaient et des corps noirs qui sautillaient et se disputaient pour parvenir au centre du groupe.

Un nègre qui avait dormi sous une barque retournée se réveilla et se frotta les yeux ; puis il sauta sur ses pieds et, saisissant une rame, frappa les oiseaux de coups sauvages.

Il se pencha un instant sur l'objet, puis se détourna et courut vers la rue, roulant des yeux chavirés et blancs.

— Pou l'amou di Dieu ! les gars ! cria-t-il, vinez ici vite, vite ! voilà Crown et z'il est tout à fait mort !...

* * *

Un groupe de trois blancs entourait le corps. L'un d'eux était l'homme aux vêtements vulgaires, à la barbiche et à la canne, qui avait mené l'enquête sur l'assassinat de Robbins. Derrière lui était un policeman en uniforme. Le troisième, un gros individu nonchalant, se penchait sur le corps, occupé à en faire l'examen.

— Qu'est-ce que vous concluez, coroner? demanda l'homme aux habits vulgaires.

— Coup de couteau entre la cinquième et la sixième côte, qui a dû l'atteindre en plein cœur.

— Ça devait lui arriver, observa le détective. Ils disent que c'est ce nègre, Crown, qui a tué Robbins en avril dernier. Cela nous donne la veuve à examiner comme première solution possible, en tous cas, et Hennessy m'a dit qu'il avait aussi été mêlé à cette histoire de stupéfiants du mois d'août. La veuve de Robbins habite la cité, si nous allions y jeter un coup d'œil.

Le coroner fixa un regard méfiant sur le bâtiment de l'autre côté de la rue.

— Ce n'est pas si sûr, opina-t-il, le corps peut avoir été amené là par le flot ! La marée est pleine.

— Eh bien, je vais toujours aller voir les deux femmes, annonça l'homme aux habits de confection. Cette cité fourmille d'escarpes, j'aimerais y dénicher quelque chose qui justifierait la fermeture de ce fléau public et qui jetterait toute la nichée sur le pavé. Un meurtre et un scandale de « bigornette » déjà cet été, et encore cette nouvelle histoire !

Puis se tournant vers le policeman il lui donna des instructions :

— Allez chercher le fourgon et emportez le corps. Puis revenez ici directement. Il pourrait y avoir des arrestations. Le coroner et moi allons enquêter pendant ce temps-là.

Il se dirigea vers la cité, pensant être suivi.

— Ça va, commandant, qu'est-ce que vous dites de neuf ! cria-t-il.

Le coroner rentra sa grosse personne dans ses larges vêtements, se tourna avec une mauvaise volonté évidente et le rejoignit.

— Bon, acquiesça-t-il, mais tout ce qu'il me faut à moi, c'est un couple de témoins pour identifier le corps à l'enquête.

De l'autre côté de la rue, un petit négrillon se détacha du bas du pilier contre lequel il s'appuyait et s'engouffra à toute vitesse dans l'entrée.

Un instant plus tard, les deux blancs pénétraient dans la cour carrée absolument déserte. Leurs talons sonnèrent avec un son métallique sur les dalles et les murs se renvoyèrent l'écho de ce son. Un chien qui somnolait au soleil s'éveilla en sursaut, regarda autour de lui, l'air affolé, jappa de peur et disparut dans une porte. Tout cela n'était manifestement pas au goût du coroner, qui jeta des regards inquiets :

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Voilà la chambre de la veuve là-bas, si elle n'a pas déménagé. Commençons par aller la voir, dit le détective.

La porte n'était pas fermée au verrou et, sans cogner, il l'ouvrit d'un coup de pied et entra.

La pièce était petite, mais d'une propreté méticuleuse. Sous un édredon blanc reprisé, on pouvait voir la silhouette d'une femme étendue. Deux autres femmes étaient assises près du lit dans le plus profond silence. La forme sous les couvertures gémit.

— Ça suffit, ordonna le détective, et réponds à mes questions !

Le gémissement se tut.

— Où étais-tu hier et la nuit dernière?

La réponse vint, lente, comme prononcée à grand'peine :

— Ji z'ai été malade dans cit lit dupuis t'ois jou' et t'ois nuits !

— Nous l'avons veillée et soignée tout cit temps là ! di l'une des femmes. Et l'autre ajouta : Ci z'est la vérité di Dieu !

— Vous êtes prêtes à le jurer? demanda le coroner.

Trois voix répondirent en chœur :

— Oui, patron nou li jurons.

— Nous voilà bien avancés, dit le coroner à l'autre, un alibi mince... comme l'air !

Le détective le toisa avec un suprême dédain. Puis il s'avança et arracha le drap qui recouvrait le visage de Séréna incrusté dans l'oreiller, inerte comme un masque de terre cuite.

— Tu sais foutrement bien que tu courais dehors hier, cria-t-il. J'ai rudement envie de te faire prendre par le panier à salade !

Un silence.

— Qu'est-ce que tu dis de cela? Puis se tournant et regardant, le sourcil froncé, les trois formes immobiles aux yeux baissés. Eh bien?

Elles sursaurèrent et leurs paupières se relevèrent montrant du blanc tout autour de l'iris. Puis elles se mirent à parler toutes ensemble à l'unisson :

— Nous y jurons au Boun Dieu qui nous z'avons été z'ici avec elle dipuis trois jou'.

— Oh ! Damnation ! dit le détective exaspéré. A quoi bon? autant discuter avec une pleine cage de perroquets !

— Cette femme est à peu près aussi malade que vous, dit-il quand ils furent revenus en plein soleil à son compagnon qui manquait d'enthousiasme. Sa petite exhibition grotesque le prouve à défaut d'autre chose. Mais son cas est très net. Je ne crois pas qu'elle ait tué Crown, elle n'a pas l'air d'être de ce genre-là. Ou elle essaye de s'en tirer sans embêtements, ou elle a quelque chose de tout à fait différent qui lui pèse sur l'estomac. Mais elle a combiné sa petite histoire et on ne l'en fera pas démordre si on ne lui oppose pas de témoins contraires, et cela, vous n'en trouverez pas.

Le coroner n'était pas particulièrement sensible, mais en retraversant la cour déserte il avait une certaine difficulté à dominer ses

nerfs sous le contrôle auquel il se sentait soumis de derrière une centaine de volets baissés. A deux reprises il se surprit à regarder furtivement par-dessus son épaule, et il se hâtait vers la sortie. Mais le détective, acharné à son devoir, le rappela bientôt.

— Voilà la chambre de l'infirme, dit-il, il ne donne pas grand'chose comme témoin, j'ai essayé de le pomper dans l'affaire Robbins, mais il n'a rien voulu dire. Tout de même je voudrais voir un peu la femme.

Il poussa la porte, Bess et Porgy étaient assis près du poêle et mangeaient pour leur petit déjeuner le contenu de boîtes de conserves. Sur le lit, dans un angle, l'enfant reposait.

Porgy s'arrêta de manger, la cuillère à mi-chemin vers ses lèvres et regarda les visiteurs, les yeux de Bess restèrent posés sur la boîte et elle continua son repas.

Le coroner s'arrêta sur le seuil et déploya un grand zèle professionnel faisant semblant d'écrire sur un carnet :

— Quel est votre nom? demanda-t-il au mendiant.

L'infirme l'observa un long moment, notant les fortes proportions de sa silhouette et la figure épaisse mais non dépourvue de bienveillance. Puis il sourit d'un sourire léger ingénu.

— Juste Porgy, dit-il, vous mi connaissez, patron, vous mi z'avez donné des tas di sous dans King Charles Street.

— Bien sûr, vous êtes l'homme au bouc ! Je ne vous reconnaissais pas sans votre équipage, dit aimablement le magistrat. Puis redevenant officiel : « Ce nègre Crown, vous le connaissiez de vue, n'est-ce pas? »

Porgy hésita un moment en lui-même, regarda à nouveau le visage du coroner, et rassuré par ce qu'il y vit, répondit :

— Oui, patron, ji mi rappelle di lui quand z'il venait ici il y a longtemps.

— Vous pourriez l'identifier, je suppose?

Porgy prit l'air absent.

— Vous le reconnaîtriez si vous le voyiez maintenant?

— Oui, patron, ji li connaîtrais.

Le coroner nota cela sur son calepin qu'il referma avec un air de finalité et remit dans sa poche. Pendant ce court dialogue le détective avait examiné la pièce. Le parquet venait d'être lavé et était encore humide dans les angles. Il inspecta soigneusement les lattes de sapin très propres et s'arrêta devant la fenêtre. La partie inférieure du cadre avait été fracturée et plusieurs des petits panneaux de verre manquaient.

— Alors c'est ici que tu as tué Crown, hein?...

Les mots tombèrent dans le silence qui les absorba, leur donnant l'air théâtral et peu convaincant. Ni Bess ni Porgy ne parlèrent. Leurs figures fermées ne révélaient pas la moindre expression. Après une longue minute, la femme dit :

— Ji ni comp'ends pas, patron. Pe'sonne z'ici n'a tué Crown, mon mari z'est tombé par cit fenêtre hiè' quand ses jambes ont lâché. Il est z'infirme !

— Y a-t-il quelqu'un qui l'a vu tomber? demanda le coroner sur le pas de la porte.

— Oh ! oui, patron, répliqua Bess se tournant vers lui, il y avait bien quat' z'hommes dans la rue qui vous li raconteront.

— Naturellement ! encore des témoins ! ricana le détective et, se tournant vers le coroner, il lui demanda d'un ton légèrement sarcastique :

— Cela vous satisfait pleinement, je suppose?...

Le coroner commençait à avoir les nerfs à vif : « Pour l'amour de Dieu, rétorqua-t-il, voulez-vous me faire croire qu'un infirme aurait pu tuer un pareil mâle de cent kilos et aurait ensuite traîné son corps à plus de cent mètres de distance?... Bien, j'ai ce que je voulais en tous cas ; en ce qui me concerne j'ai fini ».

Ils passaient devant la friterie de Maria quand le détective aperçut à l'intérieur quelque chose qui attira son attention.

— Faites ce qui vous plaira, dit-il à son compagnon, mais moi je vais jeter un coup d'œil là dedans. Je n'ai jamais pu tirer quelque chose contre cette femme-là, mais elle a une mauvaise influence sur tout son entourage ; je ne me fierais à elle que quand elle serait au diable où je l'aurais enfin envoyée !

Le coroner poussa un soupir de résignation, et revenant sur leurs pas ils pénétrèrent ensemble dans la boutique. Sur le parquet, juste devant la porte, et tout près, était une flaque de sang. Au-dessus de la flaque était une table et sur la table la carcasse d'un requin. Maria était assise sur un banc devant la table. Quand les hommes entrèrent, elle balança et abattit un énorme couperet. Une tranche se détacha du requin et s'ajouta à une pile de tranches similaires. Un mince filet de sang coula de la table et alla grossir la flaque par terre.

Maria ne leva pas les yeux de sa tâche. A nouveau le couperet se balança et siffla en s'abaissant.

On entendit dans la rue le bruit du fourgon de police qui revenait avec la patrouille.

— Je vais vous attendre dans la voiture, dit avec empressement le coroner qui s'en alla vers le soleil.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Le martèlement régulier du

couperet était assez déprimant et l'enthousiasme de son collègue s'évanouit rapidement.

La clochette tinta. Les sabots firent jaillir des étincelles sur les pavés, et le bras fort mais incertain de la loi se retira pour s'occuper d'autres affaires plus agréables.

Le son du fourgon qui s'éloignait devint confus et cessa.

Catfish Row retint un moment son souffle, puis ses fenêtres et ses portes s'ouvrirent toutes grandes répandant un flot de vie dans cette atmosphère exquise de l'automne. La crise était passée. Il n'y avait pas eu d'arrestations.

Séréna s'avança les bras chargés de sa lessive matinale.

— « Fallait y pas qu'ci soit un pauv' nèg' ! » chanta quelqu'un à gorge déployée. Tout le monde se mit à rire.

Dans la rue, telle un train de marchandises venant à quai, arrivait une file de haquets qui ébranlaient les maisons et faisaient sonner les vitres comme leurs lourdes jantes roulaient sur les pavés.

Bess et Porgy sortirent avec les autres et s'assirent contre le mur. Prenant part à la vie tout en se tenant à l'écart, ils se suffisaient à eux-mêmes, ils ne se joignirent pas à la conversation bruyante ni aux plaisanteries qui volaient autour d'eux. Comme des gens qui viendraient d'accomplir un long voyage, ils étaient heureux d'être là et de respirer librement au soleil. Le bébé dormait dans les bras de Bess et de temps en temps, elle lui chantonnait une berceuse d'une voix douce et voilée.

Un groupe de débardeurs pénétra dans la cour. Leurs fortes dents blanches étincelaient aux rayons du soleil et leurs grands corps de panthère se mouvaient aisément parmi les femmes et les enfants qui se pressaient autour d'eux.

— Z'où sont li filles?... jeta une voix claire et sonore, ci doit êt' qu'elles ni savent pas qui c'est jou' di paye, aujou'd'hui.

Deux femmes assises près de Porgy et de Bess s'avancèrent, se tenant par la taille.

Au bout d'un instant elles se séparèrent de la foule, chacune d'elles dévisageant l'un des hommes avec des yeux admiratifs.

— Li z'hommes et li femmes ci n'est pas la même chose, dit Porgy ; y a un mois cis femmes là vivaient avec leu's hommes à elles. Pis la tempête les a pris. Maintinant voilà qu'elles les ont dijà oub'iés et quelles donnent leu' amour à dis aut' !

— Non, c'est vrai, ils n'y sont pas pareils, répondit Bess, et ti ni comp'endras jamais. Ci deux filles là z'ont dis enfants à fai' viv'. Elle soupira et ajouta : elles sont simp'ment dis femmes et dis nèg'. Elles font li mieux qu'elles peuv' ci tout.

Elle regardait le bébé tout en parlant et quand elle leva les yeux, Porgy vit qu'ils étaient pleins de larmes.

— Mais toi, Bess, toi ti n'es pas comme cila? dit-il avec une nuance d'interrogation très douce dans la voix.

— Ça, c'est pa'ce qui li Boun Dieu n'a fait qu'un seul Porgy, lui dit-elle. N'impo'te quelle femme doit êt' convenab' avec toi. Mais ji dois ti di' la vérité, sans Porgy ji suis tout comme lis aut'.

Une ombre traversa leurs genoux et ils levèrent les yeux. Une buse solitaire s'était détachée du cercle qui avait plané dans l'air pendant toute la matinée et se balançait au-dessus de la cité, balayant presque le rebord du toit sur son passage. Tout à coup l'oiseau releva ses ailes et tendit des pattes tâtonnantes, ouvrit ses serres et se posa sur l'angle du toit, juste au-dessus de la chambre de l'infirme.

— Moun Dieu ! s'exclama Maria assise tout près de là, Crown a envoyé cit buse pou' nous appo'ter du malheu'. Chasse-la, Porgy. Pou' l'amou' di Dieu, chasse-la, Porgy, avant qu'elle ne s'installe.

L'infirme étendit la main et saisit un morceau de brique ; le bonheur avait disparu de son visage et la peur emplissait ses yeux. Balançant son long bras musclé, il lança son projectile qui vint frapper le rebord du toit juste au-dessous de l'oiseau. Avec un battement d'ailes spasmodique, le corps noir se souleva à quelques pieds au-dessus du bâtiment, puis, brusquement revint s'y percher. Un moment il sautilla maladroitement comme si le zinc était chaud au rouge sous ses pattes. Puis il replia ses ailes, rentra sa tête dénudée dans son jabot, et inspecta la cour de ses yeux hautains et malveillants.

— Lance enco' ! cria Maria tendant une autre brique à Porgy. Mais il ne parut pas entendre, son visage tressaillit, il le cacha dans ses mains.

— Pitit ! dit la grande négresse à un négrillon qui regardait l'oiseau, la bouche ouverte. Monte su' li toit avec ton bâton et chasse cit oiseau.

Mais Porgy la tira par sa jupe et elle le regarda :

— Laisse li t'anquille, dit-il d'une voix désespérée. Ci z'est trop tard maintinant et il a choisi ma chamb' pou' s'y percher dissus ! Ci n'est p'us la peine, ti li sais bien, ci n'est p'us la peine !...

*
* *

Le matin suivant retrouva Porgy assis à sa place habituelle devant la porte du bureau d'Archdale. L'automne avait mis une touche d'or

aux chênes de l'autre côté de la rue. De leur balancement doux et tournoyant, ils balayaient le ciel clair et dur, et répandaient des vols de feuilles jaunes sur les passants qui marchaient d'un pas net et relevé.

King Charles Street était pleine d'une foule d'hommes qui se pressaient de se rendre à la bourse du coton et aux grands entrepôts en bordure du quai. Telles les artères d'un vieillard encore vert qui, après avoir longtemps dormi s'éveille soudain à la vie et sent le sang bouillonner dans ses veines, la large voie semblait charrier de la vie et chanter de plaisir.

La ville était d'humeur généreuse. La sébille de Porgy résonnait sans cesse avec un tintement reconnaissant au fur et à mesure qu'une pièce y tombait. Mais l'infirme n'avait même plus son regard de gratitude pour ses bienfaiteurs, en ce splendide matin d'automne.

Il dirigeait ses yeux apeurés et voilés d'un bout à l'autre de la rue et jetait des regards craintifs vers le ciel comme s'il redoutait ce qu'il aurait pu y voir.

Vers midi, un blanc s'arrêta devant lui, non pas pour lui jeter une pièce et passer son chemin. Au bout d'un instant, Porgy ramena sur lui son regard. Le blanc lui tendit une feuille de papier.

— Ci z'est pou' moi? questionna Porgy d'une voix tremblante.

— N'aie pas peur d'y toucher, lui assura l'homme avec un rire. C'est simplement une convocation comme témoin dans l'enquête à propos de Crown. Tu connaissais ce nègre Crown, n'est-ce pas?

Il prit manifestement le silence de Porgy pour une affirmation et continua :

— Et bien, tout ce que tu auras à faire sera de regarder le corps en présence du coroner et de dire qui c'est. On inscrira ce que tu diras.

Porgy essaya de parler, ne put y arriver, essaya à nouveau et finit par murmurer :

— Ji dois z'aller riga'der cit figu' di Crown avec tous cis blancs autou di moi à mi riga'der moi?...

Sa voix était si piteuse que le constable le rassura :

— Allons, courage ! Ça n'est pas si terrible. Je pense que tu as déjà vu des nègres morts. Ça sera fini en quelques minutes.

— Z'il n'y aura pas dis z'aut' nèg' que moi dans la pièce? demanda Porgy.

— Juste toi et Crown, si tu le comptes encore pour un.

Au bout d'un moment Porgy demanda :

— Ji pourrais ti pas z'aminer une femme avec moi? Ji pourrai ti même pas z'aminer ma... ma femme?

— Non, fit catégoriquement le blanc. Il faut que je m'en aille

maintenant, viens simplement dans une heure au tribunal, j'irai au-devant de toi et t'aiderai à monter. Seulement viens sûrement. Si tu ne venais pas, ça serait la prison pour toi, compris?...

Porgy demeura immobile après le départ de l'homme, les yeux rivés aux pavés. Puis un changement brusque se fit en lui. Il embrassa d'un coup d'œil la rue large et propre aux maisons à fenêtres régulières. Pris de panique, il se hissa dans son chariot, tira cruellement la queue de son bouc effaré, et une course cahotée et effrénée commença dans Meeting House Road dans la direction où il savait trouver les forêts à quelques kilomètres de distance.

* * *

Pour beaucoup, la scène qui se déroula au bout de Meeting House Road constitue un épisode délicieusement diabolique, à conter et raconter en y ajoutant quelques touches spirituelles et artistiques.

Pour ceux-là, aux yeux desquels le nègre est entièrement comique en soi, il ne manque même pas un certain caractère scénique facile à dégager.

Car après tout, qu'est-ce qui aurait pu être plus drôle qu'une course parfaitement sérieuse, entre un nègre dans une voiture à chèvre toute démantibulée et le fourgon de police flambant neuf de la municipalité, avec son effectif complet, sonnant sa cloche sans arrêt afin de prévenir de son passage les piétons?...

La fin eut lieu aux alentours du dépôt des wagons et des usines. La rue était pleine d'ouvriers qui fumaient, adossés aux murs ou mangeaient leur déjeuner assis sur le bord du trottoir, aux premières loges, comme ils dirent plus tard dans leurs récits.

Les voitures venaient rarement dans cette région lointaine et Porgy eut la voie presque entièrement libre. Il avait l'air hagard et le visage pitoyablement crispé. Dans sa terreur il tirait sans pitié la queue de son malheureux animal. Les ouvriers attablés sur le trottoir le virent venir et appelèrent des copains plus éloignés, de sorte qu'à son arrivée l'infirme fut salué par les éclats de rire et les lazzi de la foule.

Puis le fourgon de police apparut, tache minuscule au lointain annonçant sa présence par sa cloche. Il grossit rapidement et atteignit la foule bruyante. Alors il sembla que les agents de la loi, eux-mêmes, ne fussent pas insensibles à l'étrange humour de la situation, car le véhicule ralentit nettement et retarda le moment de la capture finale.

Les hautes maisons avaient disparu, et il n'y avait plus devant

Porgy que les petits bungalows bon marché éparpillés dans ce faubourg usinier, et, au delà, aussi illusoire et désirable que le Paradis des Blancs, la masse de la forêt, brumeuse et magnifique dans le halo rosé de l'automne.

Le fourgon passa en tête et s'arrêta brusquement. Les agents sautèrent à bas et, parmi les rires de la foule, soulevèrent chariot, bouc et mendiant et les mirent dans le fourgon. Le cocher fit volter ses chevaux, tourner son fourgon avec un craquement dramatique qui ne fut pas perdu pour la galerie, et le lança, tanguant et roulant vivement dans la direction d'où il était venu.

Porgy tomba en avant, les bras étendus, sur le dos du bouc, et cacha son visage parmi les poils broussailleux à l'odeur affreuse.

Les ouvriers rangés de chaque côté applaudirent et acclamèrent gaiement. Sûrement ç'avait été là un jour épatant ! Il faudrait attendre longtemps pour retrouver de quoi rigoler autant !

*
* *

Quand le fourgon arriva au poste, l'enquête était finie. Cela avait été chose fort simple de se procurer un autre témoin pour identifier le corps. Le jury n'avait pas fait long feu de l'affaire et avait « découvert » que Crown avait trouvé la mort par suite d'une blessure en pleine poitrine reçue de mains inconnues.

Porgy fut aussitôt emmené au poste où la charge de « mépris et injures à la police » fut portée contre lui sur les registres, et il fut enfermé en attendant d'être jugé le matin suivant.

A la lueur du gaz qui sifflait, le recorder dévisagea l'infirme d'un regard las, joignit le bout de ses doigts effilés, lui donna « cinq jours » d'une voix traînante et porta les yeux sur le cas suivant de sa liste matinale.

On hissa à nouveau l'équipage et le conducteur dans le fourgon pour les conduire en prison, à la grande joie d'un groupe d'Américains des États du Nord qui passaient sur le trottoir.

Un policeman à la large figure rouge s'assit à l'arrière.

— Tu bats sûrement tous les records ! confia-t-il à Porgy, avec un froncement de sourcils intrigué, tu te sauves comme si tu avais le diable à tes trousses plutôt que de venir témoigner, et maintenant voilà que tu vas en prison avec une figure des dimanches !...

*
* *

Porgy revint chez lui dans la fraîche splendeur d'un matin d'octobre. Peu de ses amis se trouvaient là pour l'accueillir, car l'ouvrage abondait à ce moment et presque tous ceux capables de gagner un salaire journalier étaient déjà levés et sortis. Il franchit l'entrée, arrêta net son bouc et regarda autour de lui.

Séréna était assise sur son banc, un enfant sur les bras.

Porgy l'observa longuement et une question commença à poindre dans ses yeux. L'enfant se retourna dans les bras de la femme, et ses soupçons se trouvèrent confirmés. C'était bien son enfant, son enfant, celui de Bess. Alors Séréna releva les yeux et vit l'infirme. Elle se leva en grande confusion, serra le petit contre sa vaste poitrine et, sans un mot de bienvenue, rentra dans sa chambre. Puis, comme sous l'impulsion d'une seconde réflexion, elle se retourna, passa sa tête dans l'entre-bâillement et appela très haut : « Oh ! Maria, voilà Porgy qui z'est rivinu, » et elle disparut et lança la porte à toute volée derrière elle.

Intrigué et rempli d'alarme, Porgy dirigea son véhicule vers la friterie et arriva à la porte au moment où Maria en franchissait le seuil.

Elle s'assit sur la marche et son visage se trouva au niveau de celui de l'infirme ; alors elle le regarda droit dans les yeux.

— Où est Bess, dis-moi vite, où est Bess?

La grande négresse ne répondit pas, un frisson ébranla sa lourde carrure. Porgy frappa du poing sur le côté de son chariot :

— Où, où? commença-t-il d'une voix qui se fit tout à coup suraiguë.

Mais Maria plaça une main calmante sur la main agitée de l'homme et la maintint.

— Cis sales cochons l'ont prise un jou' qui ji z'était sortie, dit-elle d'une voix basse et émue. Ti lui manquais beaucoup et cela n'allait pas di tout pou elle pa'ce qu'elle n'avait pas pu savoi' combien di temps ils ti z'enfe'meraient. Ci sacré chien di marinier qu'elle avait jité dans l'eau l'aut' été, a vu qu'elle était toute chose, z'alo il l'a fait boire. Pis ils s'y sont mis une dimi douzaine après elle, et ils l'ont saoulée.

— Mais où est-elle, maintenant, cria Porgy. Ça mi z'es égal si elle z'était saoule. Ji la veux maintinant, il mi la faut.

Maria essaya de parler, mais sa voix refusa d'obéir, elle enfouit son visage dans ses mains, sa gorge fut secouée de sanglots convulsifs. Porgy agrippa son poignet :

— Dis-moi, ordonna-t-il, dis-moi maintinant...

— Les z'hommes l'ont emmenée su' le chaland, gémit-elle. Ils m'ont fait' di' qu'ils z'allaient l'emmener aussi loin que Sawannah et la ga'der là-bas. Alo' Séréna z'a pris li pitit et z'elle va li donner une bonne z'éducation chrétienne.

De profonds sanglots interrompirent Maria, elle demeura un moment assise, la figure cachée entre ses mains. Mais Porgy n'avait rien à dire. Quand enfin elle releva la tête et le regarda, elle fut étonnée de ce qu'elle vit.

L'âpre soleil d'automne entrait à flot par le porche et baignait d'une splendeur ironique la silhouette affaissée du bouc, le chariot ridicule, le corps courbé de l'homme. Dans cette lumière révélatrice, Maria vit que Porgy était un vieil homme. L'attitude tendue qui avait jadis été sa caractéristique, la phase d'adoucissement et de détente qu'il avait connue pendant cet été si rempli d'événements, tout cela était fini, il n'y avait plus qu'un visage affaissé sous le poids de la lassitude, et les yeux de la vieillesse où, seule, s'allumait une faible réminiscence de l'ancien éclat des soleils et des lunes qui les avaient éclairés et s'étaient couchés à l'occident.

Elle contempla l'infirme jusqu'à ce qu'elle ne pût plus supporter cette impression, puis elle rentra en trébuchant dans sa boutique, laissant Porgy et son bouc, seuls, face à face dans l'ironie du soleil matinal.

Du Bose Heyward.

(Traduction de Denise Clairouin).

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

« SI VIS PACEM... »

Le porte-plume avec lequel a été signé le pacte de renonciation à la guerre porte en exergue : *Si vis pacem para pacem.* La formule s'inspire sans doute de généreuses intentions. Il est fâcheux seulement qu'elle accuse une étrange ignorance. Ignorance de l'histoire, car la tradition ancienne avec laquelle on prétend rompre est la nôtre, la tradition latine. et celle qu'on prétend lui substituer réserve aux Anglo-Saxons le privilège de la paix à la manière romaine. Ignorance de la langue latine qui trahit la sagesse antique pour lui substituer un contresens. Le *para bellum* de l'adage n'a jamais voulu dire « prépare la guerre », mais « sois prêt à la guerre ». Cela a une signification très claire. Tandis que c'est purement absurde de proclamer que pour avoir la paix il faut être prêt à la paix.

Ignorance et fatuité, voilà bien le signe d'une époque qui prétend taxer de barbares les temps où Homère et Virgile chantaient les héros et où les fidèles bâtissaient les cathédrales. Les hommes n'ont commencé à s'aimer qu'à partir du règne de Lénine. La ruée vers l'or assure à jamais l'altruisme, et la morale laïque, écrasant les dogmes de la loi divine, ouvre les voies de la seule vraie civilisation : celle du matérialisme pacificateur.

De telles billevesées seraient déjà fâcheuses si elles étaient générales. Elles sont doublement regrettables quand il apparaît que nous en avons le monopole. L'Anglais, l'Allemand, l'Américain se sont bien gardés de desserrer les dents le 27 août. Ils ont tenu pour suffi-

sant d'avoir tiré leur épingle du jeu. Pouvaient-ils espérer que le représentant de la France, seul appelé à prendre la parole, en profiterait pour renier la thèse française? C'est exactement ce qu'a fait M. Briand. Pendant des mois nous nous sommes évertués à réserver les devoirs de solidarité, à réclamer le droit de nous battre pour la défense de l'ordre établi par les traités, et de fonder la paix sur la menace de sanction contre l'agression. Tout cela pour aboutir à quoi? A consacrer publiquement la thèse américaine qui oppose l'interdiction de la guerre à la lutte contre la guerre. A consacrer publiquement la thèse anglaise de la liberté d'action en substituant le blâme moral à l'obligation d'assistance. A consacrer publiquement la thèse allemande en proclamant la supériorité de la nouvelle politique purement pacifique sur la politique ancienne de liquidation de la guerre.

Bagatelle, direz-vous. Des mots, des phrases. Autant en emporte le vent. Nous nous apercevrons demain qu'il n'y a rien de changé et que, si nous parlons admirablement de la conciliation, nous continuerons à pratiquer en action la contrainte. Demandez-en des nouvelles à M. Stresemann qui devait trouver aux acclamations du salon de l'Horloge une ironie assez amère après son petit dialogue de la matinée avec M. Poincaré. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que nous nous empêtrons de plus en plus dans l'équivoque des systèmes contradictoires. En avons-nous tiré de si bons résultats depuis Locarno? Demain plus encore qu'hier on nous demandera de mettre nos actes d'accord avec nos paroles. Et plus que jamais celui qui ne s'exécutera pas sera taxé de mauvaise foi et d'impuissance.

Il est facile d'imaginer ce que M. Streseman a dit à M. Poincaré :

« J'ai enfreint les ordres des médecins. J'ai bravé les impopularités pour être le premier à proclamer que l'Allemagne renonce à la guerre. Geste d'une portée surtout morale bien entendu. Mais l'occupation rhénane en a-t-elle une autre? Cette occupation est réduite à des proportions qui ne permettent pas de la considérer comme un facteur de sécurité militaire, d'ailleurs superflu puisque les glaives sont brisés. Elle ne fait pas entrer un centime de plus dans les caisses du plan Dawes, au contraire elle soustrait des millions aux réparations. Alors un geste moral en vaut bien un autre. Il faut tout de même un peu de logique. Il faut faire cesser une contrainte sans efficacité, mais qui pour les Allemands jure d'une manière criante avec les mots de conciliation et de paix. Il serait bon aussi de déposer votre armure avant de nous étreindre d'amour. »

Il est non moins facile d'imaginer la réponse de M. Poincaré :

« Vous avez mille fois raison, mon bon monsieur Streseman. Il y a

simplement quelques petites objections. Évidemment nous ne craignons plus que vous nous sautiez à la gorge, mais vous parlez sans cesse de reviser les traités. Oh ! dans la forme la plus pacifique. Seulement nous nous demandons comment on pourra combiner le chambardement et la paix. Mais cela regarde M. Briand. C'est au ministère des Finances que je vous reçois. Vous connaissez certainement mon dernier budget : 45 milliards. Pour boucler les comptes j'ai dû prélever un milliard sur vos versements. Simple virement, puisque 7 milliards d'impôts entrent dans la caisse d'amortissement. Les Français paient encore plus que vous. Tout de même vous concevez mes préoccupations pour les budgets futurs, notamment celui de 1932 quand je devrai penser aux nouvelles élections. Il faudrait nous offrir quelque chose. Qu'avez-vous à nous proposer? »

Et M. Streseman de riposter : « Vous nous la baillez bonne. Nous ne pouvons rien, nous Allemands. Mobiliser les obligations industrielles et les obligations de chemins de fer : cela suppose le concours de la finance américaine. Fixer le chiffre définitif du plan Dawes : cela suppose l'ajustement des dettes. Vous n'imaginez pas que les Anglais se résignent à payer indéfiniment les annuités écrasantes de 38 millions de livres de l'accord Baldwin. Croyez-vous que les Américains seront d'humeur à leur faire la moindre concession. Alors?... »

Nous saisissons ici la cinglante ironie du destin qui fait coïncider la signature du pacte de paix avec la tension la plus caractérisée qui se soit manifestée depuis longtemps entre Washington et Londres. Les Américains ne digèrent pas l'entente intervenue entre l'Angleterre et la France au sujet des armements navals. On a beau leur dire que cet accord est digne des plus grands éloges, puisqu'il tend à écarter un gros obstacle à la réduction des armements, qu'il met fin aux divergences de deux puissances dont les malentendus ont troublé le monde pendant des siècles, qu'il laisse entrevoir une limitation des sous-marins, ces engins diaboliques redoutés de tous les maîtres de la mer. Tous ces arguments, qui seraient excellents si la Grande-Bretagne avait accepté l'an dernier, à Genève, la formule américaine des croiseurs, ne valent rien puisque les Anglais maintiennent leur conception de domination de la mer. L'entente avec la France ne peut que leur apporter du renfort.

Il y aurait de bien curieuses déductions à tirer de ce raisonnement. En bonne logique deux combinaisons seules sont possibles. L'Angleterre et la France sont d'accord ou elles ne le sont pas. Pas d'accord, pas de solution du problème des armements. Accord, contre qui? On tourne dans un cercle vicieux. Une entente générale ne peut être que la résultante d'une série d'ententes particulières et

toute entente particulière est interprétée comme contraire à l'entente générale, du moins par ceux qui n'en font pas partie. Ont-ils vraiment tort de se méfier? Rappelons-nous l'expérience de la conférence navale de Washington. *Hodie mihi cras tibi.*

Les Américains ne sont pas les seuls mécontents. Les Italiens n'en pensent pas moins. Mais ils n'ont aucun intérêt à montrer les dents quand le cousin Jonathan se charge de le faire. Et avec quelle vigueur! Le président Coolidge interdit de traiter la question aussi longtemps qu'il ne sera pas rentré à Washington. M. Kellogg a l'ordre formel de ne pas en parler dans son voyage. Ainsi il doit décommander sa visite à Londres. Le temps lui manque pour aller causer avec les Anglais. Mais pas pour aller à Dublin faire des grâces aux Irlandais dont les millions de voix sont les arbitres de l'élection présidentielle, tout particulièrement, à New-York, le fief du candidat démocrate Alfred Smith. En dépit de cette explication électorale, les Anglais ne digèrent pas la préférence donnée à Dublin sur Londres. D'autant que la manifestation n'est pas isolée. Les États-Unis n'ont-ils pas émis la prétention de conclure un traité avec l'Égypte par-dessus le dos de l'Angleterre? Un traité d'arbitrage, bien entendu. Quoi de plus inoffensif? Mais un traité d'arbitrage qui ignore les réserves mises par la Grande-Bretagne à l'indépendance de l'Égypte, le contrôle du canal de Suez, les intérêts essentiels dont M. Chamberlain a prétendu assurer la sauvegarde en adhérant au pacte Kellogg.

Ce n'est pas tout encore. La trésorerie américaine vient de pousser un cri d'alarme. Le déficit menace. Parfaitement. Même dans ce pays de cocagne où depuis trois ans les contribuables se voient octroyer des réductions d'impôts de plusieurs milliards et où la dette a été amortie de 22 milliards de francs rien que dans le dernier exercice. Les chiffres sont là : 101 millions de dollars de recettes en moins et 240 millions de dépenses en trop depuis le début de l'année financière. Mauvaise plaisanterie pour les électeurs. Bien plus mauvaise encore pour les débiteurs européens. Si les Américains se sont montrés exigeants alors que le Pactole débordait de leur caisse, vous imaginez ce que ce sera avec la perspective d'augmentation d'impôts. Les Anglais peuvent faire leur deuil d'une revision de l'accord Baldwin. Ils n'ont qu'à faire des économies sur leurs flottes. Mais l'enchaînement est inéluctable. Pas de revision des dettes, pas de règlement définitif du plan Dawes et pas de réalisation de la politique de conciliation. Anglais, Français, Allemands peuvent se renvoyer la balle. Ils sont coincés dans un engrenage dont les Américains tiennent la vis de pression. Voilà l'envers du film qui a été tiré

le 27 août dans le salon de l'Horloge. En attendant la suite dans la salle de la Réformation de Genève où la neuvième Assemblée des Nations reprend le problème du désarmement.

Le moment est bien choisi. La concorde n'est-elle pas partout à l'ordre du jour? En Chine, à Kovno, à Moscou, dans les Balkans mêmes. Le gouvernement yougoslave ne vient-il pas de ratifier les accords de Nettuno et de réprimer vigoureusement les manifestations qui protestaient contre une politique légale d'entente avec l'Italie? Certes on doit tenir compte aux dirigeants de Belgrade de leurs bonnes intentions. C'est quelque chose de se donner au moins l'apparence de ne pas chercher les diversions au dehors quand on a des complications intérieures plein les bras. Encore faut-il garder la direction du mouvement. Le cabinet Korosec a une belle occasion de prouver son autorité. La mort de Stepan Raditch a décapité l'opposition. Elle laisse les agitateurs croates et autres dans le désarroi des rivalités de personnes et des impuissances de réalisation pratique. Les fauteurs de troubles achèvent de se compromettre en faisant appel à l'étranger. C'est le cas ou jamais de recourir à la vigueur et à l'initiative pour maintenir l'unité nationale. Malheur à celui qui fléchit, surtout quand il est entouré de gens qui ne s'endorment pas. Les Serbes savent ce qu'il leur en a coûté de céder aux entraînements démagogiques. Ils ont fourni à l'Italie l'occasion de prendre de l'avance. Le règlement est maintenant plus difficile. La dernière faute à commettre serait de rester à cheval entre deux politiques en accusant celle d'aujourd'hui de déboires dont la responsabilité incombe à celle d'hier.

La consécration du pouvoir d'Ahmed Zogou en Albanie n'est que la consécration du pacte de Tirana. C'est une suite des erreurs de 1925 et non du retour de sagesse de 1928. Tous les initiés savaient depuis longtemps que le dictateur Arnaute aspirait à la couronne royale et que la préparation de la salle du trône avait devancé singulièrement la consécration de la Constituante, à plus forte raison la ratification des accords de Nettuno. Les Serbes ont mieux à faire que de récriminer. Qu'ils se souviennent plutôt. Ahmed Zogou a été leur homme jusqu'en 1924. Puis il a passé au camp italien. Les mauvaises langues disent que c'est parce que la lire vaut plus que le dinar. Pourquoi le dinar ne s'est-il pas associé avec la lire comme naguère la couronne. On s'associe pour partager les frais. Ainsi l'Italie et l'Autriche ont évité pendant vingt ans les surenchères en Albanie et réalisé l'équilibre de l'Adriatique. Voilà la vraie manière d'assurer la paix.

On dit que M. Venizelos veut l'adopter. Le rusé Crétois a fait une

rentrée éclatante. Il a pu faire sortir des urnes une majorité comme on n'en a pas vu depuis longtemps. Le truc est simple. Quatre années d'absence pour se refaire une virginité et laisser aux adversaires le temps de se démonétiser, contrôler le scrutin, découper les circonscriptions de manière à escamoter les 300 000 suffrages obtenus en novembre 1926 par les royalistes. Ainsi on obtient 224 sièges avec 575000 voix, en en laissant seulement 24 aux 375000 voix de l'opposition. Ce n'est pas plus malin que cela. Il y a de quoi pouffer de rire quand on nous présente la journée du 19 août comme le triomphe de la République. C'est le triomphe de l'Hellade éternelle, capricieuse, fantasque, aussi prompte à s'emballer pour un homme qu'à le renier : Aristide, Constantin, Éleuthère. On en passe.

M. Venizelos doit connaître assez ses concitoyens pour ne pas se faire d'illusions excessives. Le fait est qu'il est maître souverain pour un temps. Quel parti va-t-il tirer de la confiance dans la nuit? Son passé n'est pas précisément de tout repos. Mais il est intelligent, il a l'expérience et soixante-seize ans. On le dit assez disposé à reprendre la manœuvre de M. Michalacopoulos, cherchant à se réconcilier avec les Turcs et à se rapprocher des Italiens. On ne voit guère ce qu'il pourrait faire d'autre, puisque la Yougoslavie est en trouble et qu'on n'a jamais assez d'appuis pour en profiter. Ce qui est bien certain, c'est que nous allons voir dans les Balkans de la politique à la vieille manière. Cela nous changera des pactes.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LA JEUNESSE INTELLECTUELLE IL Y A VINGT ANS

M. Henri Massis vient de réunir, en un volume qu'il a intitulé : *Avant-Postes*, un certain nombre de chroniques qu'il écrivit, il y a bientôt vingt ans, au temps où il menait, avec Alfred de Tarde, sa campagne contre « l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne ». C'est tout un chapitre, extrêmement vivant, de l'histoire des idées avant 1914. Le tableau intellectuel d'une époque, en effet, n'est pas seulement fixé dans les livres. On entre plus profondément dans l'esprit d'un temps, si l'on évoque, autour des livres, les discussions, les enquêtes, les campagnes de presse qu'ils provoquent et qu'ils nourrissent. Les livres qu'on lisait il y a vingt ans étaient signés, entre autres noms, Barrès, France, Bergson, Gide, Claudel, Jammes, Péguy. Ceux qui les lisaient s'appelaient Émile Clermont, Alain-Fournier, Jacques Rivière, André du Fresnois, pour ne citer que des morts. Que pensaient ces jeunes gens des écrivains qui étaient pour eux des aînés et des maîtres? C'est de telles réactions que nous aimons à surprendre dans des documents comme la correspondance de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier ou les notes laissées par Émile Clermont. Les chroniques de M. Henri Massis nous font voir la vie intellectuelle de son temps d'un point de vue un peu différent. Les maîtres qu'il évoque ne sont pas des chefs d'écoles littéraires. Ce sont des maîtres au sens le plus rigoureux du mot, des professeurs d'Université dont les jeunes gens de 1905 et de 1910 attendaient un accroissement de leur culture, un enrichissement de leur intelligence. Or ces maîtres les ont profondément déçus ; l'enseignement

qu'ils donnaient les a soulevés contre eux. Et ce sont ces disciples en révolte qui ont pris le parti de l'intelligence, dans le procès intenté par eux aux guides spirituels qui les avaient trahis. Ainsi M. Henri Massis peut-il appeler chronique d'un redressement le récit de ces disputes et de ces batailles. Car c'est bien au redressement de nos traditions intellectuelles et de notre culture qu'il a travaillé alors avec quelques compagnons. Un véritable drame s'est joué autour de la Sorbonne dans les dix années qui vont de 1905 à 1914, drame dont les acteurs ne savaient pas par quel dénouement tragique il devait être couronné.

Ces acteurs, évoquons-les tout d'abord. Du côté des professeurs, les protagonistes sont des hommes comme M. Gustave Lanson, M. Ferdinand Brunot, M. Charles Seignobos, M. A. Aulard, Gabriel Séailles, Durkheim. Leur carrière est aujourd'hui achevée, et ceux d'entre eux dont l'activité politique n'a pas prolongé la notoriété commencent d'être assez oubliés. En 1910, ils occupent les principales chaires de la Sorbonne. M. Henri Massis fait de leurs personnages des croquis très réussis : M. Gustave Lanson « petit, strict, méticuleux, les yeux perçants et durs derrière le lorgnon, mais la voix calme, ordonnée, coupée de pauses égales ; M. Lanson, apôtre de la méthode, qui en met partout, même dans son débit » ; M. Ferdinand Brunot, « philologue radical-socialiste qui fait du combisme grammatical et se plaît à saboter notre langue, sous le prétexte que le latin est une pédagogie de moine » ; M. Seignobos, « petit, chauve, myope, la mine inquiète et tatillonne, penché sur une énorme serviette bourrée de papiers en désordre », et dont les phrases « extraordinairement boiteuses fourmillent de barbarismes ». Voilà des portraits sans indulgence. Qu'est-ce qui vaut donc à ces messieurs une telle hostilité de la part de leurs élèves?

Avant de répondre à cette question, présentons les élèves eux-mêmes. On peut discerner parmi eux au moins deux groupes, celui des désabusés et celui des révoltés. Les désabusés, le type en est Henri Franck, un jeune israélite mort à vingt ans dont on a recueilli les écrits dans *la Danse devant l'arche*. Il est très reconnaissant à la Sorbonne de ce qu'elle lui a donné. Mais il convient qu'elle n'est pas capable de donner grand'chose. C'est un « office de renseignements » bon à former « quelques cuistres ». Quant à la culture, c'est chose tout individuelle, que chacun mène à sa fantaisie et au hasard de ses découvertes. Ainsi Henri Franck lit-il pêle-mêle Barrès, Gide, Dostoïevsky et Walt Whitman. Ce jeune aristocrate de l'intelligence est un individualiste dédaigneux.

Les révoltés, M. Henri Massis parle en leur nom. Ils avaient abordé

l'Université avec une confiance totale. La déception qu'ils ont éprouvée les atteint profondément. Écoutez parler M. Massis en 1912 : « Nulle génération n'a été aussi maltraitée par ses aînés que la nôtre ; nulle génération ne s'est détachée d'eux avec une telle violence. A cela je trouve plusieurs causes ; les plus profondes sont d'ordre psychologique et moral. C'est toute notre sensibilité qui s'élève contre le despotisme brutal de certains maîtres de la Sorbonne. Ces tenants de la science prirent, il y a une quinzaine d'années, la charge des choses humaines. Des linguistes, des exégètes, des sociologues déclarèrent tout net : « Nous sommes les serviteurs de l'Intelligence et de la Rai- « son ; nous seuls pouvons parler de Justice comme il faut, de la Paix « comme il faut, des Passions comme il faut. Nous sommes les maîtres « à penser. » La jeunesse se pressa pour les entendre, impatiente de vérité et de direction, soucieuse d'augmenter sa science et d'orienter sa vie. Avec mépris, on la mit à la tâche, en lui imposant des besognes mécaniques d'érudition. Elle demandait qu'on lui révélât ce qui était encore vivant dans les œuvres du passé, pour en faire du sang et de la nourriture. On lui ordonna de rechercher dans les auteurs oubliés les sources des grands maîtres. Elle pressentit bientôt que l'érudition, telle qu'on l'entend en Sorbonne, ne consiste qu'à dissiper les soleils dans les brumes. »

Ce reproche que les étudiants de 1910 font à leurs maîtres, de noyer les grandes œuvres du passé dans les travaux d'érudition les plus fastidieux, est à l'origine de toute la querelle. Mais ce n'est pas seulement une question de méthode et de pédagogie. Il y a beaucoup plus grave. Les étudiants ont d'abord l'impression que leurs maîtres escamotent, derrière leurs gloses et leurs fiches, un héritage intellectuel dont la grandeur les gêne. Puis ils s'aperçoivent que cette érudition mécanique a pour but de diminuer certains écrivains dont on voudrait ruiner l'œuvre. On s'efforce de prouver que Pascal est un faussaire, et un professeur s'écrie, en pleine École normale : « Cette fois, nous aurons sa peau ! » Les *Origines de la France contemporaine* sont un livre accablant pour la Révolution : pour s'en débarrasser on rend suspectes les sources de Taine. Mais alors l'esprit critique des étudiants mis en éveil découvre que toute cette machinerie pédante, dressée contre les meilleurs de nos philosophes et de nos historiens, est truquée. C'est avec des textes mensongers qu'on prétendait accabler Pascal. Fausses également, les références relevées contre Taine par M. Aulard. Ces professeurs, de qui leurs élèves attendaient une direction intellectuelle et morale, ont introduit dans le domaine des choses de l'esprit les mœurs des plus bas politiciens. Quelle besogne se sont-ils donc assignée? A quelles fins veulent-ils en venir?

C'est ici que le drame qui se joue autour de la Sorbonne devient singulièrement émouvant. Les professeurs de la Sorbonne sont ouvertement internationalistes, pacifistes, antimilitaristes. S'ils disputent par exemple de l'idée de patrie, ils proclament : « La plus grande vérité est dans l'internationalisme. Je crois que nos patries doivent s'intégrer dans un ensemble toujours plus vaste. La patrie a déjà perdu plusieurs de ses éléments, tel l'élément religieux ; elle en perdra encore, sans que nous puissions prévoir avec certitude le terme de cette dissolution. » Ces messieurs n'ont qu'une inquiétude : les doctrines pacifistes sont-elles solidement enracinées dans notre pays? Une hypothèse est à redouter : « Supposez qu'à un moment critique une panique s'empare des esprits et que des démissions en masse dégarnissent les rangs du pacifisme français, on dira aussitôt en Allemagne : le pacifisme des Français n'est pas sérieux, il n'y a pas à faire fond dessus ! » Ces propos, tenus dès 1907, sont recueillis en 1913 par un des jeunes écrivains qui doivent être mobilisés le 2 août 1914 — on pense avec quelle indignation. Car cette année 1913 est celle où les menaces allemandes ont provoqué le vote de la loi de trois ans. Et il semble que, dès ce moment, certains jeunes hommes aient senti le terrible devoir qui va bientôt leur être imposé. La jeunesse des lycées et de l'Université soutient avec enthousiasme le retour au service de trois ans. Quand on sait la suite des événements, on ne peut relire sans frémir les lignes que M. Henri Massis écrivait le 8 mars 1913 : « Spontanément, unanimement, ces jeunes hommes veulent affirmer qu'ils sont prêts à sacrifier trois années de leur jeunesse pour la vie et pour la sécurité de la France. Et, dans ce printemps de 1913, voici que ces voix juvéniles se mêlent et montent en un chant de confiance. Magnifique sursaut d'une génération qui « a secoué le linceul et le crêpe » et semble avoir juré de relever notre pays aux yeux du monde ! » Plus d'un an avant le sacrifice, la génération qui devait l'assumer l'a prévu et accepté.

Quelle était, en face de cette courageuse résolution, la réplique des pacifistes de la Sorbonne? On la trouve exprimée dans des paroles prononcées par Gabriel Séailles en mars 1913 également : « Des jeunes gens pressés célèbrent leur propre héroïsme avant d'avoir eu l'occasion d'en apporter aucune preuve ; ils n'ont encore versé pour la patrie que l'encre, dont ils ont essayé de noircir des aînés qui valaient mieux qu'eux... *On peut, quarante années durant, mourir pour la patrie sans se porter plus mal.* » M. Massis a noté, quand il a été proféré, cet outrage à ceux qui allaient bientôt mourir. Il en a marqué la date. Aucun texte n'accable davantage les mauvais maîtres dont il a refusé et dénoncé l'enseignement.

Il semble d'ailleurs que la guerre ait tenu à choisir ses premières victimes parmi ceux qui avaient le plus ardemment soutenu la défense de notre culture contre la Sorbonne internationaliste. C'est au deuxième mois de la guerre que meurt Charles Péguy, dont M. Henri Massis écrivait en 1911 : « Il est un de nos chefs dans ce réveil magnifique des traditions nationales », Péguy à qui l'Académie refusait son grand prix de littérature, à l'instigation d'Ernest Lavisse, représentant de l'Université chez les Quarante. Mais autour de lui et de sa *Jeanne d'Arc*, les jeunes de 1910 se groupaient en disant : « Vous nous avez déblayé la route. Vous avez gardé le dépôt sacré et français pour nous le confier. » Ils ne savaient pas, ces jeunes prophètes, quelle solidarité plus terrible les unissait à Péguy qui devait être leur éclaireur sur la route du sacrifice.

C'est cette conclusion sanglante, suspendue au-dessus de ces disputes, qui leur donne une valeur aussi tragique. Elle montre le poids des choses de l'esprit sur le cours de la vie, et qu'il y a des erreurs qui tuent. Les jeunes hommes qui, avant 1914, combattaient certaines idées, luttaient déjà contre la mort dont ces idées portaient la menace. L'histoire évoquée par M. Henri Massis n'est pas moins intéressante, d'autre part, pour les rapports étroits qu'elle présente avec l'histoire qui se fait sous nos yeux. Il n'y a pas à insister sur le rapprochement, qui s'impose à tout lecteur, entre les propos pacifistes d'avant 1914 et ceux que nous voyons aujourd'hui exprimés de toutes parts. Les plus dures leçons sont inutiles. Les expériences les plus sévères sont vite oubliées. Mais ce qui n'est pas moins inquiétant à observer, c'est le chemin accompli, de 1910 à 1928, par les idées que combattait M. Massis. Au temps où la Sorbonne était le dangereux foyer intellectuel qui épouvantait certains étudiants, les cadets de ceux-ci, les élèves des lycées, avaient d'admirables maîtres demeurés fidèles à la culture que l'enseignement supérieur mettait en péril. Il faudrait aujourd'hui se demander si l'enseignement secondaire — sans parler de l'enseignement primaire — n'est pas contaminé à son tour. Le proverbe fameux serait illustré une fois de plus : c'est par la tête que pourrit le poisson. Les mêmes fautes, les mêmes erreurs sont commises aujourd'hui, dit M. Henri Massis, dans l'avant-propos où il nous explique pourquoi il a tiré ces chroniques des cartons où elles dormaient. Ces fautes et ces erreurs, doit-on ajouter, se répandent plus largement maintenant qu'il y a vingt ans. Voilà qui donne à ces *Avant-Postes* une actualité que l'on n'aurait certes pas souhaitée. Mais les faits qui y sont contenus sont de ceux qu'on ne doit pas cesser de tenir présents à la mémoire.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

TROIS VIES DE PEINTRES : DELACROIX, MANET, LIOTARD.

« *Il s'élance sur l'avenue, face au soleil qui l'aveugle. Essoufflé, il s'arrête, renifle, bat des paupières dans l'air fluide et blanc. Et, de nouveau, il court. Mais il dépasse la maison blanche où les petits garçons entrent docilement au son d'une mauvaise cloche. Comme il sera mieux dans l'herbe, à chasser des scarabées! Dans la petite serviette jaune, les livres pèsent du côté de l'école, ils pèsent avec sérieux, lui tirent le bras, mais son désir est le plus fort, le plaisir l'emporte de se conduire comme un homme, d'être le maître de sa journée, de pouvoir se dire : que vais-je faire aujourd'hui?...* »

Ainsi débute le livre que M. Pierre Courthion consacre à *la Vie de Delacroix* (1). Mais cette page pourrait, ce me semble, aussi bien convenir à peindre l'enfance de n'importe quel autre personnage, célèbre ou non : tel est le principal écueil de ces vies romancées, si fort à la mode aujourd'hui, que sous prétexte de faire vivant, de restituer la vie autour du héros mis en scène, le sujet finit par disparaître presque complètement, le champ libre laissé à la fantaisie de l'impresario. Ce que j'en dis n'est pas pour désobliger M. Pierre Courthion, dont j'ai lu le livre avec plaisir, car il aime beaucoup Delacroix, et c'est un mérite pour un biographe. Mais il est permis

(1) Pierre Courthion, *Vie de Delacroix* (N. R. F.).

de se demander si des ouvrages de cette sorte, écrits pour satisfaire au goût du lecteur de ce temps, sont d'une bien grande utilité, et s'ils ne vont pas précisément à l'encontre de l'objet qu'on s'était fixé, qui était de faire connaître, avec exactitude et vérité, la vie de l'homme illustre sur lequel on avait arrêté son choix ; de faire connaître sa vie, d'expliquer son œuvre, d'étudier son caractère, bref, de fournir audit lecteur tous les éléments d'information qu'il peut désirer de rencontrer, réunis et mis en lumière dans l'ouvrage qu'on lui donne en main. La plupart du temps, nous observons tout le contraire : et qu'à une présentation claire et objective du sujet, les auteurs de vies romancées substituent, par une fatalité inhérente au genre, un récit purement subjectif, qui n'apprend rien. C'est le reproche que j'adresserai au *Delacroix* de M. Courthion, lequel a négligé de nous faire savoir en quoi l'auteur de *Dante et Virgile aux enfers* est un grand peintre. A demeurer hypnotisé sur la *vie* de ces prodigieux créateurs, on finit par perdre à peu près complètement de vue le principal, qui est leur *œuvre;* et quand leur vie est sans autre événement qu'un travail acharné, sans autre passion que l'unique exercice de l'art, il se trouve qu'on aura donné toute son attention à l'ombre, et laissé la proie s'évanouir. M. Courthion nous rappelle bien que Delacroix fut l'ami de Chopin, de Stendhal, de Mme Sand, qu'il a fait un voyage au Maroc, et qu'il en revint complètement renouvelé : mais on eût aimé des dates, des détails et des circonstances ; d'autant que le peintre a écrit un magnifique *Journal*, qui renseigne déjà parfaitement sur ce qui nous importe le plus de savoir quant à ce pathétique génie, à ses ambitions, à ses luttes. Ce qu'il y fallait ajouter, à ce *Journal*, c'était un éclairage documentaire et critique, qui l'eût à la fois expliqué et complété dans ses parties obscures ou volontairement voilées par l'artiste lui-même. Ainsi le problème de sa naissance, puisque, à en croire M. Courthion, elle aurait si fort tourmenté le peintre de *Sardanapale* et du *Massacre de Scio*, qui cependant n'en a rien dit.

Mais M. Courthion se borne à enregistrer sans discussion le fait que Delacroix était le fils de Talleyrand : il va même jusqu'à supposer que Delacroix aurait découvert tout seul, et fort jeune, cette peu flatteuse parenté, en regardant un daguerréotype, et conclu d'après la ressemblance de ses propres traits à ceux de l'ancien évêque d'Autun. On remarquera en passant la fragilité de la conjecture à l'inexactitude matérielle du détail : Talleyrand est mort en 1838, un an avant la découverte qui rendit Daguerre célèbre ! Tels sont les inconvénients du romancé et du mépris de la chronologie... Ce que l'on eût aimé savoir de cette hypothétique filiation, déjà indiquée

par Caroline Jaubert dans ses *Souvenirs* et étudiée depuis par maints curieux, le nouveau biographe de Delacroix ne nous en dit malheureusement rien : ni les circonstances, ni les possibilités, ni les probabilités, ni les objections. Il accepte un fait, le juge romanesque, comme tel, aussitôt l'admet, sans le justifier par la moindre raison, et laisse le lecteur étonné, mais parfaitement insatisfait. A cet égard, remarquons encore en passant les singulières libertés que le « romancé » prend non seulement avec l'histoire, mais encore avec la psychologie : le roman a plus de scrupules, et tiendrait pour une faute grave de ne pas expliquer un détail aussi important de la vie d'un de ses personnages... M. Courthion, d'ailleurs, dans une note qui termine son livre, observe que « le mutisme gardé par Delacroix à ce sujet et le défaut de documents plus détaillés l'ont amené à *interpréter* cette naissance mystérieuse ». La bonne foi de M. Courthion n'est pas en cause : mais l'aveu est à retenir et, pour moi, je le trouve grave. Où mènera *l'interprétation*, si l'on accepte ce système en matière de biographie?... A ce compte, je me chargerai sans effort de vous démontrer que Molière est le fils de Shakespeare, et que Napoléon descend de Jeanne d'Arc : d'où sa haine bien connue contre les Anglais, ou *vice versa*.

* * *

Est-ce à dire que le genre des « Vies » soit à répudier complètement? Du tout. Nous en avons lu d'excellentes, au nombre desquelles nous ferons volontiers rentrer *la Vie de Manet* (1), que vient d'écrire, avec beaucoup de goût, de précision et de précaution, M. Albert Flament. Ce que je goûte dans son livre, c'est qu'il ait su parler d'un peintre, en peintre. M. Flament qui, avant de devenir l'un de nos plus avisés mémorialistes, a commencé par travailler dans un atelier (il lui en est resté quelque chose, le sens de la touche et du trait, et l'habitude de bien voir), M. Flament connaît le métier, sa technique. Il n'en a pas inutilement surchargé son *Manet*, mais pas un instant il ne nous laisse oublier que celui-ci fut un peintre, l'un des plus grands du dernier siècle. Il a aussi, avec beaucoup d'habileté, restitué autour du personnage l'atmosphère dans laquelle il a vécu, le mouvant spectacle du siècle et de la rue autour de lui; tout ce décor parisien du second Empire, que Manet a eu sous les yeux, et qu'il a si passionnément transporté dans son œuvre. De sorte qu'on a l'impression, en lisant le texte de M. Albert Flament, si coloré, si

(1) Albert Flament, *la Vie de Manet* (Plon).

vrai de ton, de feuilleter un livre illustré : mais les images sont en prose.

En quoi réside le génie, *la Vie de Manet* ne le dit pas : c'est toujours là l'inexplicable. Cependant l'homme est bien vivant devant nous, dans son étonnante singularité. Ce révolutionnaire, qui fit scandale, est un bourgeois. Il n'a pas eu, comme tant d'autres, à lutter pour le gain du pain quotidien. Ce n'était pas un misanthrope. Aimable garçon, spirituel et sans amertume, il n'a pas éprouvé ces grands sentiments idéalistes qui font désirer à certains un complet renouvellement de l'univers, des mœurs, de la société. Ce peintre ne fut rien que peintre, il n'a pas de colonne Vendôme déboulonnée sur la conscience. Seulement, il a voulu peindre ce qu'il voyait, que les autres n'avaient pas su voir avant lui, et donner droit de cité dans la poésie picturale à toute une réalité crue de tous les jours, sans égard à l'opinion du spectateur contemporain qui en fut d'abord fort choqué : d'où tant de résistance, et si longue, contre ce tranquille et brutal novateur. Et il a fallu bien du temps pour apercevoir que cette réalité si triviale, transfigurée au prisme de cet œil extraordinaire, était d'une qualité picturale de premier ordre. Aujourd'hui encore, nous sommes quelquefois heurtés par cette apparente absence de choix dans les sujets que ce peintre impose à notre admiration : mais il substitue à cette notion une si éclatante beauté matérielle, due à la consistance de la couleur, à la richesse de la pâte, à la vigueur du trait, à la multiplicité des rapports, que cette réussite nous émeut physiquement, la peinture ainsi pratiquée exerçant sur l'œil un pouvoir comparable à celui que la musique a sur l'ouïe et le système nerveux qui en dépend. Manet serait d'ailleurs l'occasion de chercher à savoir ce que c'est que le réalisme dans l'art : si le réalisme est une soumission mécanique et totale de l'artiste à la nature, ou s'il n'y faut pas voir plutôt une certaine disposition de l'esprit à l'égard des thèmes que l'art se propose de traiter. Ce caractère préconçu, cette volonté de rendre les choses en les accentuant dans un certain sens, c'est bien le propre de Manet, peintre d'atelier plus que de plein air ; ou plus exactement, qui n'a peint ses scènes de plein air qu'à l'atelier. Ainsi le fameux *Déjeuner sur l'herbe*, le *Balcon*, ou l'*Exécution de Maximilien*, cette scène si crue et si terrible, composée à loisir d'après un croquis de journal illustré. Telle anecdote, rapportée par M. Albert Flament, est aussi bien significative au sujet de ce réaliste-type : ayant besoin d'une note de couleur nécessaire à l'orchestration d'une de ses toiles, *la Chanteuse des rues*, il imagine d'y placer une poignée de cerises bien éclatantes, bien succulentes au regard. Mais ce n'en est pas la saison — et Manet se contentera de

cerises artificielles, qu'il envoie chercher chez une modiste. Je ne pense pas que le trait ait été inventé par M. Flament, et l'on ne peut douter qu'il ne soit parfaitement authentique (1)... Il montre combien l'imagination de l'œil conserve de pouvoir chez un tel artiste, capable de réinventer le vrai : ses cerises peintes donnent envie d'étendre la main pour les saisir. La réalité serait donc plus vivante dans l'esprit du peintre que dans l'objet qu'il a sous les yeux, et qui n'est pour lui qu'un prétexte. De même, cet air d'Espagne, répandu si voluptueusement dans toute son œuvre, préalable à tout voyage dans la Péninsule... Il est vrai pourtant qu'avant d'être peintre, à vingt ans, il a navigué jusqu'au Brésil ; et que ce lumineux souvenir suffira à chauffer sa palette future, comme le voyage manqué de Baudelaire aux Indes (il n'a pas dépassé l'île Bourbon) suffit à parfumer d'une si étrange saveur les poèmes de cet autre imaginatif-réaliste. Au reste, chez Manet, l'invention est nulle, la culture tout à fait absente. Il ne lisait point, il ne s'attardait pas dans les musées, l'histoire ne lui parlait pas : seulement il avait le sens de la vie, une sensualité sans borne, la compréhension profonde du spectacle immédiat des êtres et des choses. Cela suffit à faire un peintre, pour peu qu'il ait l'habileté apprise de la main ; et dans l'esprit, cette mystérieuse chambre noire où l'univers se recompose aux couleurs particulières de cet esprit. Mais comment s'effectue cette chimie, c'est ce qu'on ne saurait expliquer ; c'est le mystère du génie.

* * *

Entre tant d'autres écrits biographiques ou critiques consacrés à des peintres — l'*Albert Dürer*, de M. Pierre du Colombier, le *Goya* de M. Pierre Paris, le *Prudhon* de M. Raymond Regamey, — j'en voudrais signaler encore au moins un, qui me paraît correspondre au plus parfait modèle de ces sortes d'ouvrages, le plus propre à instruire ou à renseigner l'amateur. C'est le petit volume où M. François Fosca (2) nous entretient de Liotard. Rien de plus clair, de plus aisé, de plus nourri : rien de moins prétentieux non plus que ces cent cinquante pages riches de savoir, de vues ingénieuses et d'idées, où tout est dit sur ce petit maître, ou indiqué sans éloquence, avec mesure et discrétion. Cette mesure était d'ailleurs convenable à l'égard du

(1) Autre inconvénient du romancé : ce genre n'admettant pas les références, le lecteur, que ce trait des cerises artificielles intéresse, demeure dans l'incertitude, et ne saura jamais s'il s'agit là d'un détail vrai, ou d'une invention gratuite du biographe. Le lecteur aurait tout de même le droit de savoir !

(2) François Fosca, *Liotard* (André Delpeuch).

pastelliste genevois, qu'il importe de ne pas surfaire pour le goûter plus sûrement, et qui ne saurait venir qu'à son rang, après Latour et Perroneau. Portraitiste fort répandu à travers l'Europe du dix-huitième siècle, l'œuvre abondante de Liotard constitue pour sa part un témoignage psychologique des plus appréciables sur son temps : et il a au moins un incontestable chef-d'œuvre à son actif, qui est le célèbre portrait de *Mme d'Epinay*, qu'on admire au Musée d'art et d'histoire de Genève, en camisole bleue à demi voilée de dentelle noire, si vivante et si spirituelle, le visage incliné et le doigt au menton. Liotard ne transfigure pas. Il est exact, il ne se soucie que d'être vrai. Mais parfois, par l'arrangement du détail, le bonheur de la mise en page, la compréhension du modèle, il parvient à se dépasser lui-même, comme dans cette effigie de *Mme d'Epinay*, comme dans les deux admirables morceaux du musée d'Amsterdam, le portrait de *Mrs. Tyrrell* et la délicieuse *Comtesse de Coventry*, assise sur le coin d'un sopha, et se détachant de trois quarts sur l'uniformité d'un mur nu, dans une coloration si délicatement argentée qu'elle fait justement dire à M. François Fosca que cet inoubliable pastel est digne de prendre place à côté des toiles de Ver Meer. Telle autre réussite de Liotard, comme son émouvant *Paysage des environs de Genève* (également à Amsterdam), fait encore penser à Corot : c'est un bon signe pour un artiste que ces ressemblances, ou ces parentés hors de son temps, quand il en est, d'autre part, un témoin si fidèle et si marqué ; elles montrent ses prolongements et sa souplesse. La vie du bonhomme Liotard est, au surplus, fort pittoresque. Caractère original, d'humeur vagabonde, il a longuement vécu en Turquie, promené de capitale en capitale son regard curieux, ses appétits, sa boîte à poudres colorées, matériel fragile, susceptible pourtant de durée. Il a noté aussi ses vues singulières sur son art, observateur doué de critique, technicien capable d'idées, dont quelques-unes, au reste, sont bizarres et mériteraient discussion. Mais le personnage a en lui-même de la saveur, et nous savons gré à M. François Fosca de l'avoir campé devant nous avec une si pénétrante sympathie ; plus encore, de nous avoir si courtoisement appris ce que nous ignorions. Qu'on voudrait donc pouvoir en dire autant de tous ceux qui se piquent de critique d'art !

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL FAURE

M. Paul Faure est né à Périgueux le 3 février 1878. Le Périgord n'est pas une terre d'apôtres. Pourtant M. Paul Faure a la réputation d'un apôtre. D'un croyant d'abord. La fortune a souri à son berceau. Il a grandi dans la facilité d'une jeunesse brillante, et c'est volontairement qu'il abdiqua l'égoïsme bourgeois de ses jeunes contemporains. Ainsi donc, de cette terre de Gascogne et du Périgord où tant de pauvres hobereaux, unissant à des trésors de finesse sceptique une ambition parfois très libérée, grandissent pour les aventures hasardeuses et les récompenses matérielles, il s'est trouvé un jeune châtelain qui s'est délibérément voué à la prédication de l'évangile marxiste, à la conduite des foules prolétariennes pleines de menaces et de revendications, et qui, partageant leurs efforts, leurs espoirs, leurs colères, a décidé de mener une vie de travail austère, d'abnégation et d'activité désintéressée. Il est permis de se demander souvent si l'histoire, vérifiée dans ses grandes conclusions, a tort à ce point, ou si une exception qui confirme la règle peut être à ce point aussi sensationnelle.

Observons M. Paul Faure. Il a sa légende. Il a sa définition sommaire, superficielle et définitive, comme beaucoup de contemporains notoires. Comme Paul-Boncour est généreux, distingué et courageux, comme Renaudel est sectaire, gaffeur et fanfaron, comme Léon Blum est subtil, néfaste et destructeur par plaisir, Paul Faure est doctrinaire, intransigeant et brave. Il est celui qui, dans un parti de participation, obligé à des cuisines suspectes, maintient intact l'idéal, sauve l'honneur et

protège l'avenir. Il est, tranchons le mot, dans ce parti où la monnaie de Jaurès s'éparpille en tant de billon sonore, l'héritier hautain, inflexible et vénéré de Jules Guesde. C'est cela exactement. Jules Guesde, avec son air de patriarche, sa maigreur ascétique, ses mains sèches et noueuses, siégeait silencieusement à la Montagne, et rappelait sans relâche aux guesdistes soucieux alors de défense républicaine, de dreyfusisme, de bloc et de cartel, que le guesdisme est une doctrine de lutte de classes, et qu'un évangile ne peut être fécond, ne peut remuer et soulever les masses, et transformer le monde, que s'il demeure un évangile, sans compromission, sans complaisance, sans défaillance, et sans participation aux jouissances et aux vanités du monde. Il regardait parfois Jaurès avec une muette réprobation et, disons-le sans ambages, avec un secret mépris et une tristesse tempérée d'orgueil. Paul Faure n'est point d'une maigreur ascétique : il n'a pas un long nez mince, une barbe vénérable, des mains noueuses et sèches. Il est petit, râblé, énergique, combatif, et mêle systématiquement à un sérieux étudié de pontife une vivacité méridionale invincible. Mais il est un peu Jules Guesde. Il a la réputation d'un Jules Guesde. Il faut des Guesde, dans un parti qui risquerait, à force de Barthe et de Paul-Boncour, de n'être plus un parti. Il en faut. Il en faut à tout prix. S'il n'en reste qu'un, Paul Faure sera celui-là.

Les bourgeois, donc, n'ont qu'à se tenir. Libre aux puérils optimistes de l'armée centriste de déplorer que le socialisme à la manière de Boncour ne soit point représenté, aux côtés de Marin et de Tardieu, dans le ministère national. Libre aux sociologues radicaux du Cartel d'affirmer sans danger la solidarité socialiste, parce que le Cartel a domestiqué, appauvri le socialisme, fait de tant d'élus marxistes de Castres, Lavaur, Narbonne, Béziers, Brignoles ou Castelsarrazin avec de bons viticulteurs cossus, rassurants pour les coffres-forts, croquemitaines en paroles seulement, et amoureux — pas plus — du beau rouge et de la belle sonorité des notes graves.

Paul Faure est là. Il maintient la liaison avec le communisme. Le communisme, c'est le marxisme intégral, réalisé. Il a une vilaine apparence par son mot d'ordre pris à Moscou, son allure agressivement antinationale, sa propagande maladroite. Mais les frères égarés dans cette église sont tout de même, au fond, dans la vérité. Un vrai socialiste est plus près des communistes que des radicaux, bourgeois conservateurs, poincaristes honteux, sectateurs de Painlevé et de Sarraut, qui sont des réactionnaires. C'est qu'il n'y a pas à plaisanter. Ce Gascon intuitif et durement réaliste, comme tous les Gascons, a bien compris cela : que le verbiage révolutionnaire du Midi était, comme on dit, de la bouillie pour les chats, et qu'au train dont allait le parti, avec Renaudel, Bon-

cour et Barthe, et même Vincent Auriol, qui veut être ministre des Finances, il perdait sans retour sa clientèle ouvrière, prolétarienne, sa forte clientèle de lutte de classes, sa clientèle solide de l'atelier, de la mine, de l'usine, sa clientèle révolutionnaire, active, vigoureuse, sa raison d'être, pour tout dire. Et il a crié casse-cou. Et il s'est efforcé de rendre confiance à ces troupes-là, et de leur montrer que le seul but du guesdisme n'était pas de constituer un cabinet Herriot ni de faire plaisir à la Dépêche de Toulouse. *Paul Faure, qui avait été militant en Dordogne, n'a point été prophète dans son pays. Il s'est fait élire en* 1924 *dans la Saône-et-Loire, lorsque le socialisme a pris là-bas, dans le bassin minier de la Saône, une revanche du désastre de* 1919, *qui avait balayé les Bouveri, les Théo Bretin, les Jean Bras. En* 1928, *au Creusot, il faillit être victime de la tactique communiste. Mais les communistes lui rendirent d'un coup toute sa politesse, et lui donnèrent leurs voix. Paul Faure, qui avait un adversaire national, le battit au deuxième tour avec les voix communistes, dont la rigueur fléchit ce jour-là, dans le périmètre du Creusot. Et tandis que Léon Blum tombait assez héroïquement sur le champ de bataille centriste, Paul Faure se tirait de l'aventure, seul de son espèce, trouvant grâce devant ceux-là qui n'avaient même point fait grâce à Lebas.* Non bis in idem... *Cela ne vous dit-il rien?*

Paul Faure ne serait-il point le dur et inflexible doctrinaire qu'on se figure un peu sommairement? Serait-il donc, lui aussi, infecté du virus politique, conquis par la tactique, éberlué par la manœuvre, en mal de motions d'unanimité, et nègre blanc, pour tout dire, comme les autres? N'y a-t-il plus vraiment de Marx et de Jules Guesde dans le prolétariat socialiste? Ou, plus exactement n'y a-t-il vraiment que Bracke, qu'on déconsidère, par avance, comme un maladroit, un myope, et un gaffeur? Redoutable conclusion. Mais pourtant? Pourtant, Paul Faure ne veut point qu'on se brouille sans esprit de retour avec les communistes, et il rappelle infatigablement, reconnaissons-le aux marxistes, qu'il existe un marxisme. Mais veut-il davantage qu'on se brouille avec les radicaux? Il morigène bien les radicaux, certes. Mais pas mieux que Blum ou qu'Auriol. Auriol les morigène avec une tendresse affectueuse qui ressemble à de l'amour. Blum les morigène avec une verve haineuse qui les rappelle au devoir plutôt qu'il ne les excommunie comme réactionnaires et bourgeois. Paul Faure les morigène, prenons-y garde, en Méridional subtil, et en tacticien adroit. Je veux que ceux que ces questions intéressent lisent attentivement, en pesant les mots, ses dernières interventions et motions. A Bruxelles, notamment. Tacticien donc! Mais oui. Et jouant, quoique avec une prudence pleine de réserve, sur les deux tableaux. Rendons-nous à l'évidence. Paul Faure est un doctrinaire en saindoux. Un Thraséas de carton. Un d'Artagnan. Un Guiche. Un

homme de son pays, quoi! Plus intéressant ainsi, sans doute. Et plus intéressant surtout de démontrer par son exemple que la psychologie historique n'a pas tort. C'est un Gascon. Un Gascon taciturne, prudent, et qui réfléchit — comme il y en a beaucoup. C'est un Gascon. Et vraiment il faut rendre à César ce qui est à César. C'est Bracke qui est le doctrinaire immaculé. Et voici démontré que, pour jouer ce rôle, il ne faut pas être né plus bas que la Loire. Et encore!...

★★★

Du théâtre au sport.

Les Jeux olympiques d'Amsterdam ont commencé par une séance dont on peut dire par métaphore qu'elle fut théâtrale ; après quoi, le même jour, ils se continuèrent par une véritable représentation théâtrale, curieuse à plus d'un titre.

La séance à caractère théâtral fut celle de l'inauguration. Le prince consort de Hollande la présidait. Le prince consort, et non pas la reine régnante. Celle-ci n'avait pas voulu braver l'hostilité déclarée des protestants, qui opposaient une hostilité systématique aux jeux, qu'ils déclaraient sataniques. Mais, d'autre part, la Hollande avait trop à gagner en l'affaire, et si la majorité des habitants est protestante, elle est aussi commerçante par nature, dans un pays sans industrie qui tire ses ressources de l'élevage et du métier de roulier des mers. Le préjugé religieux composa avec le désir de recevoir les étrangers. On laissa protester les fanatiques, et l'on trouva cette solution ingénieuse d'utiliser le prince consort sans engager la personne royale.

Le soir, ce fut lui encore qui présida la représentation théâtrale donnée au stade par les étudiants d'Utrecht. Que s'était-il passé entre la séance de l'inauguration et le spectacle du soir, les rapports officiels ne l'ont pas dit, de sorte qu'on ignorera toujours pour quelles raisons mystérieuses le prince se fit attendre trois quarts d'heure. N'a-t-il donc pas entendu parler d'un nommé Louis XIV, qui définissait l'exactitude la politesse des rois? Les Hollandais eux-mêmes, qui sont gens placides, commençaient à manifester ; car ils sentaient l'inconvenance de donner aux étrangers, dès le début, une si fâcheuse impression. Quand Son Altesse eut daigné abandonner ses occupations en faveur des invités qui l'attendaient, on vit représenter *Iehnaton*.

Ce personnage est connu même de ceux qui ne suivent pas les travaux récents de l'égyptologie, depuis que la presse dite d'information a raconté des romans-feuilletons rocambolesques sur les fouilles qui ont amené au jour cette partie encore inconnue de l'his-

toire des dynasties thébaines. Son nom véritable était Amenophis IV, et il régnait sur un vaste empire qui comprenait des races de langues et de religions différentes. Il conçut l'idée singulièrement hardie et originale de fondre ces peuples divers dans le culte d'un dieu unique. Il inventa une religion et tenta de l'imposer par autorité. Le dieu qu'il avait imaginé de proposer était Aton, le soleil. Tous les peuples, pensait-il, pouvaient s'unir dans l'adoration de cette universelle puissance.

C'était là un de ces raisonnements abstraits, qui semblent fondés en logique, et qui se brisent contre la nature du cœur humain. Le dieu ainsi conçu n'était qu'une idole, une figure, son culte une idéologie. Le roi, qui s'était proclamé pontife du culte nouveau sous le nom d'Iehnaton, ne réussit qu'à fédérer contre lui tous les tenants des anciens cultes. Les prêtres d'Amon, le dieu national qu'on détrônait, organisèrent la révolte ouverte. Le peuple les suivit parce qu'il était habitué à communiquer familièrement avec des images du divin, nombreuses, toutes mêlées à la vie, autrement aisées à saisir que cette unité figurée par un disque solaire. Enfin, il manquait à ce dieu unique tout ce qui nourrit la mystique sans laquelle il n'est pas de religion possible. Les hommes ne reçoivent pas un dieu abstrait tout fait. Tout porte à croire que le dessein d'Amenophis était beaucoup plus politique que mystique : on échoue toujours quand on confond la religion avec la politique. On n'impose pas plus une religion par autorité politique qu'une politique par autorité religieuse.

Du moins, l'erreur d'Amenophis n'est pas commune, et ce roi dont on avait tout oublié a tenté un des plus étonnants desseins que puisse concevoir un homme. Il était naturel que son aventure séduisît l'imagination, et que celle-ci fût sollicitée de représenter d'une manière ou d'une autre ce drame vrai apporté par l'histoire.

Les étudiants de l'université d'Utrecht en ont tiré un spectacle conçu de telle sorte qu'on a pu avoir l'idée de l'associer aux Jeux olympiques. Sur une sorte de scénario rédigé par l'un des leurs, ils ont représenté la tragédie d'*Iehnaton* en mêlant le lyrisme, la mise en scène et la gymnastique. Les deux derniers éléments l'emportant de loin sur le premier. Au reste, l'auteur lui-même déclare qu'il n'a guère fait que traduire les inscriptions, et que ce ne sont presque que des textes originaux que déclament les récitants ou les chœurs. Autour de ce fil conducteur assez aminci, ce sont des mouvements de foule qui traduisent le drame, réglés en plein air selon la discipline d'ensemble qui préside aux exercices des sociétés de gymnastique.

Ainsi conçu et réalisé, le spectacle ne laisse pas d'être curieux et même impressionnant. Sur la pelouse verte du stade, dans la lumière des projecteurs à laquelle la lune venait s'associer, ces vastes masses de couleurs rythmées donnaient aux yeux un plaisir vif en même temps qu'elles sollicitaient l'esprit. Cette jeunesse universitaire, ayant à représenter un drame qui intéresse et engage au plus haut degré

la pensée, imagine et met au point au prix d'une merveilleuse patience un étrange spectacle lyrico-sportif. Qu'avait-il à faire avec les Jeux olympiques? Les jeunes athlètes américains doivent assez peu se soucier des profondes leçons qu'apporte l'erreur d'Amenophis. La nation hollandaise doit faiblement s'intéresser à cette aventure très riche de sens philosophique, mais totalement dépourvue pour elle de sens national. Enfin, il est nécessaire de relever la confusion qu'on établit entre l'art et le sport. Elle part d'une bonne intention, mais ce n'est pas une excuse. Au contraire. La plupart des confusions sont, comme l'enfer, pavées de bonnes intentions. Les jeux sportifs sont fort beaux en soi, tout à fait capables d'intéresser un artiste ou un intellectuel et même au besoin de les inspirer. Mais à condition qu'ils restent ce qu'ils sont et qu'ils ne cherchent pas à usurper. On a décerné des titres de champion olympique pour la littérature contemplative et pour la littérature épique, pour la musique, pour la sculpture en relief et pour la sculpture en ronde-bosse, pour l'architecture urbaine et pour les « projets d'extension ». Tout ceci constitue un regrettable carnaval. On est hanté par le souvenir de l'antiquité grecque, dont on a pu dire qu'elle faisait concourir tous les arts à la représentation de la vie humaine dans le drame, tandis qu'elle les associait d'autre part aux jeux athlétiques en même temps que la religion et le sentiment national. Ce dernier point mériterait d'être débattu à part et ailleurs que dans une chronique consacrée aux choses du théâtre. Quant au drame, on fera remarquer que chez les Grecs, les arts ne servaient que d'auxiliaires subordonnés à la parole, tandis que dans le drame olympique d'Amsterdam, c'est la parole qui joue le rôle de la servante subordonnée aux figurations rythmées. Si cette vue était le fait d'une société de gymnastique comme les Sokols de Bohême, elle paraîtrait normale. On signale avec curiosité qu'elle est le fait de la jeunesse universitaire d'une nation qui, depuis Érasme et Juste Lipse, a toujours tenu un rôle dans la civilisation de l'Occident.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le pacte Kellogg. — *Le pacte de mise de la guerre hors la loi est signé solennellement le 27 août, dans le salon de l'Horloge, au quai d'Orsay, par MM. Briand, Stresemann, Kellogg, lord Cushendun, Manzoni, Ouchida, Benès, Zaleski, Hymans et par les plénipotentiaires de l'Irlande du Nord, de l'État libre d'Irlande, de l'Inde, de l'Australie, du Canada, de l'Union sud-africaine et de la Nouvelle-Zélande.*

La signature a été précédée d'un discours de M. Aristide Briand qui constate que, « pour la première fois, sur un plan général et absolu, un traité véritablement consacré à l'institution même de la paix, inaugurant un droit nouveau, dégagé de toutes contingences politiques, pose des prémisses au lieu de conclusions ».

Le même jour, l'ex-chancelier du Reich, M. Marx, prononce un discours à Hofgastein (Autriche), dans lequel il déclare : « Chaque fois que nous, Autrichiens et Allemands, sommes réunis, nous sentons toujours que nous sommes proches parents... Nous avons la conviction que, pour nos deux pays, doit venir et viendra, certainement, le jour où nous pourrons célébrer cette communauté de race. Liés par le sang et par le cœur, nous ne pouvons pas être séparés par des traités. »

— Le pacte Kellogg est communiqué, aussitôt après sa signature, aux puissances non signataires, qui sont invitées à y adhérer (28 août).

— Adhèrent aussitôt le Danemark, la Bolivie, l'Autriche, le Pérou, le Libéria, Costa-Rica, Saint-Dominique et Cuba (30 août).

Les Soviets, dans une longue note pleine de récriminations, déclarent également donner leur adhésion (31 août).

France. — *M. Poincaré fait distribuer aux parlementaires l'exposé des motifs du budget de 1929. Le total des dépenses dépasse 45 milliards. Un milliard prélevé sur le plan Dawes est affecté aux recettes et de fortes compressions sont exercées sur les dépenses de la Défense nationale. C'est à ce prix que l'équilibre est maintenu (21 août).*

— Mort du maréchal Fayolle (27 août). Ses obsèques nationales ont lieu aux Invalides (30 août).

Belgique. — *M. Thibbaut, catholique, est élu président de la Chambre, en remplacement de M. Brunet, socialiste, démissionnaire (17 août).*

Grèce. — *Les élections à la Chambre des députés sont caractérisées par le succès du parti vénizéliste qui emporte 227 sièges sur 250 (18 août).*

Yougo-Slavie. — *Des manifestations ont lieu, à Spalato et à Sebe-*

nico, contre la ratification des accords de Nettuno. Le gouvernement de Bélgrade présente des excuses à celui de Rome qui se déclare satisfait (24 *août*).

L'agitation persiste en Croatie. M. Matchek, qui a succédé à M. Raditch, à la tête du parti paysan croate, réclame l'autonomie, non seulement pour la Croatie, mais pour la Bosnie et le Monténégro (28 *août*).

ALBANIE. — *Ouverture de l'Assemblée constituante de Tirana* (25 *août*). *On annonce l'abolition de la république et la proclamation prochaine, comme roi, d'Ahmed Zogou.*

A LA S. D. N. — *La* 51e *session du Conseil de la S. D. N. s'ouvre à Genève* (30 *août*). *Ni M. Briand, ni M. Stresemann, ni sir Austen Chamberlain n'y assistent. Deux questions reviendront à l'ordre du jour : les optants hongrois et le différend polono-lithuanien.*

Le dictateur Waldemaras a continué ses provocations : le 17 *août, il rejette la proposition polonaise d'une conférence où l'on étudierait les moyens de résoudre le conflit. Le* 28, *dans une réunion tenue à Utenai, en présence de plusieurs milliers de paysans, il revendique encore une fois Wilno comme capitale de la Lithuanie.*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXIV — JUILLET-SEPTEMBRE 1928

JOSEPH D'ARBAUD.....	*La Sauvagine*.....	193	8
PAUL BALLAGUY.....	*Les Soviets de soldats au début de la Révolution française*.....	23	7
CAMILLE BELLAIGUE	*A travers le répertoire lyrique : Le Pré-aux-Clercs*	76	7
PHILIPPE BESNARD.....	*Art et démocratie*.....	183	8
HENRY BORDEAUX.....	*La vivante Italie.* I.....	1	7
de l'Académie française.	— II.....	140	8
—	— (fin)....	282	9
PIERRE CAMO	*Mademoiselle de Nevers* (récit).....	84	7
—	*Poèmes*	683	12
TRISTAN DERÊME.....	*Rêverie autour de Malherbe*	435	10
CHARLES DROULERS	*La Cité de Pascal*.....	171	8
ANDRÉ DUBOSCQ.....	*La transformation de l'idée de guerre et le problème du Pacifique*.....	590	11
DU BOSE HEYWARD	*Porgy* (roman) I	333	9
—	— II	467	10
—	— III	598	11
—	— (fin)	715	12
JEAN D'ELBÉE	*Henri Heine journaliste et prophète*	44	7
AUGUSTE GÉRARD.....	*Souvenirs de jeunesse d'un ambassadeur*.....	385	10

Joseph HAMON	*Petite histoire du franc...*	318	9
Francis JAMMES	*La Divine douleur.* I....	513	11
—	— II....	689	12
Pierre LAFUE.....	*La Dernière étape de l'Empire bismarckien*.....	671	12
Georges LECARPENTIER.	*Les Impôts que nous payons*	62	7
Georges LECOMTE ..... de l'Académie française.	*Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux.* I.	257	9
—	— II.	408	10
—	— III.	555	11
—	— IV.	641	12
Paul LE FAIVRE.....	*La Légion d'honneur; sa grandeur, son déclin*....	529	11
Henri MASSIS.....	*Les deux générations*.....	162	8
Knud RASMUSSEN.....	*Chez les Esquimaux inconnus*	298	9
XXX.....	*La Levée en masse, solution barbare*	129	8

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice	*Une grande expérience*	103	7
—	*La course à la Maison Blanche*	218	8
—	*En marge du pacte Kellogg*.....	354	9
—	*Le crépuscule des fétiches*.....	487	10
—	*Accord sans confiance*	618	11
—	Si vis pacem.....	741	12
Duc de Camastra .	*La Genèse du fascisme*.....	359	9
Roger Lambelin...	*Le Malaise anglo-égyptien*.....	225	8

LES LETTRES

Robert Kemp.....	Les livres nouveaux : *Marcel Proust, le Pot de Basilic, Nouvelles beautés de la Provence*....	241	8
—	Les livres nouveaux : *le Tapin, Bolivar, l'Échauffourée du métro*.....	493	10
André Rousseaux .	*La suite des « Thibault »*.....	109	7
— ..	*Rétif de la Bretonne*.....	237	8
— ..	*Magie noire*.....	369	9
— ..	*Léon Daudet, critique*	625	11
— ..	*La jeunesse intellectuelle il y a vingt ans*.....	747	12

LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy	*La Galerie des chefs d'orchestre*	247	8
Émile Henriot	*Trois vies de peintres : Delacroix, Manet, Liotard*	752	12

L'HISTOIRE

Jacques Bainville.	*Un État féodal au vingtième siècle*	629	11
Paul Ballaguy	*Louis XV et les Bourbons au dix-huitième siècle.*	115	7
—	*Madame Dosne et la princesse Mathilde*	498	10
—	*Les grands hommes de l'Autriche et l'Allemagne.*	631	11

LES SCIENCES

Alphonse Berget..	*Le Pôle nord*	373	9

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. Alfred Oberkirch*	121	7
—	*M. René Lacoste*	250	8
—	*M. Ferdinand Bougère*	378	9
—	*M. Victor Augagneur*	505	10
—	*M. Henry Paté*	634	11
—	*M. Paul Faure*	758	12
Lucien Dubech	Le théâtre : *la Comédie-Française et le cartel des Quatre*	124	7
—	*La métamorphose de M. J.-J. Bernard et la fin de la saison*	254	8
—	*La Saison* (1927-1928)	381	9
—	*Les bonnes pièces de l'année*	509	10
—	*Campagnes d'été*	637	11
—	*Du théâtre au sport*	761	12

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37009.